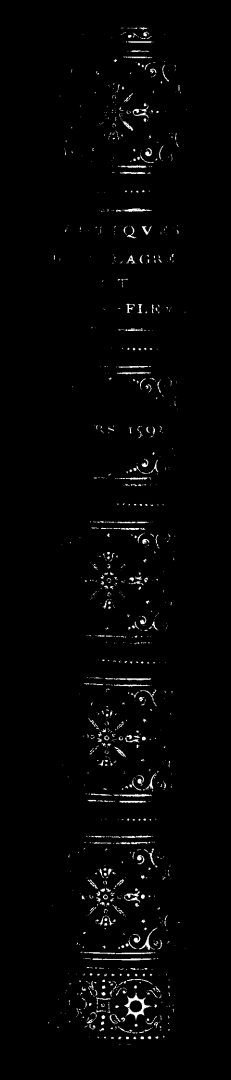
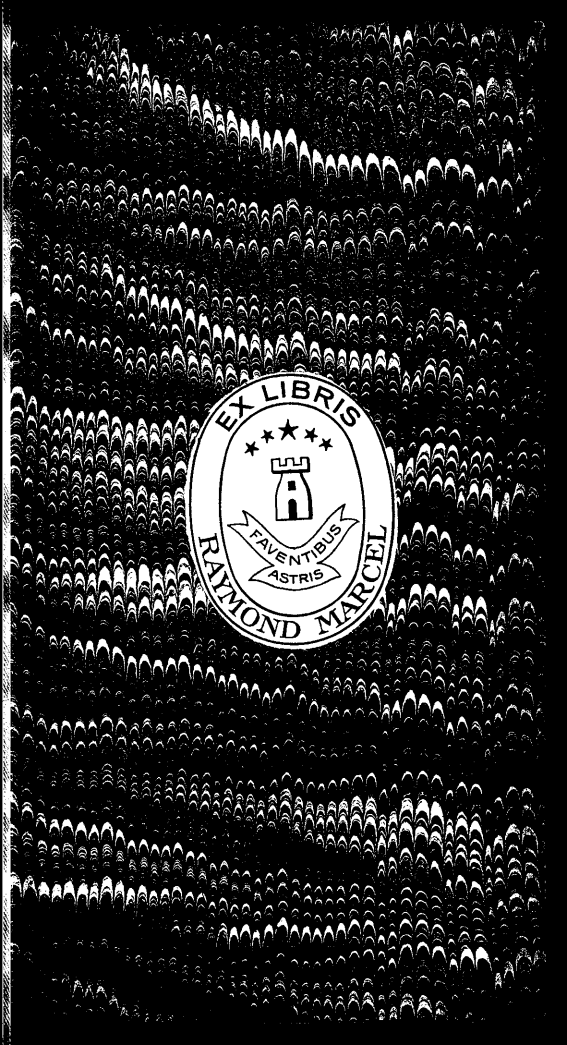


MASSON DE BONNELLE

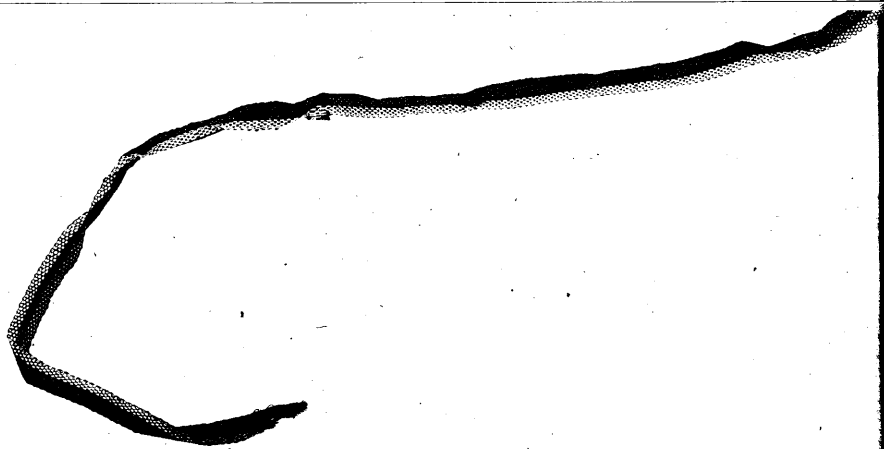

EX LIBRIS
FAVENTIBUS
ASTRIS
RAYMOND MARCEL

1992

10 Déc. 84

acheté chez Durel 54f

Edition de
G. Drobet
Relieur de
Henri IV



Res. 3972

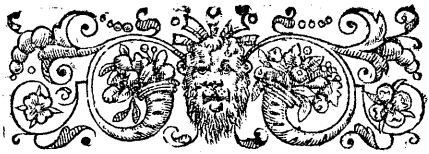
LES CANTIQVES DV SIEVR DE VALAGRE, ET LES CANTIQVES DV SIEVR DE MAIZON-FLEVR.

Poëmes pleins de pieté & de doctrine Chreſtienne, fournis d'argumens & annotations, meſmes ceux du Sieur de Maizonfleur outre les impreſſiõs precedentes.

Reueuz & corrigez de nouueau, & augmentez de pluſieurs Cantiques, comme verrez à la table ſuyuante.

A TOVRS,
Chez GEORGE DROBET
Relieur du Roy.
M. D. XCII.

A TOURS,
Chez GEORGES DROUET
Relieur-Doreur.
M. DCC. XCII.



ADVIS DE L'IMPRIMEVR AVX LECTEVRS.

D'AVTANT que ie ſçay, *Meſſieurs*, cõbien les poemes Chreſtiens, & notamment les Cantiques, ſont fauorablemẽt receuz de voz yeux: Et que les hommes d'entendement, dont la France ne manque point en ce ſiecle, leur ont raiſonnablemẽt adiugé le premier rang en l'ouurage des Muſes. Ie ne vous feray point icy d'autre diſcours de leur excellence, ſeulement ie vous diray comme ie n'ay peu voir longuement ceux du ſieur de Maizonfleur, deſpourueuz de l'vne des principalles pieces de leur ornement, chez les precedẽtes impreſſions, aſſauoir des ſommaires, & des arguments: i'ay certes penſé de vous agreer en cela, & le perſonnage auſſi qui s'y eſt employé à ma faueur, n'a pas moins eſtimé

que d'en augmenter la grace. Receuez les doncques, Messieurs, auecques la courtoisie accoustumee, & ne nous frustrez point l'vn ne l'autre de ce que nous auons esperé. Au surplus, ie vous veux encore aduiser que ie ne me suis pas contenté de vous offrir les Cantiques du Sieur de Maizonfleur accompagnez de leur perfection, ainçois les quinze autres, dont le frontispice de ce liure est fait: De la copie desquels, auec assez de difficulté, i'ay desmeublé l'autheur, duquel l'intention (apprise de sa bouche) n'estoit pas de les enuoyer au iour. Telles meditations de la puissance de Dieu (m'a-il dit) luy ayant esté particulieres, & qu'il a traictees nō d'vn style empoullé, ainçois commun: le plus cōforme & le plus communiquable qu'il luy a esté possible. En somme, puis que ie le forçois de telle façon (ce que i'aduoue veritablement) il acquiesçoit à ma requeste auecques ce dire, qu'il se soucioit peu ou point des diuerses opinions des hommes en son endroit: n'ayant esté son dessein de trouuer leur gloire, ne la sienne, ains de cercher celle de Dieu, & se consoler auecque luy de quelques infirmitez de nostre

vie. Voyla ce que ie vous puis rapporter de luy, qui ne vous empeschera, ie m'asseure, de passer outre en la lecture de ses Cantiques, ce-pendant que ie vous depresseray quelque chose de plus admirable pour le contentemẽt de voz esprits.

TABLE DES CANTIQVES QVI SONT CONTENVS EN CE present liure : dont la premiere page signifie a, la seconde b.

Cantique premier du Sieur de Valagre.

AVANT *que de mes vers l'apprentiſſe nacelle.* *Fueillet* 1. *a*

Cant 11. *Qui n'admire les merueilles. fueil.2 b*

Cant. III. *C'eſt trop porter le faix d'vne nuict eternelle.* *fueil.8.a*

Cant. IIII. *L'homme qui ſe fie aux hommes. fueil.*10.*b*

Cant. v. *Approche toy de moy, Seigneur plein de merueilles.* *fueil.*15 *a*

Cant. VI. *Celuy qui d'vn ſainct zelle.* *fueil,*18.*a*

Cant. VII. *Iuſques à quant, Seigneur, veux tu que ie nourriſſe.* *fueil.*23.*b*

Cant. VIII. *Vien, Seigneur, vien que ie ne meure. fueil.*25.*b*

Cant. IX. *Si ie pouuoy nombrer dés que la terre porte.* *fueil.*28.*a*

Cant. X. *Qu'auras tu faict, Seigneur, en la vie. fueil.*30.*a*

Cant. x i. *Prens, Seigneur, preus pitié de mes yeux & de moy.* *f.* 31. *a*

Cant. x i i. *Seigneur des ans legers la deux fois double face.* *f.* 33. *b*

Cant. x i i i. *Ne finiré-ie point le liure de mes pleintes.* *f.* 38. *a*

Cant. x i i i i. *O combien sont fortes les larmes.* *f.* 39. *b*

Cant. x v. *Suiuons Muse, suiuons la cadance des Anges.* *f.* 41. *a*

Hymne de la Liberté.

Quelle seinte beauté, quelle douceur sacree. *f.* 42. *b*

Les Cantiques du Sieur de Maison-fleur.

Cant. i. *Qui est l'homme, Seigneur, qui ait la hardiesse.* *f.* 45. *a*

Cant. i i. *Seigneur Dieu tout-puissant, il est temps desormais.* *f.* 52. *a*

Cant. i i i. *Qui suis-ie helas! Seigneur, que tu daignes m'offrir.* *f.* 65. *a*

Cant. i i i i. *Las que feray-ie? osseray-ie hausser.* *f.* 67. *a*

Cant. v. *Qui haussera ma parole & ma voix.* *f.* 69. *b*

Cant. v i. *Est-ce donc à ceste fois.* *f.* 71. *b*

Cant. v i i. *Tous les iours ie m'aperçoy.* *f.* 81. *b*

Cant. v i i i. *Seigneur, alors qu'vne pesante angoisse.* *f.* 83. *b*

Cant. i x. *Ce n'est pas sans raison bien grandes.*

f.84.b
Cant. x. *Helas, Seigneur, la douce affliction.*
f.88.a
Cant. x i. *Depuis, Seigneur, que tu m'as.*
f.91.a
Cant. x i i. *Tant plus ie voy en auant.* *f.94.a*
Cant. x i i i. *Qui chantera les merueilles.* *f.96.b*

Prieres & saincts doleances de Iob.
Par R. Belleau.

Deliure moy de peine & de langueur. *f.98.a*

Priere à Dieu par ledict Belleau.

Sus, sus mon ame, auant gaignons le port.
f.138.b

Cantiques de Ph. des Portes.

Deliure moy Seigneur, de la mort eternelle.
f.102.a
Arriere, ô fureur insensee. *f.103.a*
Durant tant de grands flots coup sur coup s'esleuans. *f.103.b*
Des abysmes d'ennuis en l'horreur plus extreme.
f.137.a

Sonnets Chrestiens de Marin le Saulx.

La trompette & l'horreur d'vn combat effroyable, *f.109.a*

Cantiques de Sautemont.

Plus ie marche en ce monde, & plus ie suis lassé. f. 110. b
O tout bon, ô tout puissant Dieu. f. 111. b

Cantiques de Ioachim du Bellay.

O Seigneur Dieu, mon rampart ma fiance. f. 114. b
O grand Dieu souuerain, ô immense vnité. f. 118. a

La Lyre Chrestienne, de du Bellay.

Moy cestuy-là qui tant de fois. f. 119. b

Sonnet dudict Bellay à l'Eueſque de Sees.

Puis que le Feu, l'Air & la Terre & l'Onde. f. 159. a

Hymne triomphal, Par P. de Ronsard.

Qui renforcera ma voix. f. 122. b

Hercule Chrestien. P. de R.

Est-il pas temps desormais de chanter. f. 130. a

Sonnet sur le trespas du Roy Charles IX. P. de R.

Si le grain de forment ne se pourrist en terre. f. 135. b

Cantique sur le Te Deum. P. de R.

O Seigneur Dieu nous te loüons. f. 136.

De l'Inconstance du Monde,
Par A. Z.

Quand on arrestera la course coustumiere. f. 140. a

De la grandeur de Dieu.

Item,
De la Puissance, Sapience & bonté de Dieu,
Par l'Euesque de Sees.

Muse du Ciel, ô diuine Vranie. f. 148. b
Seigneur vniuersel, souuerain Roy des Roys. f. 159. b

Deploration des maux, &c.

Puis que voyons regner l'auarice en ce lieu. f. 176. b

De la vanité des richesses.

A vous riches mondains i'adresse ma parole. f. 177. a

De la creation, cheute, & reparation de l'Homme.

Addresse, ô Dieu, mon cœur, ma parole, & m
main. f. 178.

Les Quatrains du Sieur de Pybrac.

Dieu tout premier, puis pere & mere honore. feuil. 2. a

Les Plaisirs de la vie Rustique.

Je te saluë aussi, Jardin le seul plaisir. f. 15. a

Ode sur la vie Rustique,
Par Ph. des Portes.

O bien-heureux qui peut passer sa vie. f. 22. b

LES CANTIQVES DV S. DE VALAGRE.

Argument premier.

Au parauant que les desseins des hommes, (ie parle des plus spirituelz) se puissent affectionnément propozer la gloire de Dieu, & le seruice d'iceluy, cõme le plus heureux sujet & le meilleur bien de cete vie : le monde (abuzeur ordinere de noz actions) les detourne à mille sujets de sa qualité, souz les appas de ie ne sçay quelles comoditez qu'il semble leur offrir. Et combien que la fin en soit vaine & mizerable, voire pour telle assez remarquee. Si est-il toutefois que pas vn ne s'en retire, sans vne grace expresse de Dieu méme, laquelle il fet volontiers seconder cete autre de luy, assauoir la cognoissance de sa parole.

PSAL. XXXIIII.

Ie chanteray l'Eternel en tout tans:
Son loz sera sans cesser en ma bouche.

CANTIQVE I.

AVant que de mes vers l'apprentisse nacelle
De ta gloire, Seigneur, ait peu gaigner les Mers,
Elle a soufert le choc de plus d'obiets diuers
Que de diuers momens la vague ne chancelle.

Il veut dire en vn mot que le monde l'a cuidé rete-

II.

nir d'éployer ſes vers à la loüange de Dieu.

Comme on void telle fois au partir du riuage
Le mal expert Naucher entrene des abboys
De cent contréres vents qui ſouflent à la foys
Et veulent à qui mieux empouper ſon voyage:

III.

Ie me ſuis veu de méme en ma fureur néſ- (ſante
Emporté par les vents de cent ſujets diuers,
Chacun d'eux ſe vantant de conduire mes vers,
Iuſque dans le vray port où la vertu ſe vante:

IIII.

C'étoit le braue eſpoir qui m'engroſſoit les (veines,
Qui me tendoit la voille, & pourſuiuoit mon cours,
D'abondant alleché de voir en peu de iours,
Mes deux maïs de luüage et de richeſſe pleines.

V.

O Dieu, i'en eſtoy là les hõmes de ceſt age
S'embarquẽt preſque tous deſſus vne telle eau,
Ils n'ont que le gain, & l'honneur en cerueau,
Et méprizent pour eux tout genre de naufrage.

VI.

La gloire du monde biẽ examinee n'eſt point gloire.

I'en eſtoy là, bon Dieu, tempeſté de l'enuie
D'vne gloire en Idee, en sõge, et qui n'eſt point,
Mes carmes ce pendant agitez en ce point,
Seruoient d'ébatement aux yeux de la folie.

VII.

Certes i'alloy perir quand ton œil pitoyable
Se monſtrant comme vn Phare au deſſus de ces (flots,
Vint trauerſer la nuict dont mes yeux étoient
Et me rẽdre à l'inſtãt ce peril euitable. (clos

VIII.

Ton œil, dis-je, Seigneur, ne fut comme vne
étoille,
Qui me vint éclerer contre vne telle nuit,
Et ta parolle, ô Dieu, qui tout en tout conduit,
Fut le vent biẽ heureux qui redreſſa ma voille.

IX.

Alors de ce vœu ſaint i'honoray ma memoire
Que ie n'auroy iamais autre ſujet que toy,
Que ie n'auroy iamais autre nef que ta loy,
Et iamais d'autre vent, q̃ l'amour de ta gloire.

C'eſt le vray vœu & la priere que les poëtes deuroient faire.

X.

Seigneur, ie fis ce vœu ie le refais encore,
Benys moy de ta grace afin de le garder,
La bouche à qui tu fez mille vœux retarder
Pour faire vn ſi beau vœu de mille honneurs
s'honore.

CANTIQVE SECOND.

Argument.

Il ne faut s'eſtonner (comme dit le ſage, nõ point le Sage Grec, ou Ethnique, ains ce grand eſcriuein de la ſageſſe, méme, au 13. chap. d'icelle, ſi les hõmes ne cognoiſſent point Dieu, & ne le comprennent par maniere de dire) que lourdement, d'autant qu'ils ne viennent iamais en conſideration de ſes œuures, la moindre deſquelles ne faudroit incontinent de leur eſtre comme vne guide pour les mener iuſques à luy. L'amour du monde c'eſt à dire le ſoin de le poſſeder les aueugle en la ſorte, & leur oſte le moyen de le contempler, & de ſe contempler eux meſmes: Ainſi que la trop vehemẽte affection conceuë de quelque choſe, fet que l'on s'arrête au

premier bien, qu'elle offre, sans la viziter plus auãt. Or entre les autres ouurages de Dieu, le petit monde autrement le corps & l'ame de l'homme ensemble, est veritablement digne d'estre admiré tãt pour la composition, & disposition, que pour la nature de l'ame, l'immortalité de laquelle ce Cantique celebre, contre les Epicuriens, & Athees, auec autres effetz.

I.

Il dit que celuy est insensible qui n'admire les œuures de Dieu

QVi n'admire les merueilles
Du grand monarque des Dieux
N'est pas seulement sans yeux
Mais sans nez, & sans oreilles.

II.

Il n'est pas seulement vuide
De voix, de bouche, de main,
Et de sentiment humain,
Des brutes mémes le guide:

III.

Mais il manque de soy méme
Soy méme il n'est point en soy,
Et, si ie ne me deçoy,
Son ignorance est extreme.

L'hõme en l'hõme méme a subiet ample de cõtempler la merueilleuse sagesse de Dieu.

IIII.

Quelle merueille admirable
Voyons nous de l'Eternel
En nostre monde charnel
Petit, mais incomprenable.

V.

Que voulons nous d'auantage
Pour ébahir nos esprits,
Que de ce petit pourpris
L'architecture & l'ouurage.

VI.

Iamais ie ne considere
Ses voyables ornemens,
Que plein d'esbahissemens
Son ouurier ie ne reuere.

VII.

Non, iamais ie ne regarde
D'vne prunelle de lins
L'office des intestins
Et l'ordre que chacun garde.

VIII.

Que ie ne dize sur l'heure,
Le Seigneur est merueilleux,
Que méme en tans sommeilleux
Fet que le vantre labeure.

IX.

Puis quand des yeux de mon ame
Mon ame méme ie voy,
Moy-méme estonné de moy,
Rauy presque ie me pàme.

Merueilles de l'ame.

X.

O de cete ame le Pere,
L'inspirateur & le Roy,
Fay que des yeux de la foy
Cete ame ie considere.

L'ame est inuizible & incomprenable cõparezõ.

XI.

Car Seigneur, il n'est possible
De la bien voir d'autres yeux,
Comme l'esprit branle-cieux,
Elle nous est inuisible:

XII.

Les 4. elemés compozent tout.

Plus facile eſt de comprendre
Le rien du rien dont tu fis
Ces quatre admirables fis
Peres de ce qui s'engendre.

XIII.

Plus aizé ie trouue encore
De comprendre vn momant,
Les deſſeins du firmamant,
Et l'eſſance de l'aurore.

XIIII.

L'ame eſt vn vray chef d'œuure de dieu & ne vieillit point.

Auſſi comme vn chef d'ouurage,
O Dieu puiſſant, tu la fis,
Forte contre les deſis,
Et de la mort, & de l'age.

XV.

Je dy que pour la tempéte
Et de la mort, & des ans,
Elle ne craque les dans
Et ne croulle point la téte.

XVI.

Bien que ſe bien elle béze
Ce cors auquel tu la mis,
Qu'elle ſent pour ennemis
Les ennemis de ſon éze.

L'ame participe aux ſouffrãces du cors.

XVII.

Elle ſent, dis je, l'atteinte
Des coups dont il eſt atteint
Et du mal qui le contreint,
Elle eſt encores contreinte.

XVIII.

O Dieu, c'eſt ton poulce agille
Qui fet cete liézon
Et colle à cete mézon
Vne eſſance ſi ſubtille.

XIX.

Cete docte ſimpatie
Ne vient d'ailleurs que de toy,
Cete double part de moy
N'eſt point d'autre main partie.

XX.

Mais oy-ie pas l'Epicure
Fere l'ame & le cors vn,
Fere leur eſtat commun,
Et ſemblable leur nature.

XXI.

Pour les contempler enſemble
Soufrir en méme moment
S'entretenir d'alyment
Et mourir comme il luy ſemble?

Contre les Epicuriens.

XXII:

Tu t'abbuzes mizerable
Toy méme ne te ſens pas,
Tes argumens de repas
Sentent le vantre & la table.

XXIII.

Hé! ie te pri' ſi ton Ame,
Ne vit que comme le cors
D'où vient pendant que tu dors
Que le dormir ne l'entame?

Les effects de l'ame l'approuvét immortelle.

XXIIII.

Qui fet pendant que tu manges
Veuf ſe ſemble d'autre ſoin
Qu'elle ſe tranſporte au loin?
Et fet cent diſcours étranges?

XXV.

D'où vient cela que comprize
Dans vn petit cors compris,
Il n'eſt toutesfois pourpris,
Qui ſoit contre elle en franchiſe?

XXVI.

Cecy pour le moins ſurpaſſe
La brute qui meurt du tout,
Franchir l'vn & l'autre bout
Dont ce grand tout ſe compaſſe.

XXVII.

D'vne Ele contemplatiue
Batre l'Er de l'vniuers,
L'ame penetre tout. *Et des yeux ſans ceſſe ouuerts*
Ouurir la flame plus viue.

XXVIII.

D'vne ſoudeine viteſſe
Percer, ô diuins effors,
Et les plus ſolides cors,
Et la maſſe plus épeſſe.

XXIX.

extazes de l'ame, *Voltiger deſſur les ſpheres*
Sans creinte de choir à bas
Et joüir de mile ébas
Loin du cors au cors contréres.

XXX.

Puis d'vne courſe infinie
L'infiny méme tenter,
Et docte nous raporter
Son infinité finie.

Hardieſſe d'icelle indice de ſon excellẽce immortelle.

XXXI.

Quoy! léſſer vn tans ſes veines
Manque de pous & de cours
Et s'extazer en diſcours
Dans les choſes plus lointeines.

XXXII.

Certes ce ſont des ofices
Propres à l'Eternité
Et que l'immortalité
Seule exerce en ſes iuſtices.

XXXIII.

Ce ſont vrayement des puiſſances
A qui les tans ſont ſubiets,
Et de qui lez hautz proiets
Montrent les hautes eſſances.

L'ame en Dieu ſurpaſſera les tans.

XXXIIII.

L'ame eſt doncques immortelle
Bien que dans ce frele cors
Elle ſoufre les diſcors
De meinte guerre cruelle.

XXXV.

La volonté trois fois feinte
De l'Eternel fut auſſi,
Afin que par tel ſouci
Elle véquit en ſa creinte.

XXXVI.

Au moings depuis que seconde
D'vn dezir ambicieux,
Gen. 3. *Elle eut irrité ſez yeux*
Dans le plus beau lieu du monde.

XXXVII.

Or ſi l'ame de ſoy méme
Pouuoit ſubſiſter au cors
2. Cro. *Et ne ſentir les efors,*
32. *Et la douleur bien qu'extréme.*

XXXVIII.

Hé ! qui pouſſeroit des larmes
Par le tuyau de nos yeux?
Qui demanderoit aux Cieux
Aide contre les alarmes?

XXXIX.

Moyſe. *Qui d'vn accent piteyable*
Exo. 14. *Feroit retentir lez Ers?*
Qui brideroit les Eclers,
Et la mer inexorable?

XL.

Le cors ne peut rié ſans l'ame. *Ce cors ne le ſauroit fere,*
De ſoy-méme il ne peut rien.
C'eſt vn amas terrien
A toutes vertus contrére.

Dauid afligé, crie de ſon ame au Seigneur. XLI.

C'eſt le vray hoſte du Pàme
Qui le loge inceſſamment,
Et qui n'a pour ſentiment
Que le ſentiment de l'ame.

XLII.

L'ame de douleurs enceinte Pſal. 3.
Douleurs naiſſantes du cors, 4.& 18.
Touche les pleintifz accors
Dont Dieu a l'oreille atteinte.

XLIII.

Pointe de la maladie Ezech.
De ce ſien hoſte charnel, 2. Rois
Elle inuoque l'Eternel 20.
Qui luy prolonge la vie.

XLIIII.

Le fer luy preſſant les veines Manaſſé.
L'induit à fere orézon, 2. Cro.
Qui la met hors de prizon, 33.
Et la tire de ſes peines.

XLV.

De cent mile fleaux battuë
Par les fleaux de cete cher,
Elle vient iuſqu'à toucher
De Dieu la force incognuë.

XLVI.

Dedans l'ardante fournaize Les
Pleine d'vne ardante foy, trois
Elle chanta à ſon grand Roy, enfans.
Sauuant ſa cher de la braize. Dan. 3.

XLVII.

Bref ceſte diuine hoſteſſe L'ame
Se ioint ſi bien à ſez os, tour-
Qu'elle n'a point de repos, mentee
Quand la douleur les opreſſe. du cors
prie
pour lui

XLVIII.

Elle n'a point d'asseurance
Tandis qu'ils sont agitez
Soit ou de necessitez
De maux ou de violance.

XLIX.

Ainçois compaigne fidelle
Sans cesse elle fet aux Cieux
Des prieres & des vœux,
Contre ce qui les bourelle.

L.

L'ame pour peu de choze quitte le cors.

Il est vray mais non étrange
Que souuant nous luy voyons
Pour maintes occazions
Abandonner cete fange.

LI.

L'ame dedãs le cors est comparee en effet a vn bon Capitcine.

Ainsi que le Capiteine
Lequel tant que les soldars,
Munis d'arme, & de rampars
De bout font teste à la plene.

LII.

Et tant loin comme regarde
La charge de son Seigneur,
Son seruice, & son honneur,
Defend la place & la garde.

LIII.

Que si ces choses luy faillent
Comme souuent il aduient,
Aussi tôt il luy conuient,
Ceder à ceux qui l'assaillent.

LIIII.

De méme tant que notre ame
Trouue dispozez & fors
Les organes de ce cors,
Elle y demeure & l'enflame.

LV.

Soubz la volonté supréme
De son Roy le Dieu des Dieux,
Car au seul clin de ses yeux,
Elle quitte ce cors bléme.

LVI.

Ores qu'il ne fet que nestre,
Ore auant qu'il soit au iour,
Ore apres quelque seiour,
Et ore apres vn lon étre.

Dieu en plusieurs façons incognues des hómes tire l'ame du cors.

LVII.

Bref en cent diuerses sortes
O Dieu l'ouurier de ce cors,
Tu tires l'ame dehors
Et par cent diuerses portes.

LVIII.

Et cet pour son arrogance,
Mere d'infiniz forfetz,
Que dans ce cors tu luy fetz
Prezant de meinte soufrance.

Gen. 3.

LIX.

Comme aussi de ta puissance
Pleine de grace & de biens,
O Seigneur, tu l'y maintiens,
Et maintiens sa demeurance.

Quand nous auõs biẽ cõsideré la cõ-

LX.

Afin que pendant cet être
En cet être Elemanteux,
D'vn iugement non douteux,
Elle vienne à te cognoistre.

position de l'ame auec le cors, nous auons apris que l'ame n'y est à autre fin que pour recognoitre Dieu & seruir à sa gloire.

LXI.

Quelle empliſſe ſa memoire
De tes œuures icy bas,
Et ſçache qu'elle n'eſt pas
Que pour ſeruir à ta gloire.

LXII.

O combien heureuze eſt l'ame
Qui vit ainſi dans lez oz,
Et qui trafiquant ton loz,
De ton ſaint amour s'enflame.

LXIII.

Certes l'on peut dire d'elle
Qu'elle vit certeinement,
Car cete vie autrement,
Mort, ou bien ſonge s'appelle.

LXIIII.

Donne moy donq que mon Ame
Pendant ſon ſeiour icy,
O Dieu viuant viue ainſi,
Et de ton loz s'entouzinſme.

LXV.

Donne, Seigneur, que ſans ceſſe,
Et en toute & toute ſezon,
Elle te face orezon,
Pour elle & pour ſon hoſteſſe.

LXVI.

Donne que ceſte cher méme
Luy ſoit comme vn inſtrumant,
Pour ſentir à tout momant
Les fruis de ta grace extreme.

LXVII.

Donne, ô Seigneur, ie te prie
Donne pour l'amour de toy,
Que l'eſperance & la foy
Me ſoient touſiours compagnie.

Sans la foy & l'eſperãce l'on ne peut biẽfere. Coiloſſ. 1. Heb. 10 & 11.

LXVIII.

Et que ces rares pucelles,
Le ſainct plézir de tez yeux,
Me facent tout en tous lieux,
Car rien n'eſt bien fet ſanz elles.

CANTIQVE TROISIESME.

Argument.

Il inuite ſon ame à ſe reſueiller du ſommeil de la cher, c'eſt à dire de la mizerable ſeruitude où elle eſt ſouz les affections & cupiditez de cete vie mondeine. Diſcour les vertus qu'elle auoit auparauant la cheute du premier homme, depuis lequel temps elle eſt aſſuiettie à la cher & au peché, puis luy mõtre la grace de Ieſu Chriſt expreſſe pour la remettre en ſon integrité, à laquelle il l'exhorte de reuenir.

I.

C'Eſt trop porter le faix d'vne nuit eternelle
C'eſt trop étre ſoy méme à ſoy méme infidelle
Mon ame cet par trop que tu reſtes ſans yeux,

Argumẽt cõtre la pareſſe de

l'ame en la cher & solicitation de se recognoistre.

Les Autonnaux Tessons, engeance infortunee
Apres auoir dormy quelque tans de l'annee
D'epressent leur prunelle & regardẽt les cieux.

II.

Perce donq ce bãdeau qui charnel t'enuiróne
Sus demelle ton pié du cep qui l'empoizonne
Ecarte cette bouë, & cette obscurité,
Sors de ce lit mondein, vuide cete Taniere,
Quoy! veux tu frissonner à iamais prisonniere,
L'esclaue tout aueugle aime la liberté.

III.

Apres q̃ Dieu eust fet ce grãd monde de rié, il fit l'autre petit mõde, à sçauoir l'hõme. Gen. 1. & 2.

Alors que l'eternel, ouurier inimitable,
D'vn rien non admiré, fit ce monde admirable,
Et d'vn rien non-émeu, fit tant de mouuemens,
Accordant le discord des quatre inacordables,
Qui d'vne humeur étrange, & d'efets dissemblables,
Etoufoient leur nature & leurs enfantemens.

IIII.

D'vn proiet incompris sa puissance feconde
Compoza le pourpris d'vn autre petit monde,
Puis l'enrichit de l'ame & d'vn beau sentimẽt,
De l'ame qu'il soufla de sa bouce eternelle
Viuante de soy méme vne vie immortelle
Exzente d'apetit de soin & d'alyment.

Quelle estoit l'ame quand Dieu la mit premieremẽt dãs le cors, pour le viuifier.

V.

Elle eut mile béautez dõt la moindre infinie
Ne vent pour digne chãt la pl' douce harmonie,
Ne pour la bien vãter les tons plus orgueilleux,
Sa grãdeur qui depend de la grãdeur supréme,
Peut cõprẽdre ce tout & riẽ préque à soyméme,
Dans la sombre épesseur de son voile argilleux.

VI.

Or d'autãt que l'ame eut ſur le cors d'auãtage
En force immatieree, en eſprit en ouurage,
En eſſance immortelle, en immortelles lois,
D'autãt le Pere ſaint voulut-il que cete Ame,
Commandaſt à ce cors, & d'vne ſainte flame,
Guidaſt le mouuement de ſon fragile pois.

VII.

Il l'a mit ſur le cors en degré tout ſemblable
Que la main ſur l'outil, la vague ſur le ſable,
Sur le véſſeau la peautre, & la flame ſur l'Er
La Teſte ſur le pié, ſur le ſoulier la plante,
La fleur ſur le buiſſon, & la voix éclattante
Sur le muet Silence, Ennemy du parler.

VIII. (abondance

Mais ce premier chef-d'œuure aincois cete
De vertus, de ſçauoir, de biens & d'exelence,
D'vn vouloir vrémẽt ſien ferme-bouche aux humains,
Aualant le poizon d'vne ſuperbe enuie,
Et contre les Editz du pere de ſa vie,
Embeſongnant (ingrat) ſon gozier & ſes mains.

La faute d'Adam eſt cauſe q̃ l'ame eſt decheuë en tous de ſon exelẽce premiere.

IX.

Se fit digne à bõ droit pour vne telle audace,
Non ſeulemẽt pour luy, mais pour toute ſa race,
De perdre le meilleur de cet entendement:
Et comme cil qui chet d'vne Cime bien haute,
D'encourir pour le pris d'vne ſi lourde faute
L'Eternelle rigueur d'vn étourdiſſement.

Gen. 3. Rom. 3.

X.

Certes à ſes dépens il fit preuue valable
Combien du tout puiſſant la vois eſt veritable,

Et combien il eſt bon de ne l'irriter point,
Car le mal qui iadis fuyoit ſon accointance,
Gen. 2. & 3. *S'en vint tout auſſi tòt prendre ſon alliance,*
Et le bien au rebours fit ſa retrette au loin.

XI.

Chãgemẽt du bõ heur d'Adã. *Il ſceut, dy-ie, le mal qu'il ne ſçauoit encore,*
Il ſentit par éfet la dent dont il deuore,
Les génes, les aſſaux dont il va pourſuiuant:
Et le bien qui premier accompaignoit ſa trace
Ne luy fut plus ſinon comme vn ſonge qui paſſe,
Ou le ſonge d'vn ſonge, vne baye, & du vant.

XII.

Cõmencement de l'autorité du peché & de la cher. *Dés ce tans le peché, tiran plein de Cautelles,*
D'appas malencõtreux & de douceurs cruelles,
Porte le ſceptre en main, & commande lez oz
Depuis ce tans la cher eſclauement conduite
Sous le méme bourreau ſon ame precipite,
Et dans vn méme fil empétre ſon repoz.

XIII.

Rom. 5. *Je vous entens gronder mizerables Atees,*
Qui brauez à douter des chozes moĩs doutees,
Ie vous entens gronder contre ce changement,
Mais vous ne montrez pas vne ſeule aparance,
(Ie ne dy point rezon) qui tant ſoit peu s'auãce
Luc 1. & 3. Gen. 3. *Contre la verité du double Teſtament.*

XIIII.

Voz braues argumẽs, voz parades humeines,
Voz fiers ergotemens, voz paroles hauteines,
Voz tretz conſequencez, & voz obiections,
Ne peuuent ſoutenir les preuues veritables
Du S. Eſprit, du mõde, & des choſes touchables:
Bref de noſtre ame méme & de ſes actions.

XV.

Or en depit de vous & de votre Arrogance
La verité qui tien du vray Dieu son essance,
Porte dessus le front cet échange arrété,
Et la foy d'autre part qui sur le vray repoze
Au lauement sacré tout premier nous propoze
Le retour de cete Ame en son integrité.

XVI.

La foy sous Iesus Christ viuãs nous regenere Soubz Iesus Christ.
Purge le vieil Adã & guarit son vlcere
Qui d'vn cours infectieux comprend tous les humains,
Puis du large pouuoir d'vne grace eternelle
Refet l'ame cẽt fois plus heureuze & plus belle Iere. 3. 4. 5.
Qu'elle n'auoit esté sous les premieres mains.

XVII.

Mon Ame écoute donq redresse ta paupiere,
Laisse voir a tez yeux cete douce lumiere,
Ce Sauueur eternel qui vient pour ton secours,
Qui vient pour t'arracher de l'esclaue seruice
Que tu fez à Satan à la cher & auarice, Mat. 18. Collo. 2
Mẽtres dont le salére est la mort à touiours.

XVIII.

Ce liberal Seigneur se demeuble les veines
De leur pl⁹ cher trezor pour en payer tes peines, 1. Cor. 15.
Et retirer tes pas des pas de cete mort:
Il ne s'épargne rien pour t'aquerir la vie,
Et par sa mort la mort est si bien assouuie, Mat. 26
Que tu n'as desormais à creindre son éfort.

XIX.

Bref il donte le mõde & le Prince du monde,
Il desceptre la cher d'vne vertu feconde, Ieã 16.

Mon ame il te remet en plus d'heur que iamais,
Ne croupis dõques plus. Ne sois plus bourrellee
Montre à ce beau Soleil ta paupiere gelee,
Et descharge tes reins de cet horrible faix.

XX.

Admonitiõ à l'ame raportee à la cõparezõ.

Reprens dessur ce cors ton sceptre venerable
En œuure cet outil, repourmene ce sable,
Reguide ce Nauire & cet Er éclercis,
Regouuerne ce pié, metz ce soulier en dance,
Remusque ce buisson, redonte ce silence,
Et d'vne viue foy ton labeur adoucis.

CANTIQVE QVATRIESME.

Argument.

Voicy les propres termes du Prophete Ieremie chap. XVII.

Le Seigneur dit ainsi, Maudit soit l'homme, qui se fie en l'homme, Qui met la cher pour son bras, & retire son cœur arriere du Seigneur. Il sera comme la bruyere au dezert, & ne verra point quand le bien sera venu, mais demeurera au dezert en sechereſſe, en terre sallee, & inhabitable. Benit soit l'homme qui se confie au Seigneur, & duquel le Seigneur est la confiance. Cela, ie masseure, & l'experience ont esmeu l'auteur en ce Cantique de discourir notamment l'erreur des hommes qui se fient aux hommes, & la mizerable condition de ceux qui n'ont autre soin que de s'auancer au monde: à l'oppozite le bonheur de ceux là qui se fient en Dieu seul, l'ayment & le creignent.

I.

L'Homme qui se fie aux hommes,
Fis de la terre où nous sommes,

Se fie incerteinement,
Au lieu de la bonne argille
L'arene molle & fragille
Luy plet pour ſon fondement.

I.

Celuy reſſamble à l'aréigne
Qui d'vn foible lin dedéigne
La Roide ſoufle du vant:
Il ſemble encor la nuee
Qui trop humide éleuee
Se va dans le ciel crenant.

III.

L'homme eſt la méme inconſtance,
L'homme eſt la méme impuiſſance,
L'homme eſt plein d'abuzement,
Sa parolle eſt indiſcrette:
Bref, comme dit le Prophete,
Menteuze ordinairement.

IIII.

Auant que ta voix ſacree
Se fuſt à mon Ame ancree,
O pere de l'vniuers,
Auant que la flame belle
De ta parolle immortelle
M'euſt les inteſtins ouuers.

Auant q̃ nous ayons cognu Dieu par ſa parole, notre vie eſt pleine d'erreur.

V.

Dezerté de cognoiſſance
Parmy l'ombre d'ignorance
Ie n'auoy point de repoz
D'vne ſote fantazie
Mon ame en tout tans ſézie
Se paiſſoit de ſotz propoz.

VI.

Sur vn occean d'enuies
D'appetiz de ialouzies,
De dessеins & de proietz,
En mile façons peruerses
Mon œil guétoit les richesses
Du monde, & de ses suietz.

VII.

La nuit de mon exercice
N'auoit pour bout de ja lice
Qu'vn mondein auancemant,
Et pour l'atteindre (volage)
De tel & tel personnage
Fezoit son étayemant.

VIII.

Las que i'estois mizerable
Que ma vie estoit dannable
Et pleine d'obscurité,
Parmy cest' eau charme-ecoute
Voyant ie ne voyois goutte,
La douleur m'étoit santé.

IX.

Le mõde promet beaucoup, mais il ne tient rien.

Car bien que mon esperance
Ne vit onq la recompance
Dresser vers elle ses pas,
Mez yeux toutesfois farouches
Estoient si sottement louches
Que ie ne les voyois pas.

X.

C'est à dire, il trauail-

Priué de la vraye Aurore
Ie rebatissois encore
Dessous Nembrot Babillon:

Auecque les fis du monde,
La race où tout vice abonde
Ie fuiuoy l'abbuzion.

loit en vain. Ge. 11. Pſalm. 127.

XI.

Bref d'vne façon brutalle
Qui ſes paſſions étalle
Mon petit monde couroit:
A la table d'Epicure
D'vne peruerſe nature
Tout mon courage aſpiroit.

XII.

O Dieu de mon Entouziaſme
Mon ame n'eſtoit point l'ame
Ne ma rezon la rezon,
Ils me ſeruoient de matiere
Dans ce veſſeau de pouſſiere,
Qui leur ſeruoit de poizon.

L'ame eſt commandee és hommes mõdeins, & la cher obeie.

XIII.

Mais auſſi tòt que ta grace
Déigna viziter ma face
De ſon écler alme doux:
Auſſi tòt, dy ie, ma vie
Par ce ſainct luſtre rauie
Changea de forme & de pous.

XIIII.

Seigneur, tout ainſi qu'à l'homme
Qui reuient d'vn profond ſomme
Mes ſens reuindrent à moy:
Et degluant ma paupiere
Sous cete ſainte lumiere,
Demaſquerent mon émoy.

XV.

La cognoissance de la parole de Dieu nous fet voir quelle est la mizere & vanité du mõde.

Il me firent veritables
Voir les perilleuzes sables
De la mer où ie vogois,
Les trompereſſes menſonges,
Les larues & les faux ſonges
De la nuict où ie dormois.

XVI.

Alors ie veis que le monde
N'eſtoit qu'vne mer profonde
De mizerables ennuis,
Vne nuit pleine de ſommes
Qui mene les pauures hommes
Dans les eternelles nuis.

XVII.

Je vey que toutes les gloires,
Les grandeurs & les victoires
Qu'on trafique en cete mer,
Ne ſont que veines conquétes
Suiettes à cent tempétes
Qui les peuuent abimer.

XVIII.

Je veis, ô Dieu que i'adore,
Ie veis las, ie veis encore
Que tout le mondein éfort,
L'homme méme & la nature,
Ne ſont qu'amas de pature
Pour la bouche de la mort.

XIX.

Puis ie veis comme à l'encontre
(Belle & diuine rencontre)
Que le vray bien d'icy bas

Conſiſte

Conſiſte à fuir cete onde,
Ce faux ombrage & ce monde
Pleins de malheureux ébas.

XX.

Conſiſte à te recognoiſtre
Grand Dieu, grand fezeur, grand mêtre
De cete butte des Cieux,
De ces flamboyantes treilles
De nous & d'autres merueilles
Que la cher ferme à noz yeux.

XXI.

Que nous ton plus cher ouurage
Poſſedons ceſt heritage
Pour ta gloire ſeulement,
Pour y lire tes puiſſances,
Et de mile obeiſſantes
Garder ton commandement.

La fin pour laquelle nous sómes. L'ecle. 17.

XXII.

Pour t'honorer comme pere,
Tant au Soleil improſpere
Qu'au iour de proſperité:
Car l'vn & l'autre deriue
De la flame touiours viue
De ta iuſte volonté.

Dieu donne tout.

XXIII.

O diuine prouidance,
Cete heureuze cognoiſſance
Ce guide vraymant chreſtien
Montre ſoudein au fidelle
Que ta ſageſſe eternelle
Ne fet rien que pour ſon bien.

La prouidence de Dieu ne fet rié que pour le bien du fidelle.

XXIIII.

Celuy là qui s'abandonne
Sur cete ferme coulonne
Comme vn rocher bien planté
Seureté du fidele en la prouidéce de Dieu. *Ne creint iamais les orages,*
Les ombres ne les outrages
De cete mondanité.

XXV.

Il accompaigne ſa trace
De la fauorable grace
D'vn incomparable Roy,
Il en lumiere ſon ame
D'vne bien heureuze flame
Murtriere de tout émoy.

XXVI.

Il eſt ſemblable à la plante
Qui d'vne face conſtant
Se moque des Aquilons,
Et d'vne belle verdure
Maugré leur âpre froidure
Conſerue ſes cheueux lons.

XXVII.

Iere.17 *Celuy là reſſemble encore*
Le bel arbre qui decore
La Riue d'vne belle eau,
Et de l'humeur argenteuze
Nourrit ſa teſte rameuze
L'honneur de tout le ruiſſeau.

XXVIII.

Puis quand le pois des annees
Fet ſes iambes étonnees,
Et repoudroye ſon cors,

Son ame iouuement belle
Veſt vne paix immortelle
Loin du murmure des morts.

XXIX.

Bref l'ame qui eſt ateinte
De l'amour & de la creinte
De l'eternel le grand Dieu,
Sous cete creinte amoureuze
Se peut dire bien heureuze
En tout tans & en tout lieu.

Qui creint Dieu & l'ayme eſt heureux de tout point.

XXX.

Cet vne marque certeine
Que la bonté ſouuereine
L'aime encore de ſon coté,
Et comme à ſa fille ſage
Luy prepare vn heritage
Dedans ſa ſainte cité.

XXXI.

O la cité trionfante,
La Ieruzalem luizante
Lauee au ſang de l'agneau,
O l'épouze treſfidelle
De cent mile beautez belle
Viuante au monde nouueau.

C'eſt la ſainte cité de Ieruſalé habitee des éleuz. Apo. 21 Eſayc 49. Apoc. 7.

XXXII.

Les citoyens qu'elle enſerre
N'ont plus (libres de la terre)
Faim, ſoif, froidure ne chaut,
L'eternel eſt leur ennie,
Laigneau leur donne la vie
Telle que rien n'y defaut.

XXXIII.

O toy Seigneur debonnére,
Iesus Christ est l'espoux de ceste cité. *Le saint époux & le pere*
De cete vierge cité,
Fay par l'effort de ta grace
Que i'y reçoiue vne place
Net de mon iniquité.

XXXIIII.

Fay que la lepre cruelle
Du peché qui me bourelle
Apoc. 21. *Plus rouge que vermillon,*
Soit plus que neige blanchie,
Puis en ton liure de vie
Psa. 1. *Graue pour iamais mon nom.*

XXXV.

Et tandis qu'en cete terre
La cher me fera la guerre,
Satan, le monde, & la mort,
Fay bon Dieu que i'aye empreinte
Cete Amour & cete creinte
Pour dissiper leur effort.

CANTIQVE CINQVIESME.

Argument.

La puissance de Dieu se parfet en l'infirmité: Ainsi fut il dit à ce trexcellent Apostre Docteur des Gentilz & des infidelles apres au 12. chap. de sa 2. aux Corinthiens: Outre cestuy les autres exemples sacrez, dont la carte des deux alliances est pleine, & les euenemens ordinaires à l'endroit des vrais Chrestiens préchent hautement cete maxime. Cer-

tes iamais nous ne voyós mieux le Soleil de la grace de Dieu qu'en l'yuer des infirmitez. Et ne celebrons iamais plus heureuzement sa gloire qu'en la sézon des afflictions. Or les infirmitez & les afflictions qui produizent en la sorte ne raportent pas droictement l'effet de leurs noms, & partant il faudroit auec plus de conuenance les appeller exercices de l'ame, & s'en glorifier à l'imitation du méme saint Paul. Car par leur moien, l'ame eſt éueillee du sommeil de la módanité, & comme tiree par le bras à l'orézon & à la meditation de son souuerain.

I.

Aproche toy de moy, Seigneur plein de merueilles,
De moy pauure pecheur, à fin de m'écouter,
Aproche toy, Seigneur, ma vois ne peut porter
Le trét de mes ennuys iuſques à tez oreilles.

L'affliction eſt la cauze de nous fere aprocher de Dieu.

II.

Si tôt que le iour eſt, Et deuãt le iour méme
Ma bouche, & mon gozier, ſe conſument de cris,
Ma plume va traçant mile piteux eſcris,
Et d'vn dueil eternel i'ay le viſage bléme.

III.

Las pendant que les nuitz en Tenebres s'écoulent
Mon cerueau coulle en pleurs, & mon cœur en ſoucis,
Mez yeux, helas mez yeux de nuage époſſis
Ne ſont plus que ruiſſeaux qui dans mon lit ſe coullent.

Pſal. 6.

IIII.

Les desesperez n'inuoquét point Dieu.

Pour me veoir toutesfois tes prunelles sont louches,
Ta paupiere est de fer & tes sourcilz d'train,
Tes oreilles, ô Dieu, sont oreilles en vain,
Ou bien pour ne m'ouyr de Rocherz tu les bouches.

V.

Il faut prier Dieu qu'il nous garde de tomber en desespoir, & cõfesser que noz pechez causent nostre mal.

Que feré-ie Seigneur, que veux tu que ie face,
Borneré-ie mes cris, ceſſeré-ie mes pleurs?
Fermeré-ie la porte au nez de mes douleurs,
A faute de m'aider veux tu que ie trespasse?

VI.

Que ie trépasse, helas du chemin de mes pleintes
Au feu du dezespoir que ne t'inuoque point,
Que ie sois hors de toy reprouué de tout point,
Le voudrois-tu permettre, ô Dieu des chozes feintes?

VII.

Ah, non ie te supli dans l'homicide bouë
Du rageux desespoir l'on étoufe ton nom,
L'on n'y respire point lez Ers de ton renom,
C'est vn Enfer (Seigneur) qui iamez ne te loüe.

VIII.

Je te confesse bien que mes mains infidelles,
Par cent mile pechez t'ont repoussé de moy,
Qu'elles ont fet le mur entre mon ame & toy,
Ton oreille & mes cris, mon mal & tes prunelles.

IX.

Odieu ie le confesse,& le confesse encore,
Mais ie sçay bien aussi qu'il n'est si fort rempart
Qui ne soit penetré,voire de part en part,
Des raiz de ta pitié plus égus que l'aurore.

X.

Ne sçay-ie point comment cet Idolatre Prince,
Ce Roy de tez Hebrieux auoit passé tes loix,
Et combien il auoit colleré tes saints dois
Perdant auec luy ton peuple & sa prouince?

XI.

Et toutesfois, Seigneur, aussi tôt qu'il put rendre
Son Ame en repentance en pleintes ses accors, 2. Cor.
Ses fautes ne les tours qui bourelloient son cors 33.
Ne peurent t'empécher de le voir & l'entendre.

XII.

Tu le veis,ô bon Dieu,tu luy prétas l'ouye,
Et tout soudein sez os furent en liberté,
Son sceptre luy reuint,& sa felicité
Plus seure que iamez par toy fut établie.

XIII.

Voy moy donq,voy moy,regarde ma mizere,
Dez yeux de ta pitié trauerse vn peu mes nuis,
Seigneur ie moqueré l'effort de mes ennuys
Si tu veux seulement écouter ma priere.

XIIII.

Dauid Psal. 38 *Que fis-tu quelquefois & pluzieurs fois, ô pere,*
A ton Prophete Roy de pechez surmonté?
Que luy fis-tu, Seigneur, quand son iniquité
L'accabloit de douleurs comme vne charge amére?

XV.

Psal. 40 *Il dit que tu beſſas vers luy ta grandeur ſeinte,*
Que ſes cris gemiſſans de toy furent ouys,
Et que tout à l'inſtant il fut tiré du puys
Psal. 40 *Ou d'vn bruit angoiſſeux ſon ame étoit ateinte.*

XVI.

Cet le ſaint truchemẽt par qui tu dis encore,
Dieu hait le méſonge. *Que bien heureux eſt l'homme appuyé deſſur toy,*
Leuitique 19. *Quoy! ne dis-tu pas vray, veux-tu mentir en moy?*
Les tãs durent par la parole de Dieu heureux qui ſe fie en elle, quoy q̃ le monde luy opoze. *Ta voix peut elle bien ce que plus elle abhore?*

XVII.

Non certes, mon Seigneur, cet la verité méme,
Et comme veritable elle eſt durable auſſi,
Les tans mémes les tans durant par ſa mercy,
Car comme toy ſur eux elle a pouuoir ſupréme.

XVIII.

Voicy donq ie perſiſte, & tout mon droit ie fonde
Sur cete verité qui ne ſe peut changer:
Iean 1. *O combien il eſt bon Seigneur de ſe ranger*
Mat. 24 *Sous vn ſi bon contrat, bien qu'argué du mõde.*

XIX.

Mais las, las, qu'est-ce! cy mon ame perd son Ame
Mon cœur se va troublant, la foy s'enfuit de moy
Pour n'auoir sceu dabord arracher mon émoy,
Ma foy dy-ie s'enfuit, & de honte se pame.

XX.

O toy le pere éncor, des affligez éncore — Contre l'infirmité faut recourir à Dieu.
Aproche encor de moy tes fauorables yeux,
Helas! ie souffre éncor plus de maux enuyeux
Que ie n'ay fet éncore, ó Seigneur que i'adore.

XXI.

Car les sages mondeins m'ayant veu mizerable, — Les sages du monde font tousiours la guerre aux enfans de Dieu.
Pousser tant de soupirs sans étre soulagé,
En cent mile façons, Seigneur, m'ont outragé
Comme si i'eusse esté quelque monstre execrable.

XXII.

Ilz ont dit de ma vie ainçois de ta parole
Qu'elle estoit mensongere & mauuéze de soy,
Ilz ont moqueuzement detracté de ma foy,
Et de leurs reprouuez m'ont fet croistre le rolle.

XXIII.

Combien que par ta voix tu condamnes leur vie,
Si est-ce toutesfois qu'ilz prosperét des mieux,
S'il y a quelque bien icy bas c'et pour eux,
Le bien méme souuent surpasse leur enuie. — Psal. 73.

XXIIII.

Hé! qu'eſt-ce cy bon Dieu, leur pance trénefoye
A peine en mile iours te celebre vn moment,
Iob 42. Ne faut arguer Dieu pour la proſperité des meſchans. *Et ceux là dont la voix te vante inceſſamment*
A peine en mile iours ont vn moment de ioye.

XXV.

Pardon, Seigneur, pardon, voicy la repentance,
La poudre ma rompu le cachet de ces mos,
Je me repen Seigneur, & deteſte mes os
Qui m'ont dicté cecy contre ma conſcience.

XXVI.

Il n'eſt point de bon heur que celuy que tu donnes,
Les ſceaux de ce bon heur ſont les crois & les feux,
Apoc. 7. *Qui n'eſt ainſi ſellé ne peut étre de ceux*
Que d'vn bon heur ſans fin dans le Ciel tu couronnes.

XXVII.

Mat. 10 *Ceux qui n'ont pour obiet que le bien de ce monde*
La richeſſe, l'orgueil, la pompe, & les ébats,
Eſa. 5. *A telz, ô mon Sauueur, tu ne prepares pas*
Le ſalut de ton regne où le vray bien abonde.

XXVIII.

Luc 6. *Tu fez ce que tu veux, tez œuures touiours bonnes,*
Ne ſouffrent point lez yeux du contreroulle humain,

Tu peux iustifier en moins d'vn tournemain, Rom. 9.
Et les plus grãs pechez volontiers tu pardõnes. Iob 40.

XXIX.

Mais si croi-ie pourtant, aussi tu le m'asseures,
Que le monde n'est pas de ton election, Ieã. 17.
Ainçois que les trauaux, les maux, l'affliction, & 18.
Sont volõtiers logez aux lieux où tu demeures.

XXX.

Heureux donques ceux là que Pere tu chasties,
Que fis tu vas guidant par le trac de la crois, Apoc. 7.
Que saint Esprit des deux tu conserues aux 1. Pier.
Par consolations d'esperance bastie. (trois I. Ieã 14.

CANTIQVE SIXIESME.

Argument.

Il montre qu'il n'y a sujet plus propre pour se cõsacrer à la vraye immortalité que la gloire de Dieu: & de quel Dieu, il le marque par ses œuures contenues en l'écriture seinte: le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Iacob, seul Dieu œuurant en trois, Pere, Fils, & saint Esprit. Tous les autres sujets comme enfans du monde n'estans que vanité. Vanité certes abbuziue de tout point, & tresbien remarquee de nostre tans par l'admirable chantre de la sepmeine, à l'imitation duquel cet auteur prie Dieu de l'accepter, & d'inspirer quelques siens amis excellens au métier des Muzes pour luy faire compagnie.

I.

CEluy qui d'vn seint zelle
Veut être renommé, La gloire de

Dieu est vn vray suiet pour brauer les ans.

Qui veut être estimé
D'vne voix eternelle.

II.

Qui d'vne viue flâme
Veut suruiure à touiours,
Les ans, les moys, les iours,
Et s'affranchir du blâme.

III.

Celuy, dy-ie, doit prendre
Le suiet qui soit beau,
Car iamez le Tombeau
Le beau suiet n'encendre.

IIII.

Le beau suiet ressemble
L'arbre digne des vers,
Qui maugré les hyuers
Touiour verdoyant tremble.

V.

Il est semblable encore,
Du baume Arabien,
Qui d'vn dous suc detien
Le nez de qui l'odore.

VI.

Vanité des vanitez, tout est vanité. Eccle. 1.2.

Or les plus belles chozes
Des mondeines Citez,
Ne sont que vanitez
L'vne dans l'autre enclozes.

VII.

Ce ne sont rien qu'ampoules,
Qui d'eau se vont creuant,
Aussi tôt que le vant
Contrecboque leurs-boules.

VIII.

Les Empereurs, les Princes,
Les Rois, & les Seigneurs,
Les vertus, les honneurs,
Les regnes, les Prouinces.

IX.

Du tans que tout atterre
Sont les vrays bois taillis
Que par termes prefis
Il renuerse par terre.

X.

Celuy qui fet leur gloire
Argument de ses vers
Donne à manger aux vers
Et aux taupes à boire.

Il veut dire en somme que châter la gloire des hõmes c'ét demeurer oiff.

XI.

Celuy s'arme de paille,
Contre le feu des moys
Et de rauques abboys
Contre les loups bataille.

XII.

Il fet vn edifice
Sur les flots de la mer,
Qu'il voit même abimer
Ainçois qu'il l'accompliſſe.

Homere & Virgille sõt leurs plº pour apprendre leur langage

XIII.

Ne m'opposez Atees
Vôtre aueugle Gregois,
Ne Maron dont les vois
Sont encore écoutees.

XIIII

q̃ pour les choses que ils d'ẽcriuent.

Car ſans le ſoin d'atrére,
Les langages diuers,
Non plus qu'eux de leurs vers,
Vous n'euſſiez eu que fere.

XV.

Puis ie vous pourrois dire
Que parmy leurs propoz,
Rien ſi haut que le loz
De leurs dieux ne ſoupire.

XVI.

Si bien que leurs volumes
Bien que ſans fondement,
Seruent d'enſeignement
A voz fautiues plumes.

XVII.

Leur preuue eſt ſufizante,
Pour preuuer à noz yeux,
Qu'il n'eſt chant plus heureux
Que le chant que Dieu chante.

XVIII.

Quel Dieu il faut chãter.

Dieu grand, doux & terrible,
Sans principe & ſans bout,
Qui paſſe tout en tout
Et demeure impaſſible.

XIX.

Dieu tout plein de merueilles.
Seul vn parfet de trois,
Dont la Triple-vne voix
Etonne noz oreilles.

XX.

Le Dieu perce-courages
Donne ame, donne vois,
Qui forma de ſes dois
Toute forme d'ouurages.

XXI.

Le Seigneur des armees
Le pere ſupernel
Qui conſerue Eternel
Les chozes animees:

XXII.

Ce grand Dieu ſouſle-orage Au delu
Qui iadis ſouz les eaux ge.
D'hommes, beſtes, oizeaux Gen. 7.
Etouſa le courage.

XXIII.

Qui d'vn ſeul Patriarche, Noé &
Et de trois fis ſauuez ſes 3. fis
Qui des yeux conſeruez mâles.
Dedans vne ſeule Arche: Les ani-
mauxde
toute eſ
pece.

XXIIII.

D'vne vertu feconde Gen. 9.
Fit reuoir les guerez & 10.
Les pleines les forez
Et les Ers de ce monde.

XXV.

Qui d'vne bonté pure Promeſ
Enſeignant Abraham ſes de
Promit le Canaan dieu au
A ſa race future: Patriar-
che A-

XXVI.

brahã. Qui iura plein de graces
Gen. 12 Qu'en ſes fis infinis,
13. & 18. Il feroit tous benis
Les fis des autres races.

XXVII.

Gen. 42 Qui de Memphe voizine
& 45. Leur fit auoir ſecours
Pendant le megre cours,
D'vne longue famine.

XXVIII.

Exo. 12 Qui de cete famille
En quatre fois cent ans
Tira de combatans
Cent & cent fois trois mille.

XXIX.

Exo. 3. Qui de la flamme ſeinte
Moyze appriuoiza
Et benin l'auiza,
De l'izacide pleinte:

XXX.

Exo. 7. Qui de ſes maux ſupremes
8. Par Moyze & Aron
Darda ſur Pharaon
Mille playes extrémes.

XXXI.

Exo. 9. Qui d'vn bras éfroyable
& 10. Fit ſentir à ce Roy,
Qu'il n'eſt Dieu fors que ſoy
Puiſſant & redoutable.

XXXII.

Qui maugré la puissance Exo. 14
De ce Prince orgueilleux
Déchargea lez Hebrieux
Du faix de leur souffrance.

XXXIII.

Qui souz les rouges ondes, Exo. 14
Amyes d'Israël,
Noya de ce cruel
Les troupes furibondes.

XXXIIII.

Qui par les roches dures
Et les desers affreux, Exo. 16
Ce peuple bien-heureux & 17.
Pourueut de nourritures.

XXXV.

Qui sur la seinte croupe,
D'vne effroyable voix
Donna ses seintes loix Exo. 20
A céte méme troupe.

XXXVI.

Qui par les mains heureuzes,
De son saint truchement,
Feit voir touchablement Ecc. 45.
Cent chozes merueilleuzes.

XXXVII.

Qui par les dextres mémes, Moyze
De son Moyze heureux, met par
Fit peindre en mots Hebreux écrit les
Sez ouurages suprémes. œuures de Dieu.

XXXVIII.

D'vne ſimple faconde
Fit écrire comment,
Il fit en vn moment
Gen. 1. *D'vn rien tout ce grand monde.*

XXXIX.

En l'Eden. Gen. 2. *Il fit à ſon image*
L'homme chef d'icy bas,
Et de cent mille ébas
Fournit ſon premier âge.

XL.

Le peché d'Adam. Gen. 3. *Comment cet homme méme*
D'arrogance infecté,
Sur ſa poſterité,
Debonda la mort bléme.

XLI.

Puis comme en la ſemance
De ce méme fauteur,
Le promeſſe du Chriſt. Gen. 3. *Le grand liberateur*
Adioindroit ſon eſſance.

XLII.

C'ét ce Dieu veritable
Qu'il nous faudroit chanter.
Qui peut-on mieux vanter
Qu'vn Dieu ſi charitable?

XLIII.

Qu'vn Dieu plein de promeſſes
Et d'acompliſſement,
Qui ſurabondamment
Nous comble de richeſſes?

XLIIII.

Qui luy méme bataille,
Pour les fils d'Abraham
Et le beau Canaan
Pour demeure leur baille?

Reprize de l'hiſtoire ſeite. Ioſué 1. 10. & 14. Eſa. 11.

XLV.

Qui d'vne ſeinte enuie
Vers nous pauures Gentis
Fet par ſon propre fis
Nous apporter la vie.

L'Euangile de Ieſus Chriſt.

XLVI.

Le ſujet de ſes gloires,
Eſt vn monde incompris
Qui manque (helas) d'eſprit,
Et non pas de memoires.

Le ſujet des louanges de Dieu en ſes œuures vizibles, mémes eſt inepuizable.

XLVII.

C'eſt vn feu qui n'entame
La cher des bois toſeux
Qui fournit mille feux,
Sans amoindrir ſa flame.

XLVIII.

C'eſt vn Er ou les plumes
Trouuent à s'eſgayer,
Et pour ſe déployer
En cent mille volumes.

XLIX.

C'et vne terre graſſe
Pleine de fruits diuers
Que iamez les yuers
Ne terniſſent de glace.

L.

C'et vne mer profonde
Sans naufrage & sans bord,
Qui du Su iusqu'au Nort
De merueilles abonde.

LI.

Eccl. 2. *Tout le reſte des choſes*
Des mondeines Citez,
Ne ſont que vanitez
L'vne dans l'autre encloſes.

LII.

Seigneur, fay ie te prie
Que ce peu de fureur
Qui boüillonne en mon cœur
Sur ton los ſe déplie.

LIII.

Fay que iamez ma plume
N'écriue rien que toy
Et qu'vne ardente foy
De plus en plus m'alume.

LIIII.

Du Bartas grãd chantre de Dieu. *Fay que ſuiuant la trace,*
De ton grand DV BARTAS,
Ie dépeigne ce tas
Des couleurs de ta grace.

LV.

Fay qu'vne méme aurore
Eueille à ſon retour,
MICHEL moy de la TOVR
Et DES HAYES *encore.*

LVI.

Fay qu'vnis de courages
Nous épandions nos vers
Parmy les chants diuers,
De tes sacrez ouurages.

Espris fauorizez des Muzes amis de l'auteur

LVII.

Que tant de doctes ames
Dont la France reluit
Qui peuuent à la nuit,
Oppozer mille flâmes.

LVIII.

Pointes à nostre exemple
D'vn éguillon des Cieux
Chantent ô Dieu des Dieux
Les beautez de ton temple.

LIX.

Et que souz vn Empire
De paix & de vertuz,
Franc de vice & d'abuz
Ces vers ie puisse dire.

Ce sera quãdles loups & les mercenaires aurõs vuidé l'vn & l'autre état.

LX.

Venez peuples étrangès
Sujets du Roy des Rois,
Venez chez les François
Ecouter ses loüanges.

CANTIQVE SEPTIESME.

Argument.

La victoire de soy-méme est la plus excellente de toutes les victoires, tant pour sa rarité, car elle s'obtient peu souuent & par peu de personnes, que

pour les trophees dont elle couronne son auteur. Or que nous soyons agitez d'vne continuelle guerre en nous mémes, il n'y a celuy qui ne le sente s'il veut considerer tant soit peu la diuersité de ses appetis & ses effetz, Toutefois s'il luy plét de voir le chapitre septiéme de Sainct Pol aux Romains, il l'y trouuera notamment d'écrite: & verra d'auantage au 8. comme par le benefice de Iesus Christ, nostre ame peut auoir le dessus de la cher, & s'exanter de la condemnation d'icelle.

I.

L'homme en l'hóme diuers.

IVsques à quand, Seigneur, veux-tu que ie nourrisse,
Dedans mes inteſtins tant de cruels debas,
Iusques à quãd veux-tu q̃ souz tant de combas
Pour et cõtre moy-méme, ô Seigneur ie lãguisse.

II.

Dieu hait les hómes de sãg.

Aymes-tu le discord.es-tu Dieu de la guerre,
Te plés-tu de me voir acablé d'vn tel faix,
Ne condamnes-tu pas ceux qui chaſsẽt la paix
Et qui mélent çà bas le sang auec la terre.

III.

Gen. 9.

Ne condẽnes tu pas ceux-là qui de la bouche
Alimentent le trouble au cœur de leurs vaſsaux
Qui se rient du sang quand parmy lez aſſaux,
Ilz le regardẽt fõdre et soüiller meinte couche.

IIII.

Nõ. 35.

Si fez bõ Dieu, si fez les troubles ſanguinéres
Ne te viennent iamez à gré deuant les yeux,
Tu n'as rien plus à cœur & rien plus odieux

Apoc.

Que les ambitieux & les hommes colléres.

V.

Mõ esprit t'est vassal & ma cher t'est sujette,
De l'vn tu es le Roy, de l'autre le Seigneur, Rom. 7.
Et toutefois mutins ils n'ont paix ne bon heur,
Car l'vn aime toujour ce que l'autre reiette.

VI. (les

Cõme l'on voit en Iuin deux vertes sauterel- Cõparézon.
Iointes l'vne auec l'autre au combat s'attacher Le tombeau
Se mordre auidement, se déchirer la cher, feul fine
Et durer iusqu'à tant que meure l'vne d'elles. la guerre de l'ame &

VII.

Aussi, dis-je, l'on voit & ma cher & mõ ame, de la cher.
En moy contre & pour moy, se ioindre & s'outrager
Se liguer, s'éleuer, se matter se ranger,
Sans espoir de cesser que par la froide lame.

VIII.

Ores mon ame veinq, ores ma cher la donte,
Ores mon ame est prize ore ma cher se rand.
Mais quoy tout aussi tôt renest leur diferand,
Et la foible n'aguere ores l'autre surmonte.

IX.

Iamez la flãme et l'eau ne furẽt plus cõtréres
Que mon ame & ma cher: & moins ne tendent pas
Mon ame vers le ciel, & ma cher vers le bas,
Que les flãmes & l'eau vers le centre & les

X. (spheres.

Ma cher se veut souller des voluptez du mõde, L'amour du mõde & l'amour diuin.
Sãs creinte & sans respect de Dieu ne de la loy
Mon ame dont la vie est la creinte & la foy,
Au seruice de Dieu contrérement se fonde.

XI.

Toy Seigneur de la paix, et le Dieu des armees,
Apaize en moy ce trouble, ou bien me fay veincqueur,
Mais commant feras-tu sans m'ofenser le cœur
Ou rẽdre à mon malheur mes forces consumees.

XII.

Seigneur, i'estime biẽ que ce tu pourras fere,
Mais lésse que ma poudre, encore parle à toy,
Pourras tu bien ô Dieu, t'accorder auec moy
Sans te fére à l'instant de moy-méme auerśere.

XIII.

L'esprit de Dieu refute noz sen sualités.

Pour me nourrir le cours d'vne paix infame,
Il faudroit que tõ feu ne m'acompagnast plus,
Ton feu qui rend mez os par son lustre confus,
Et fet que mon esprit s'opose à leur ruine.

XIIII.

Il vaut mieux reziſter aux plezirs charnels, q̃ à leur occazió perdre les ſpirituels. Mat. 18

Seigneur, il est meilleur de perir en partie,
Que perir tout entier: (certes il vaut biẽ mieux
Perdre vn œil seulemẽt, q̃ perdre les deux yeux
Vn seul membre épargné ſouuent coute la vie.

XV.

Ayde moy dõc Seigneur, ie dis ayde à mõ ame,
Fay luy tòt ſurmonter la rage de ma cher
C'et ton ofice vray de fere trebucher,
Tout cela qui mutin contre tes lois s'enflãme.

XVI.

Mez oz ont méprizé le ioug de ton ſeruice,
Joug non point ioug de peine, ainçois de mille biens,
Il ne meritent plús de rang parmy les tiens,
Aux rebelles vaſſaux eſt iuſte le ſuplice.

XVII.

XVII.

Mais icy Dieu benin encor faut-il encore,
Que mon ame te prie & te cerche la paix,
La paix Seigneur tout bon, si tu voulus iamais,
La donner au besoing de celuy qui t'honore.

XVIII.

Car voicy mon esprit assisté de tes forces,
A tellement émeu les forces de mes os,
Que plus forts que iamez, ils troublent mon repos,
Et plus fort que iamez me brasset les entorces.

XIX.

Mon ame toutefois a pitié de leur peine,
Et pitié du malheur qui les va poursuiuant
Pauures que seront-ils, de la poudre & du vant,
Du vant & de la poudre éparssez en la pléne.

Plus no⁹ mat tõs notre cher & plus elle no⁹ fet la guerre.

XX.

Ils sont fis de ces fis, qui du rien tu fis étre,
Tout étre se doit rendre, au non étre ancien,
Mez ox doncques ô Dieu, sans étre seront rien,
Qui vit iamez du rien quelque choze paroitre?

L'ame toutesfois doit prier pour sa restauration à la gloire du Seigneur.

XXI.

Ainsi nous en dizõs, mais ta main tout fezãte
Qui de rien iadis tant de formes forma,
Et ces formes de rien, touchables anima.
N'est pas moins que iadis en courages puissãte.

XXII.

Veux ce q̃ tu voudras & tu le pourras fére,
Sans ayde de matiére ou faueur d'element,
Arriue à ton vouloir, ou parle seulement,
Et soudain tu verras lez efetz te complére.

XXIII.

La resurrection de la chet. Mat. 12 1. Cor. 15.

Ie le say, ie le croy, rien n'est plus asseurable,
Tu brizeras vn iour le marbre des tombeaux,
Et dans le vague épez des deux fois deux iumeaux,
Reprendras d'vn chacun la forme dezirable.

XXIIII.

Les vns ressuscíteront à vie lez autres à cõdamnation. Iean. 5.

Or en ce iour Seigneur, mon ame te suplie
De ne point ressouder son cors pour ta fureur,
De ne point repetrir cete fange en horreur,
Et pour étre l'obiet de ta iustice égrie.

XXV.

Ains comme le Phenix raieunit sa memoire,
Et sez oz de leur cendre ainsi fay que mon cors
Tiré de son tombeau, raieuniſſe d'effors,
D'effors pour le iamez glorieux de ta gloire.

CANTIQVE HVICTIESME.

Argument.

En toutes les occurrances nous deuons attendre notre ayde & notre secours de Dieu, car c'et luy seul qui peut ayder & secourir.

I.

VIen Seigneur vien que ie ne meure,
Si tu sez plus longue demeure,
O pere, hâte viſte ton cours
C'et fet le dezespoir me force,
Si ta vertu ne me renforce,
Car tu es le Dieu de secours.

II.

Contre tant de pointes cruelles,
Que tant d'ennemis infidelles,
Poussent contre moy tous les iours.
Seigneur ie n'ay qu'vne esperance
De te sentir à ma defance,
Car tu es le Dieu de secours.

III.

Lors que leur bouche enuenimee
Se veut prandre à ma renommee,
Par mille iniurieux discours,
Seigneur, pour tout ie leur oppose
Que tu n'as point l'oreille cloze, Pſal. 1.
Car tu es le Dieu de secours.

IIII.

Puis quand de rechef ils m'assaillent, Faut patienter en l'aduersité, & attendre Dieu. Pſal. 1.
Qu'ils me gênent, qu'ils me trauaillent
Et me sont pires que les Ours
Je pleins, ie soupire en moy-méme,
Attendant ton ayde supréme
Car tu es le Dieu de secours.

V.

Que ta bonté donc me suuiene,
Que ta main, ô Dieu, me retiene,
De leurs precipiteux détours,
Fay tôt que mon ame échappee
Epreuue en sa foy non trompee,
Que tu es le Dieu de secours.

VI.

Je say, ie say bien ô doux pere, La repétace du peché.
Que i'ay prouoqué ta colere,
Par mille & mille iniques tours,

se voit incontinét suiuie de l'aide de Dieu

Mais ie say pour ceux qui lamentent
Et de leurs fautes se repentent,
Que tu es le Dieu de secours.

VII.

Ecc. 17.

Je say que d'vn œil fauorable,
Tu regardes le mizerable,
Soudein qu'il a vers toy recours
Et le dechesnant de ses peines
De bon heur tu combles ses veines,
Car tu es le Dieu de secours.

VIII.

Je say que le raiz de ta grace
Aussi tôt qu'il luit, fond la glace,
Des maux plus égres & rebours,
Je say qu'au tomber de noz larmes
Pour nous ayder soudein tu t'armes
Car tu es le Dieu de secours.

IX.

A l'extremité Dieu se montre puissãt.

Je say bien qu'au fort des afères,
Au plus épez de noz mizeres,
Et quand tous moyens nous sont sours,
Tu viens tout chargé d'alegeance,
Pour montrer sur toute puissance
Que tu es le Dieu de secours.

X.

Je le say, mille preuues belles
M'ont fet incertein que tes prunelles,
Pour tes amis veillent touiours,
Et que le mal qui les empêtre
N'est sinon pour fére cognoitre,
Que tu es le Dieu de secours.

XI.

Ainſi que la Lune croiſſante,
Renforce icy bas toute plante,
Et l'afoiblit par ſon decours,
Auſſi ta main douce ou pezante,
Nous montre lointeine ou pezante,
Que tu es le Dieu de ſecours.

XII.

Tous tes efets ſont admirables,
Bien qu'ils paroiſſent diſſemblables,
Dans les terreſtres carrefours,
En l'vn ta flâme eſt deuorante
En l'autre, alme elle reprezante
Que tu es le Dieu de ſecours.

Dieu beſongne diuerſement és hõmes, & demeure touiours iuſte.

XIII.

La faute en nous mémes demeure,
Noſtre cher ſans ceſſe labeure,
Pour nous ſoüiller de ſez amours:
Mais toy tout bon, tout ſaint, tout ſage,
Demeures iuſte en tout ouurage,
Car tu es le Dieu de ſecours.

Rom. 7.

XIIII.

A ton exemple d'vn raiz méme,
Le Soleil fond la glace bléme,
Et durcit la fange aux entours,
Bref que tu charges ou ſuportes,
Tu nous fez voir en toutes ſortes,
Que tu es le Dieu de ſecours.

XV.

Tes enfans afligez de guerres,
Banis & priuez de leurs terres,
Par des gens iniques & lours,

Les fideles au milieu

des persecutiõs loüent Dieu.

Confessent ô Dieu des armees,
Maugré leurs rages asamees,
Que tu es le Dieu de secours.

XVI.

Si seintement tu les inspires,
Dans la presse de leurs martires,
O Dieu des celestes secours,
Que mépriz ans l'aize du monde
Leur aize en ton plézir se fonde,
Car tu es le Dieu de secours.

XVII.

Les reprouués au moin dre mal depitét Dieu.

Mais lez méchans tout au contrére
Aussi tôt qu'vn mal aduersére,
Les point de sez àpres aiours,
Se prenent à ce qui les donte,
Et ne vienent iamais en conte
Que tu sois le Dieu de secours.

XVIII.

Ils sont pareilz à la mâtine
Qui va brutalement mutine,
Abboyer le son des tabours,
Et mordre le grais qu'on luy ruë,
Car ilz denient à leur veuë,
Que tu sois le Dieu de secours.

XIX.

La rage des reprouués en mourant.

Puis d'vne rage furibonde
Ilz maudissent la torche blonde,
Et blâment ses tours & retours:
Bref ilz meurent enragez d'estre
Pour n'auoir voulu recognoistre,
Que tu sois le Dieu de secours.

XX.

Seigneur, tiens le frein de ma vie,
Ne me lesse bouffir d'enuie,
Comme eux, dans les mondeines cours
Donne moy plutôt que sans cesse
En ton Christ ie te recognoisse,
Pour le vray Dieu de mon secours.

La fin du vray Chrestien.

CANTIQVE NEVFIESME.

Argument.

Certainement puis que le iuste faut sept fois le iour (comme le seul iuste méme l'a prononcé,) Et que nous ne sommes pas seulement iniustes de notre tans : mais la pluspart execrables, nous ne dizons que bien à point, quand nous confessons le nombre de noz pechez surpasser la capacité numerére de nostre entendement, & ne sont point les cõparézons assurdes, lors qu'elles se font d'infinité à infinité, quoy que l'vne des infinitez soit plus digne de son nom que l'autre. Ce grand chantre Royal en a premier vzé de méme, la fin (& certes heureuze) consiste en recognoissant noz pechez infiniz, de recognoistre encor la grace de Dieu infinie, mépriZer les mondanitez, & souz la faueur de l'amandement attirer la compagnie des vertuz.

I.

SI ie pouuoy nombrer dés que la terre porte,
Combien elle a porté d'animaux & diuers,
Si lors que le Soleil sous nous ouure sa porte
Ie me pouuois conter lez yeux au ciel ouuers,

Ou bien ſi ie pouuois, bouſi d'arimetiques,
Eſtimer les ſablons des terres plus etiques,
Et les Atomes blancz qui tombent en hiuers
Ie pourroy biẽ de vray sõmer en quelque ſorte,
Lez pechez infiniz où ma ieuneſſe eſt morte:
Et fére le calcul de mez actes peruers.

II. (l'Empire,

Mez ie ne pourrois pas Seigneur, qui tiens
Dez animaux, dez feuz, de la terre & des
iours,
Je ne pourroy de loin, de loin méme décrire,
Lez biens q̃ tu m'as fetz & q̃ tu fetz touiours,
Tez graces vers mez yeux & vers mon ame
encore,
Paſſent ô Dieu puiſſant les chozes que l'aurore,
A veu, voit & verra viure en fézant ſes tours,
Le nombre quoy que grand, des greines ſablon-
neuzes
Des printanieres fleurs et des plumes negeuzes,
Bref l'infinité méme & méme mon diſcours.

III. (étre,

Je n'eſtoy point Seigneur, tu m'as voulu fére
Tu m'as voulu donner vn ſentiment tout mien,
Ta voix pour ce miẽ étre a premier fét paroitre
Vn monde merueilleux riche d'heur & de bien,
Quel ſacré ſeint vouloir, quelle amoureuze en-
T'a pouſſé le courage à me ſoufler la vie, (uie
Et quel amour extréme enuers moy fut le tien,
Pour la grandeur du fet, ie ne puis le cõprendre
Toy ſeul Dieu tout ſauant, la rezon en peux
rendre,
Car vn ſi iuſte ouurier ſans rezon ne fet rien.

IIII. (dre,

N'étoit-ce pas assez, Dieu qui brides le fou-
N'étoit-ce pas assez de m'auoir animé?
De m'auoir arraché du rien & de la poudre,
Et sur tout autre cors d'entendement armé? Gen. 12
D'auoir pour le plézir de mez cheres prunelles
Attaché dans le ciel tant de lumieres belles,
Tant de feuz touiours clers, dont il est enflamé?
D'auoir en cent façons fet la terre feconde,
Lez deux ondes lez ers, & l'empire du monde,
Pour les miens & pour moy, ton chef d'ouurage
aimé?

V.

C'étoit assez vremãt, quelle ame ambitieuze,
Ne se contenteroit d'vn domeine si beau,
Quel esprit reuoyant la sezon moissonneuze,
Le foule grappe Autonne, & le frez renouueau,
Ne seroit assouuy, tout gaillard, & plein d'aize,
Des greins, des vins, des fleurs, de la solère
braize,
Que ces trois parts de l'ã rapportẽt de nouueau,
Et qui tout seul hayneux d'vne terre si belle
N'en prendroit volontiers vne cense eternelle,
Si le contrat pouuoit rezister au tombeau.

VI. (ure,

O Dieu! ie meurs icy d'vn chaut dezir de vi-
Se pers volontiers letre asseuré d'étre mieux,
Ie lésse allegrement moy-méme pour te suiure,
Pour tez yeux de bõ heur, ie meprize mes yeux, Esa. 65.
Lors que ta feinte vois me frappe lez oreilles, 2. Pier.
Du veritable jon de tez feintes merueilles, 3.
Du biẽ de l'autre vie, & du bõ heur des Cieux,

Et lors que non cõtant des premieres largesses,
Tu me prometz, Seigneur, mille neufues lieſſes
L'Eternel reuenu d'vn état glorieux.

VII.

Sus donc fuyez de moy, cupiditez mondeines
Retirez vous au loin, ne m'aprochez iamez,
Vanitez qui fardez voz apparances veines,
Et qui nommez leger voſtre danable fez,
Qui tandez chacun iour, (éfrontement trompeuzes)
Aux peu ſages eſprits mille chénes glueuzes,
Et lez empoiſonnez de mille & mille métz,
Qui deſſouz les appas d'vne abondante vie,
Bouſiſſez les humains de trauail & d'enuie,
Et leur fetes la guerre en leur iurant la Pez.

VIII. (Elles

Mais vous belles vertus, vertus de qui les
Tranſportent les humeins ſur le plus beau dez
Ers,
Qui ne vizez ſinon aux beautez immortelles,
Et pour les approcher allointez l'vniuers,
Venez, venez à moy, venez vierges heurees
Vous ne futes iamez d'aucun plus dezirees,
Vous me ferez ſoudein loüable de peruers,
Venez donc & pour pris d'vne faueur ſi grande
Je feray qu'à iamez l'honneur de voſtre bãde,
Chez les freres humeins honorera mes vers.

CANTIQVE DIXIESME.

Argument.

Quand la main de Dieu nous touche iuſtement pour noz pechez, il n'y a meilleur moyen que de

recourir à Dieu, méme par luy-méme, c'eſt à dire par noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, de la bouche duquel nous apprenons qu'il veut mizericorde, & non pas ſacrifice : Qu'il ne veut pas la mort du pecheur, ains qu'il viue pour ſe conuertir.

I.

QV'auras-tu fet Seigneur, en m'arachant la vie
En rendant ſur ma cher ta colere aſſouuie,
En me brizant de coups Seigneur qu'auras-tu fet,
Tu n'auras qu'amuzé (trop fort à me diſſoudre)
Les vants de ta fureur contre vn boiſſeau de poudre,
Bref en me defezant tu n'auras rien defet.

II.

D'autre part mõ peché dõt la nouuelle trace
De tout autre peché l'execrable ſurpaſſe,
Ne ſe peut dignement punir de mille morts,
Seigneur, il eſt ſi grand que le plus grand ſupplice,
Ne luy peut qu'étre doux & mãque de iuſtice,
Et pour t'eñ biẽ vanger tu n'as aſſez d'efforts.

III.

D'ailleurs ie ne ſuis pas cét hautein Pharizee,
De la preſontion ayant l'ame éguizee,
Ie ne me vante point des œuures de ta loy, Luc. 18.
Ainçois ie ſuis, ô Dieu, Dieu qui penetres l'ombre
Ce pauure peager plein de pechez ſans nombre,
Et qui n'oze pour eux leuer lez yeux à toy.

IIII.

Comme le criminel chargé d'excez à mile,
Tramble deuant son Iuge & d'vne vois debile,
Pour crainte de la géne approuue ses forfetz
Je tramble deuant toy, ie fremis ie chancelle
Et de peur d'étre mis en la géne eternelle,
Je te confesse ô Dieu, tous les maux q̃ i'ay fetz.

V.

Reserre donc bon Dieu les couteaux de tõ ire,
Relache dõc tes nerfz bãdez pour me détruire,
Rapaize ton courroux & reclame tez yeux
Si ma faute est extreme infinie est ta grace
Si ie suis tresmauuais ta bonté me surpasse
Autant qu'vn grein de sable, est surpassé des Cieux.

VI.

Luc. 18. *Fay que de ton saint Temple ou ie te fez offrande*
De mon cœur repentant ô Seigneur ie dessende
Quite & iustifié de mez iniquitez:
Mar. 2. *Dy moy Seigneur, dy moy cõme au Paralitique*
Pardonne mez pechez & la santé m'aplique
Car tu peus nettoyer toutes infirmitez.

VII.

Tu ne t'éz point bleßé du beau pallez des flames
Mat. 9. & 18. *Pour venir perdre icy les pechereßes Ames*
Tu n'ez point deßandu pour les iuſtes auſſi,
Mais tu es deßandu pour ſauuer pitoyable
Des precipi ces de la mort efroyable
Ceux-là que le peché fezoit perir ainſi.

Argument.

Dieu ne méprize iamez les doleances & les prieres, que nous luy fezõs, bien qu'elles soiẽt cauzees par des afflictions petites, lesquelles nous sont enuoiees de luy bien souuent pour nous auertir de nostre deuoir en son endroit. Et nous éueiller de noz pechez. Bref, il n'est rien plus seant au fidelle que de prier en tout tans, voire en ses moindres ennuys.

I.

PRens, Seigneur, prens pitié de mes yeux & de moy,
Mez yeux t'õt courroucé, ie t'ay mis en collere,
Ie le sçay, mais tu es ce pitoyable Pere
Qui tire au moindre cry ses enfans de l'émoy.

II.

Ie meurs de voir le iour, & le iour toutefois
Ne veut ioindre si tõt ses rays à mes prunelles
Que ie sens (ébloui) mile pointes cruelles
Et mile aigres douleurs m'outrager à la fois.

III.

Mez yeux, qui n'auoient rien plus cher que la clarté,
Et qui n'aimoiẽt iadis rien tãt que la lumiere,
Ores sont mariez à l'ombre nuitaliere,
Et n'ont rien plus à gré que son obscurité.

IIII.

Quel échange est ce cy? quel malheur malheureux?
Ie t'ay plus que les yeux de l'oyzeau des tenebres,

Les beaux Rayons du iour helas, me ſont funebres,
Et lombrage nuital ne m'eſt pour tant heureux.

V.

Que vous ſert donc mes yeux d'eſtre ceintz des couleurs,
Plus noires de la nuit & priuez de la flàme,
Si votre mal pourtant ne tréue point mon amẽ,
Et ſi vous ne ceſſez pour cela voz douleurs?

VI.

Lez yeux qui ne ſont point que les places dez yeux,
Sont plus heureux que vous, & ſont moins regretables,
Car ſoit que vous ſoyez & voyans & voyables,
Vous m'eſtes toutefois âprement ennuyeux.

VII.

Iean 9. *Seigneur eſt-ce pas toy qui viziſtant iadis*
Les hommes icy bas en humeine puiſſance,
Redonnas du beau iour la clere iouiſſance
A cet aueugle né l'eſtonnement des Iuifz.

VIII.

C'et toy Seigneur vrément, c'et toy de qui la vois
Marc 10. *Appella Batymee, & luy remit la veuë,*
C'et toy Dieu qui refis la lumiere cognuë
A ce deuxieſme aueugle en cete méme fois.

IX.

Seigneur ie ſuis aueugle & ſi ne le ſuis point,
Mez yeux peuuent bien voir, & ſi las! ne le peuuent,

Car l'extreme rigueur qu'en voyant ilz éprenuent,
La liberté de voir leur ote de tout point.

X.

Ie suis beaucoup plus mal que l'aueugle n'eſt (pas,
L'aueugle ne ſent point en ſon mal de malaize,
Mais que ie voye, ou non vne eternelle braize
M'échaufe dans lez yeux mile & mile trépas.

XI.

Hélque t'öt fet cez yeux pour endurer ainſi,
Que t'ont ilz fet, Seigneur, pour les fondre en riuieres,
Ont ilz contre tes loix éleué leurs paupieres,
Ont ilz conduit mez pas à t'ofenſer auſſi.

XII.

Certes ouy Seigneur, & pour tant de pechez
Qui paſſent infinis les ſablons d'vn Empire,
Ta main lez a remplis du ſablon de ton ire,
Et lez a dans ce feu qui lez brule attachez.

XIII.

Mez yeux ont fet faillir le reſte de mes ſens,
Le reſte de mez ſens ne faut que par leur faute:
C'eſt donques à bon droit que ta Maieſté haute
Va décochant contre eux cez trétz éblouyſſans.

XIIII.

Mais s'il te reſte encor quelque bout de pitié
(Que di-ie reſte encor, tu es la pitié méme)
Retire de mez yeux ceſte mizere extreme,
Et me remontre encor l'œil de ton amitié.

XV.

Que ſi tu ne le veux iuſtement irité
Pour mes excez cõmis en trop grãde abondance,

Au moins fez le Seigneur pour montrer ta puiſ-
ſance,
Fez le, Seigneur, au moins pour mõtrer ta bõté.

XVI.

Ta bõté, Seigneur Dieu, ſe remarque en tous
lieux,
Il n'eſt rien de viuãt qui n'en ſente l'atteinte,
Les plantes & les champs la portent méme em-
preinte,
Voudrois-tu bien helas ! en forclorre mes yeux.

XVII.

Si tu le fez, Seigneur, & les tiẽs en ce point,
En vain pour leur obiet, auras tu fet le monde,
En vain tant de beautez, deſquelles il abonde,
Car veine eſt la beauté laquelle on ne voit
point.

XVIII.

Ce quatrain montre que le Cãtique a eſté fet au cõmencement du printans.

Au contrére, Seigneur, s'il te plẽt de lauer
Ces yeux des cleres eaux qui coulẽt de ta grace,
Et leur permettre encor de voir la belle face,
Du beau feu qui nous vient retirer de l'yuer.

XIX.

Plus ſages deſormais ilz ne s'employeront
Qu'à lire les feilletz de tes ſacrez ouurages,
Tu ne les verras plus qu'à voir les beaux étages,
Ou les eſprus (conceuz) vn iour retourneront.

XX.

Tu ne les verras plus, ô Seigneur tout voyãt,
Que deſireux de voir tes gloires admirables,
Ilz n'adoroient plus ces choſes qui dannables,
Cauzent ore chez eux ce ſouffre larmoyant.

XXI.

Touiours (vrays messagers) de moment en moment,
Ilz feront leur rapport de tes merueilles veües,
Ilz feront admirer tez puissances cognues
Au cõseil (touiours prest) de mon entendemẽt.

XXII.

Alors ce mien esprit par le secret sentier
Quiva menant du cœur le penser & la bouche,
Fera marcher ton loz, & d'vne même touche
Me pousséra les doigs à l'apprendre au papier.

XXIII.

Mais d'autant, Seigneur Dieu, que les foibles humains Pſalm. 127.
Courbent en vein sur l'œuure & les bras & l'échine,
S'ils ne sont assistez de ta faueur diuine,
Et si pour leur ayder tu n'auances les mains.

XXIIII. (fez,

Vien aprouuer, Seigneur, lez veux que ie te
Vien assister mon cœur, ma dextre, & mes yeux
méme,
Ainsin accompagné de tez graces supremes
Ie ne faudré iamais d'arriuer aux effetz.

CANTIQVE DOVZIESME.

Argument.

Tandis que cete mizerable vie subsiste, elle est combatue de tant de diuers ennuys, & de tant de diuerses tentations mondeines, que l'entreprize de les conter par le menu, seroit vne droite folie: voire ne

DE TOURS

seroit pas moins accompagnee de l'impossible, que celle de conter les Atomes aux rays du Soleil en certeine sezon. Il est ainsi toutesfois que de tant d'oppositions heureuzes ou contréres qu'elles nous puisse fere, la mort est touiours la plus asseuree, & qui se pratique le plus vizible ment sur toutes chozes, quoy que le moins cõsideree. Est-ce autre choze, passer le tans que mourir? non certes, ce n'est que le tans qui passe, dira quelqu'vn, nous ne lessons pas de rester, à la bonne heure, il est vray, mez ce bon vieillard est si soigneux de retirer ce qu'il a prété, qu'il ne faut iamez en ce passage d'en arracher vne par celle, touiours prét de repasser encores pour prendre le tout & racler nostre memoire du monde, neantmoins auecque tout cela nous ne pensons point à la mort, & tenons par maniere de dire les yeux fermez contre le iour. Bref il semble qu'en mourant mémes nous manquions de suiet pour mediter la fin de nostre vie, ou bien que telle meditation nous soit odieuze, ce qui n'est pas veritable: viure, mais plustost mizerablement mourir.

I.

Seigneur des ans legers la deux fois double face,
Vingt & cinq fois encor ne m'a rauy lez yeux,
Je ne suis point encore au registre des vieux,
Et toutesfois la mort ia deia me menace.

II.

Gen. 2. 1. Cor. 15. *Toy Seigneur dont la vie a fet viure la vie,*
Toy Seigneur dõt la mort a fet mourir la mort,
Rauiue moy la vie, ou me donne l'éfort,
De tromper en mourant de cete mort l'ennie.

III.

Car deià du tombeau la trappe frequentee,
Branle dessous mez piés, il semble à chaque pas

Que ie doiue payer la taille du trépas,
Et rendre aux Ellemens la matiere empruntee.

IIII.

Le monde me deplét ce que le monde adore,
Icy bas, soubs les noms du bien & de l'hõneur,
Tout cela qu'il reuere & qu'il aymé, Seigneur,
Fors que toy seulement dãs le cœur ie l'abhorre.

V.

Quand le voile empoiſé de la nuit ſe deſplie
Sur le front de la terre, & luy cache les Cieux,
Des couleurs de la mort vn chacũ peint ſes yeux
Pour les repeindre au iour de celles de la vie.

VI.

Mais ie fés au rebours, car pendant ces tene-(bres
Tenebres, la figure, & l'obiet de la mort,
Au lieu de m'endormir, ie m'éueille plus fort,
Pour l'aprehenſion des nuits vraymẽt funebres.

VII.

Ou bien (ô triſte cas) ſi mes laſſes paupieres
S'alongent tant ſoit peu deſſur mes yeux laſſez,
Alors ie me conçoy l'eſtat des trépaſſez,
L'horreur & la frayeur de leurs poudreuzes bieres.

VIII.

L'aurore au front de lét matineuze portiere
Qui fet blémir d'éffroy, la nuit à ſon retour
N'a ſi tôt debouclé la barriere du iour,
Que le iour de la mort viẽt m'ofrir ſa lumiere.

IX.

L'humeur dont ie ſuis fet n'eſt point l'hu-meur commune,
Rien n'euite ça bas l'humeur de la ſezon,

Tout ce qui marche & vit ſous vn méme or
Se ſent aucunement d'vne méme fortune.

X.

Alors que le Soleil gaillard donne la chaſſe
En faueur des beſſons aux trouppes de l'yuer,
Nous voyons auſſi tòt les plézirs arriuer,
Les douceurs, les ébas, les beautez, & la grace.

XI.

Nous voyons auſſi tòt vne verde lieſſe
Se parſemer au teint, & de tous & de tout
Tout d'vn aſtre ſi dous, va ſauourant le gout,
Le vieil méme en ce tans raieunit ſa vieilleſſe.

XII.

Mon naturel tout ſeul contrére à la nature,
Retien l'yuer au front & le garde en ces moys,
Ie me vois deuenir alors comme le boys,
Que les mémes yuers ont priué de verdure.

XIII.

O Dieu, vien ie te pri, vien Seigneur me re-
ſoudre
D'où procedent en moy ces funebres obietz,
As-tu iuré d'auoir la fin de mes proietz,
Et de vouloir bien tòt rẽdre ma poudre ou pou-
dre?

XIIII.

Tu le peux Dieu puiſſãt de cete tiẽne haleine,
Tu n'auras pas ſi tòt meu contre moy les Ers
Que ie ne ſeray plus, ma parole & mes ners,
Diſparoitront ainſi que brouillas de la pleine.

XV.

Ie ſuis de tez véſſeaux potier inimitable,
Rom. 9. *Tu ſez combien de tans ie ſuis bon à ſeruir,*

me peux en tout tans & casser & rauir
ns en être pourtant qu'à toy méme contable. Sap. 12.

XVI.

Mais si tu veux, bon Dieu, que ie vizite en-
(core
châtiment du mon, enfant de ton propoz,
échene moy lez yeux d'vn si triste repoz,
me montre le sein d'vne plus gaye Aurore. Gen. 1.

XVII.

Depláte cez ennuys qui m'ombragét la face,
rache de mon keur ces funestes pensers
ui le mangent, Seigneur: Et me change en de-
sers,
parterres fecondz du soucy que i'embrasse.

XVIII.

Ah! que dí-ie mon Dieu, qu'est-ce que ie de-
mande,
demande plutòt mon malheur que mon bien,
ttendz vn peu, Seigneur, ie ne demande rien,
et la voix de la cher qui folle me commande.

XIX.

Cate aueugle tirane à toute heure me presse
e luy fére obtenir le plézir de sez oz,
it cóme il se pourra, pour ou contre ton loz,
ar rien moins que tó loz chez elle ne fet presse.

XX.

Mizerable qu'elle est de ses bouches declozes,
de ces louches yeux elle vent tout gouter,
e est comme celuy qui se lésse apater
e la premiere montre & du dessus des chozes.

XXI.

Cependant malheurenze, elle méme se dóne,
serpent pour languille, & le mal pour le bien,

La pointe pour le manche, & d'vn vouloir tout
sien
A cent mile poizons nuit & iour s'abandonne.

XXII.

Ne l'escoute dõq point, ô Seigneur, ie te prie,
Et ne luy donne point ses dezirs demandez,
Fé plutôt, Seigneur Dieu, qu'ilz luy soient re-
tardez,
Et qu'au rebours d'iceux sa faim se rassazie.

XXIII.

Marc 10. *Tu las iusques ycy de meint danger gardee,*
Contre son propre soing fez l'encore Seigneur,
Mais ne la flatte pas, car folle de l'honneur,
Elle voudroit le don des fils de Zebedee.

XXIIII.

Certes la cher ne scet que c'et qu'elle dezire,
Son ignorance est telle & son auidité,
Qu'elle attire aussi tôt l'horreur que la beauté,
Et la suiection aussi tôt que l'empire.

XXV.

Iean 14. *Mon esprit inspiré de cet esprit fidelle,*
Qui toutes chozes doit au fidelle inspirer,
Seul cognoit & preuoit ce qu'il faut dezirer,
Luc 12. *A scauoir ton seruice & ta gloire eternelle.*

XXVI.

Il scet que les beautez & les richesses telles
Ne sont que des vains noms qui peuuẽt abuzer,
Et qu'à ceux qui pour toy les peuuẽt meprizer,
Tu donneras vn iour des beautez bien plus bel-
les.

XXVII.

Il sçet qu'en toy, Seigneur, la tristesse est plezante, 1.Cor. (mord, 7.

Quand elle apporte au keur des fautes le re-
il sçet qu'il faut mourir auparauant la mort,
A qui veut bien mourir quand la mort se pre-
zante.

XXVIII.

Il sçet qu'il faut auoir vne modeste enuie,
De mourir en la cher pour viure en ton amour,
Que peut-on mieux, Seigneur, puisque par cha-
cun iour,
Nous mourons aussi bien & perdons notre vie.

XXIX.

La meditation de la mort nous engendre
Le vray preparatif d'vne vie à touiours,
O discours agreable! ô dezirè discours
Qui s'asseure la vie apres même la cendre.

XXX.

Eternel donne moy, donne moy que sans cesse
Je discoure ainsi triste auecques mes esprits,
A fin que trop ioyeux, ie ne sois point surpris
Du iour qui changera les rires en tristesse.

XXXI.

Ce grand iour, borne-iour tout tel viendra surprendre,
Que le larron de nuit les bostes d'icy bas, Marc
Mizerables dormeurs qu'il ne trouuera pas 13.
Discourãt en la sorte, & soigneux de l'attẽdre.

XXXII.

Vne affre herrisse-poil, vn Reson lamẽtable,
Assailliront soudein les malheureux humains,

Malheureux, di-ie, lors qui branleröt les mains
Encore au vein trauail du monde mizerable.

XXXIII.

Que de sortes d'ébatz, que de põpes nocieres,
Que d'aizes, que de ieux, que de trafiq diuers,
Et que de beaux desseins, aueques l'vniuers,
Se trouueront surpris de cez heures dernieres.

XXXIIII.

En vein certes en vein, les enfans de la terre,
Voudront parer aux coups, ou fuyr de deuant,
Car ce iour semblera le canon foudroyant,
Qui plustöt que flamber les murailles atterre.

XXXV.

O l'éffroy des éffroys, Cet écler éffroyable
N'aura si tôt frappé les coins de l'vniuers,
Que tout au méme Tans les chozes à l'enuers
Auront senty l'éffort d'vn change épouuãtable.

XXXVI. (brez

L'vn & l'autre flãbeau, de mille crêpes som-
Auront vétu le duel: Et lez autres épars,
Auront brulé la terre en mille & mille pars,
Secourez de là haut, au choc de tant d'encõbrez.

XXXVII. (zez

Les mers auröt bousi leurs vagues orgueilleu-
La terre enmontagnee aura creué sez montz,
Lez Ers auront percé les centres plus profondz,
Et d'outre en outre émeus, leurz haleines veu-
teuses.

XXXVIII.

Les feuz plus ardantez qu'aux ardeurs cou-
tumieres,
Iusqu'au fond de l'abisme auröt esté cendreux:

Les

Les morts même éclerez d'vn feu si lumireux,
Eueillez en sursaut auront quitté leurs bieres.

XXXIX.

Aussi tôt que le bruit des trõpes Angeliques
Aura fét tressaillir les antres de ce tout,
Les esprís aiournez de l'vn à l'autre bout,
Se trouueröt couuers de leurs muscles antiques. 1.Cor. 15.

XL.

Alors tu paroitras sur le front des nuages,
O grand fis de Dauid suprême & glorieux
Hautement assisté des puissances des Cieux, Mat. 24
La terreur des esprís, & l'aize des courages.

XLI.

Car à ceux dont la vie eut pour guide le vice,
La doctrine du monde, & le monde pour loy
A ceux di ie, Seigneur, tu seras en efroy,
Pour l'aprehenſion de ta iuste iustice.

XLII.

Ils se reueilleront, mez à leur infamie,
Et pour boire l'égout d'vn Eternel remord,
Pour étre condamnez à l'eternelle mort, Iean 5.
Et soufrir sans mourir vne peine infinie.

XLIII.

O Dieu! tes seuls Eleuz, tes enfans, tes fidelles, (toy,
Les morts pour ta parole, & bourrellez pour
Conduis encor ce iour par les mains de la foy,
S'éiouyront de voir tes gloires immortelles,

XLIIII.

Ce iour est prés, Seigneur, tãt de triſtes merueilles,
Qui doiuent preuenir le matin de son cours,

Ont de-ia fet leur montre & la font tous les
iours,
Le triste etonnement des yeux & des oreilles.

XLV.

Les trois horribles seurs dont la rage alumee
Dan.9. *Sanglante, fet mourir, & desseiche les cors:*
Les troubles Citadins, les fraternels discors
L'abhomination au lieu saint enfermee.

XLVI.

Marc 15. *Les profetes mãteurs en nõbre innumerable,*
Abbuzeurs de ton nom, seduizeurs des esprits,
Tes fidelles, Seigneur, & toy méme en mépris:
Bref sous vn méme toit deux faux, vn verita-
(*ble.*

XLVII.

Les Peres, ô malheur, abandonnẽt eux mémes,
Les enfans à la mort: & les enfans cruels
Sanglantent leurs couteaux aux vantres pa-
ternels,
Luc 19. *Les freres ennemis se font deuenir blémes.*

XLVIII.

Puis la terre, Seigneur, la terre est deia lasse
De fournir à ses fis le commun alymant,
Et soit qu'elle aye horreur d'vn tel debordemãt,
Elle ne porte plus que sa fin en la face.

XLIX.

Et toutefois, Seigneur, son dezerté vizage,
Son teint en mille parts marqué de tõ courroux
Ne peuuent arrester, (malheur pire que tous)
De ses mémes enfans l'ambicieuze rage.

L.

Ils sont plus àfamez de commander sur elle,
Qu'ils ne furent iamez chez les antiques ans,

Ils ne rougissent point de se rendre artizans,
(Pour supléter le droit) d'vn ouurage infidelle.

LI.

O toy qui dois biẽ tòt rẽdre la Terre en Terre,
La Terre méme en poudre, & cete poudre en riẽ
Atterre ces peruers, & d'vn effort tout tien
Deliure tes enfans d'vne si triste guerre.

CANTIQVE TREZIESME.

Argument.

Que le peché nous seduize en meintes façõs, qu'il nous face arguer méme la loy de Dieu, & qu'il nous attire quelque fois l'ire d'iceluy biẽ âpre dessur noz testes, il n'est riẽ plus asseurable, & sera touiours verifié par les consciences plus seines: Au demeurant ce Cantique concerne dez afflictions spirituelles.

I.

NE finiré-ie point le liure de mes pleintes?
N'acheueré-ie point le papier de mes cris?
Hé! ne verre-ie point les chandelles éteintes
Sur la table adeullee ou i'escri ces écris?
Seruiré-ie touiours vne peine cruelle?
Combattré-ie mes yeux d'vne veille Eternelle?
Iamez d'vn somme doux ne les verré-ie pris,
Afin de clorre vn peu le mal qui me bourrelle?

II.

Seigneur, toy qui me vois, & qui vois la souffrance;
Dont ie suis fet esclaue & les nuits & les iours,

Es tu point contenté de telle penitance,
As tu point resolu de me donner secours?
I'ay peur que non, Seigneur, & si creins dauantage,
Que pour moy le serein n'est plus sur tõ vizage.
Psal. 5. *Que tu ne me veux plus œillader qu'à rebours,*
Car tu fuis les pecheurs, & maudis leur ouurage.

III.

Las ce que i'ay commis pour éueiller ton ire,
N'est pas vn petit bruit fét inopinément,
Las ce n'est pas vn mal duquel ie puisse dire,
Ie l'ay fét par mégarde, ou bien ignoramment.
Du peché mille fois tu m'auois fét desfances,
Tu m'auois mille fois pardonné mille offances,
Et toutefois Seigneur, au premier mandement,
I'ay derechef paßé tes feintes ordonnances.

IIII.

Seigneur ie l'ay suiuy, soudein que de ſa face,
Pleine de mille attretz il m'a frappé mes yeux,
Ie me suis opposé moy-méme à ta menace,
Et contre ton esprit, i'ay fét l'audacieux.
Quoy! se pourroit il bien, ay-ie dit en ma flame,
Que Dieu se colleraſt pour cela vers mon ame,
Et qu'il eut touiours l'œil sur les fets vicieux?
Ah cela ne se peut, vn tel soin ne l'entame.

V.

I'ay dit en la façon, abuzeur de moy-méme,
Et rompu tout soudein la barre de tes lois,
O Dieu que ta fureur est promptemẽt extréme,
Enuers les malheureux qui contemnent ta vois,
Ie ne voy rien depuis sur ma fautiue téte,
Sinon le pois enflé d'vne horrible tempéte,

Qui m'assiege le keur d'vn bataillon d'éfrois,
Et pour me fére pis à toute heure s'apréte.

VI.

Seigneur, Seigneur tout bõ, apaize ta colere,
Leue desur mon chef la main de ton courroux,
Hé! n'és tu pas bon Dieu, ce pitoyable Pere,
Qui dõne à ses enfans plus de peur que de cous,
Tu m'as repris, Seigneur, tu m'as mõtré ton ire,
Iusqu'au fond de mes oz mõ courage en soûpire,
C'ét assez, c'ét assez montré d'vn art plus dous,
Que tu jez releuer aussi bien que détruire.

VII.

Si tu voulois, Seigneur, enflamer tes prunel-
les,
Touiours d'vn feu pareil à l'encontre de nous,
Qui pourroit se trouuer tãt de forces nouuelles,
Pour euiter la cendre & la mort au dessous,
Certes ie ne say point de si superbe audace,
Qui peut te rezister & demeurer en place,
Tu verrois tòt la fin, & du tout & de tous, Esa. 64.
Les monts méme & les rocz fondroient deuant
ta face.

CANTIQVE XIIII.

Argument.

Dieu certes est bon de tout poinct, & pitoyable, sa colere se mõtre plus souuẽt à ses creatures qu'elle ne se décharge pas. Que s'il luy auient quelque fois de nous toucher, au milieu méme de noz iniquitez, nous ne prenons iamez si tòt les pleintes à la bouche, les larmes aux yeux, & la repentance au keur, qu'il iette de sa part les verges au feu, reserene sa face, & nous redonne plus de bien que iamez.

I.

O Combien sont fortes les larmes,
O Dieu combien valent les pleurs?
Au plus épez de tes fureurs,
Ils ozent t'arracher les armes.

II.

A peine ay i'-eu tout mizerable
Debon- é l'humeur de mes yeux,
Et poußé mon cry vers tes cieux,
Que ie t'ay santi fauorable.

III.

Seigneur i'ay veu soudein ta face,
Comme vn beau leuer de Soleil,
D'vn artifice nompareil,
Peinte de douceur, & de grace.

IIII.

J'ay veu la nuit de ma tristesse,
Di-ie, s'enfuir de deuant,
Ainsi que du Soleil leuant
La nuit ombreuzement épesse.

V.

Cete bande dezesperee,
Qui ne guerroyoit à la fois,
De creinte, de soin & d'éfroys,
Comme vn songe s'et retiree.

VI.

Bref tous mes maux ont pris la fuitte,
Et moy i'ay sézi le repos
Aueque ce ferme propoz,
D'étre pour iamez de ta suitte.

VII.

J'ay dit que le vice execrable,
Et que le peché trene-émoy,

Ne me trouueroient plus chez moy,
A leurs apetis fauorable.

VIII.

Que iamez leur langue affettee
Ne piperoit ma liberté,
Et que i'auroy ma volonté
Touiour en la tienne arreſtee.

IX.

I'ay dit, mez Seigneur debonnére,
Si tu ne m'aides c'et en vain: Rom. 9.
Car au creux de ta ſeulle main
Git le vouloir & le parfére.

X.

Ne me léſſe donc plus ſeduire
Par ces ennemis de mon bien,
Ay-ie pas de-ia veu combien
Ils ſont ſubtils à me détruire.

XI.

Leur face où les appas s'étallent,
Et les attretz en cent façons,
Eſt pleine encore d'hameçons,
Qui iuſqu'aux entrailles deuallent.

XII.

Leur chef n'eſt rien que l'apparance
De mille volupteux ébas:
Mez leur piez ne ſont que trépas,
Et que remords de conſciance.

XIII

Leur pance éuantément couuerte
De gaillardize & de beau ſang,
Ne coune rien dedans ſon flanc,
Que la mort, l'enfer, & la perte.

XIIII.

Bref leur malencontreuze veüe,
Semble vne pucelle beauté,
Et ſe trõne ſõ diformité)
D'vn horrible ſerpent la queüe.

XV.

Heureuze mille fois la plante
Pſal. 1. *Qui ſe détourne de leurs pas,*
Qui ſe moque de leurs appas,
Comme d'vne choze nuizante.

XVI.

Heureuze mille fois encore
L'ame qui cherit ton honneur,
Qui te creint, & t'aime, Seigneur,
Et qui tant de vices abhorre.

XVII.

Seigneur, c'étoit leur fauſſe trace,
Qui m'auoit cy deuant getté,
Dans le precipice ardanté,
De ton ire, & de ta diſgrace.

XVIII.

C'éſtoit vrémant leur compagnie
Qui me cauzoit tant de douleurs,
Et qui bien tôt de mes malheurs
Eut fet vne bande infinie.

XIX.

Gres ie te ren mille & mille,
Mille graces, & ſi ie puis,
Pour m'auoir tiré de ce puis,
Ie t'en veux rendre encores mille.

XX.

Reçois les donc Dieu venerable,
En ton nom mémes & par toy,
Ie dy mon Sauueur, & mon Roy,
Ton Christ, & ton fis veritable.

CANTIQVE QVINZIESME.

Argument.

Tu as beau fére, Monde, immõde, & malheureux,
Si ne pourras tu garder à la fin que ce grand Dieu,
duquel méme tu depens, ne soit recognu pour tel
qu'il est, en son fils bien aymé, Iesus Christ nõtre
Seigneur: Et que la France en laquelle tu tempéres
auiourd'huy plus horriblement que iamez, ne luy
rezerue des espris fidelles, qui chanteront eternel-
lement sa loüange.

I.

SViuõs Muze, suiuons la cadance des Anges,
Chantons le tout puissant, ne nous lassons ia-
mez,
Aymons son beau renom, Et fuyons dezormez,
Mieux instruits que deuant, ces foibles dieux
estranges.

II.

Fuyons les vanitez, dont les carrieres fõles
Gardent à chaque bout vn abime déclez,
Versons la ieune ardeur qui nous bout dans les
oz,
Sur les actes sacrez de l'ouurier des deux Põles.

III.

Ie sens de iour en iour mille forces nouuelles,
S'aioindre à mes espris & se rendre à mes nerz,

Ie sens de iour en iour le Roy de l'vniuers,
M'élargir à plein poin ſes faueurs immortelles.

III.

Ie deuien cõme vn feu, dõt les flãmes auides,
S'enflament d'autant plus qu'elles trouuent de
boys,
Et croiſſent d'autant plus leurs àfamez abboys,
Que l'aliment s'acroiſt à leurs bouches arides.

V.

Car plus le grand ſuiet du Seigneur des ar-
mees,
Se montre infiniment, infiniment diuers,
D'autant plus ie groſſis la veine de mes vers,
Et plus de le tréter, i'ay les mains animees.

VI.

Vous qui le cõprenez dans les cartes ſacrees,
Eſprits certes heureux ſur les autres eſprits,
Pouuez vous bien apres embarquer voz eſcris
Sur tant de vanitez de l'enfer dezancrees.

VII.

Non certes, ce n'eſt pas voz àmes touiour-
belles.
(Ames l'hõneur de France, & le prix de ce Tãs)
Qui venant de flérer tant de lu dous ſentans,
Sur les puans chardons abandonnent les Elles.

VIII.

Ce ſont (las i'ay pitié des troupes careſſees,
Qui groſſes de fureur, & pleines de beaux trets
Se leſſent (ô malheur) enchanter des attrets,
De ce monde enyureur qui les fet inſenſees.

IX.

Quel regret c'et de voir tant de fonteines hautes,
Qui sourcent nuit & iour, mille doctes ruiſſeaux,
S'écouler dãs la boüe, & prophaner leurs eaux:
Certes le mõde en rit, mez ie pleure leurs fautes.

X.

Ça ma MVZE, retourne au pas de tes brizees,
Echiue leurs chemins, & ne t'aproche d'eux,
Hé! veux-tu, mon Amour, vn ſautier plus heureux,
Que celuy d'où tu vois leurs traces abuzees.

XI.

Le chemin que tu ſuys, eſt paué des Eſtoilles,
Les Etoilles bien loin ont le monde deſſous,
Tu vois d'vn lieu ſi ſaint la vanité de tous,
Et le vãt naufrageux qui menace leurs voilles.

XII.

Ça dõq mon eſperãce, & de tez leures ſeintes,
Enfante moy touſiours de l'Eternel le loz,
Tu verras ſans danger reſondre le Cahoz:
Lez chozes de leur fin étant mémes atteintes.

HYMNE CHRESTIEN

DE LA LIBERTE,

I. M. D. L. G.

D'autãt que la liberté plée à tous, elle est icy appellee beauté: & charitable, pour autant qu'elle se dõne à plusieurs, le nom de fille des cieux & de seur d'Astree luy est aussi propre.

QVelle sainte beauté, quelle douceur sacree,
Quelle face Angelique & digne seur d'Astree,
Quelle viue splendeur, quelle fille des Cieux,
Est cette que ie voy s'aprocher de mes yeux?
Quelle est cette grandeur qui comprend admirable
De ses larges desseins & le Ciel & le Sable?
Qui porte sur le front cent mile charitez,
Et qui reluit par tout de cent mile beautez?
Ah! c'est la liberté, la liberté sacree,
Digne fille des Cieux & digne seur d'Astree.
Ah! c'est la liberté, qui cõme vn beau Soleil,
Reuenant au matin d'vn eclatant vermeil
Chasser des oz le somme & la nuit des prunelles,
Ainsi vient dissiper les chénes plus cruelles,
Et les bourrelles mains qui nous vont esclauãt,
Ayant pour auant-pas vn fauorable vant.
Ie dy que la pucelle aux signes fauorables,
Aux baizers almes-doux, & aux efets semblables,
Au teint simplemẽt graue, & au cœur indonté,
Retire les humeins de la captiuité.

Car soudain qu'elle aproche & que sa main heureuse
S'estãd desur quelqu'vn: Cette fére impiteuze,
Cette captiuité, que la nuit & l'Enfer
Conceurent autrefois chez les mines du fer,
S'arrache les cheueux, se suscite la guerre,
Et defette s'enfuit recacher dans la terre.
O Dieu quand sur l'estat de ce grand vniuers
Ie me vay figurant en deux tableaux diuers
Cette vieille imployable, & cette Nymphe amie,
Soudein ie veux la mort, & tout soudein la vie.
Quand ie vois vn Adam la souche des humeins
Deictté de l'Eden se detordre les meins,
Captif sous le peché, surchargé de querelles,
Menacé de douleurs & de morts eternelles.
Quãd ie vois vn Noé le demeurãt de l'eau
Voguer esclauement dans le creux d'vn bateau
Contrebattu des flots, contr'agitté des ondes
Sur le plus haut sommet de quinze piés profondes.
Quand ie voy le parent du geniteur d'Ysac,
Prisonnier chez Elam & ses Citez à sac,
Quand ie voy tout de suitte vn peuple innumerable,
Esclaue sous la vois d'vn tiran execrable
Dominateur du Nil, qui chaque-heure du iour
Augmente ses trauaux & detien son retour:

Oppozition de la captiuité, & de la liberté, l'vne à l'autre. Lot. Gen. 14
Les enfans de Iacob, esclaues en Egypte. Manassez Roy de Iuda 2. Cro. 33.
Captiuité des Iuifs en Babilone & en Perse. 1. Roys. 24. & 2. Cro. 36.

Quãd ie voy chez les Iuifs vn Idolatre prince
Pour auoir aux faux Dieux detourné sa pro- (uince,
Tretté seruillement par les Assiriens
Enuironné de fers & priué de ses biens.
Quand ie contemple encor les circoncis encore
Dans leur ville assiegez, tirez de leur Aurore
Sous vn autre Soleil, iusques aux plus petis,
Quand de rechef ie voy qu'on les mene captifs
Aux forts de Babilon, & de là chez les Perses,
Toiours assuiettis à cent peines diuerses.

Mat.06 & 27.

Quand i'admire (ô grand Dieu,) le sauueur eternel
Ton bien aimé, ton fis & ton verbe charnel
Entre les doigts cruels d'vne gent endurcie

Iesus-Christ prisonnier entre les mains des Iuifs & crucifié par eux.

Qui le fet prisonnier & puis le sacrifie:
Quand ie voy tout d'vn trét Pierre & Iean enfermez
Par des hommes mutins, de rages alumez
Et Pol fet prisonnier ores en Macedone,
Ore en Ierusalem, & ore en Babilone.

Mat.26 & 27.

La terre ne fet plus sinon que me matter,
Ie tremblotte toiours, ie ne fay que douter,
Sans cesse ie me plein, sous le faix, ie me pâme,

Cecy est raporté aux effetz d'Adam, de Noé, de Lot, de Manassez &

I'accuse la grandeur, ie desespere en l'ame,
I'en veux à la Nature & l'appelle sans yeux,
Les hommes ie maudis, & leurs fets odieux
Bref ie ne trouue rien sous vn si triste Empire
Qui ne soit effroyable & tout plein de martire.
Mais si iõt que mez yeux bien qu'eblouys de pleurs
D'étournẽt leurs rayõs de ces mortes coulleurs

Vers le riche pourtret de la liberté seinte
Où tout premierement ilz découurent atteinte
Voire iusqu'à la mort de cent coups de cizeau,
La fere trene-fer en vn coin du tableau:
Et pres d'elle rompuz ses cadenas ses chénes,
Ses fers arrête-pied, & ses fers serre-veines,
Ses forces, ses rigueurs, ses cachots enfumez,
Ses tours, ou bien ses fours (pour mieux dire) alumez
D'vn feu d'infection de venim & d'ordure:
Ou iamais le Soleil n'aproche sa dorure.
Puis comme en vn beau champ tout de fleurs parsemé
Au plus eminent lieu du portrét bien-aimé
Le Geniteur premier que la faueur diuine
A retiré par foy des lacz de la Mâtine
Abondant en Neueus riche en possessions
Plein de secrets du Ciel prophete aux nations,
L'architecte second de la race du Monde,
Sur le dos sec & frez de la terre fconde
Eparsément logé, loin du danger des eaux,
Contre elles asseuré par iuremens nouueaux.
Lot chez soy de retour auecques sa richesse.
Le peuple hors de l'Egypte allegé de l'oppresse,
Manasse refezi du septre des Ebreux:
Les Iuifs dezasiegez, en puissance chez eux.
Le Crist resucité de la mort soutenuë,
Son cors de gloire plein éleué sur la nuë:
Et les sacrez Herauts de son sacré propoz,
Anonçans librement ses vertus & son loz:

desIuifs pendant leur captiuité.
Effetz de la liberté.
Gen. 3. & 4. Noe deliuré des eaux.
Gen. 8. & 9.
Mat. 28
Luc. 24.
Les Apostres en liberté.
Act. 4. 16. & 28
Il se rapporte aux actions des susnómez estás en liberté.

La liberté fet la vie agreable.

Ie repren tout gaillard l'amitié de la terre,
Ie depite les flots, ie ne crein plus la guerre,
Ie trouue du bon heur en ma fidelité,
Le commander me plét, ie cheris ma cité,
Ie loüe l'Eternel, & m'éiouys encore
D'entendre mon salut de l'vne à l'autre aurore,
Bref i'honore la vie, & trouue que ça bas
Elle est pleine d'honneurs, de profits, & d'ebas.

LES CANTIQVES DV S. DE MAISON-FLEVR.

Argument du 1. Cantique.

Tous les hommes indifferemmẽt sont pecheurs, nous en sommes asseurez par nous mesmes en nostre conscience. Et nostre Sauueur Iesus Christ seul exempt de peché, nous dit aussi que le iuste faut sept fois le iour. C'est pourquoy en ce Cantique qui veritablement doit estre mis au rãg des beaux, l'auteur atteint d'vne vraye cognoissãce, & de ses fautes, monstre au commencement que la hardiesse de prier Dieu nous procede de sa grace & bonté, d'autant que nostre iniquité nous enferme, par maniere de dire, la bouche. De là asseuré d'auoir audience de Dieu par le moyen de Iesus Christ, il luy fait vn long recit de ses plaintes, luy demande pardon de ses pechez, & soulagement de son infirmité: se fondant tousiours & entierement sur luy & sur ce qu'il a souffert pour nous reconcilier à Dieu son pere. Puis s'estendant ses vers sur la loüange des œuures de Dieu, leur faict admirer la merueille d'icelles.

I.

Qui est l'homme, Seigneur, qui ait la hardiesse
De s'addresser à toy? demander ton secours?
Veu que nous t'offensons mille fois tous les iours
Et sans fin prouoquons ton ire vengeresse?

Il dit q les pechez nous rẽdent timides enuers Dieu, &

II.

que la seule grace d'iceluy no⁹ enhardit de l'inuoquer.

Comment oserons nous te demander la vie,
Veu que cent fois le iour nous meritõs la mort?
Quelle audace est la nostre à rechercher support
Du ciel à qui la terre est mortelle ennemie?

III.

N'est ce pas, ô bon Dieu, de ta grande clemence
Mere de nostre espoir: De ta grand charité
Source de nostre vie: & de ta grand bonté
Que nous vient ceste auser & ceste confidence?

IIII.

Pſ. 103. Exo. 34 Ioël. 2. Lamẽt. 3.

N'est-ce pas que tu es lent & tardif à ire?
Soudain à receuoir le pecheur penitent?
Prompt à luy pardonner? N'est ce pas pourautant
Que l'aymãt, tu ne veux tõ ouurage destruire?

V.

Si tu voulois entrer auec l'hõme en compte,
Qui pourroit d'entre nous deuãt toy subsister,
Ioël 2. Pſ. 129. *Qui seroit si hardy que de s'y presenter,*
Veu q̃ de noz pechez le nombre nous surmonte?

VI.

Iuſtice de l'hõme ſeuil leure deuant Dieu.

Auecques quel visage, & quelle conscience
S'auseroit deuant toy presenter vn pecheur:
Si noz merites sont deuant toy puanteur,
Noz forfaits pourroient-ils soustenir ta presence?

VII.

Eſa. 64. Il confesse sõ peché & s'aſ-

Escoute, escoute ô Dieu, escoute ma cõplainte,
escoute mes regrets & mon gemissement:
Car estant redeuable à ton sainct iugement,
I'ay le cœur tout saisi de frayeur & de crainte.

VIII.

Ie ſuis (Pere du ciel) vn pecheur miſerable, feure de
Pecheur confit en mal, nay en corruption, pardon
Pecheur qui ne ſuis rien que putrefaction, par le
Pecheur plein de peché, pecheur en tout coulpa- moyen
ble. de Ieſus

IX. Chriſt.

Mais bien q̃ mõ peché loin du ciel me recule, Rom. 5.
Que ma peruerſité me face mon proces, Efficace des
Si ſçay-ie que i'auray vers mõ Dieu ſeur acces. peines
Par le ſang eſpandu de l'Agneau ſans macule. de Chr.

X.

Ces playes, ces tourmẽs, ces iniures ſouffertes,
Ceſte croix, ce meſpris de ſa diuinité,
Ce merite infiny de ſon humanité,
Me tiennent de ta paix les grãds portes ouuer-
tes

XI.

Auec ceſte fidele & aſſeuree eſcorte, Heb. 4.
Au bas du tribunal de ton throſne eſclercy, La forme de
Humble ie me preſente aux piedz de ta mercy, requerir par-
Afin que ta bonté, paix & pardon m'apporte. don à Dieu.

XII. Eſa. 45.

Pardon & paix Seigneur, Dieu de paix &
de grace,
Auec l'œil larmoyant, le genouil abaiſſé,
Ayant iointes les mains, l'eſprit à toy dreſſé.
Pardon ie te requiers de ma grand coutumace.

XIII.

D'vne bouche baignee en mes larmes nõ fein-
tes
D'vn parler retranché par infinis ſanglots,
Ie reclame ta paix l'ame de mon repos,
Ta paix, Seigneur, ta paix la borne de mes
plaintes.

XIIII.

Mon pauure cœur contrit & cris & pleurs
Pſa. 41. *implore*
Le deſiré ſeiour de ton heureuſe paix,
Afin que ſa vigueur ne tombe ſouz le faix
D'vn deluge d'ennuis qui cruel me deuore.

XV.

S. Luc. 11. *O Dieu diſpenſateur de la paix eternelle,*
Sans toy mille remords la guerre me feront:
Toy qui promets d'ouurir à ceux qui heurteront
Ouure à celuy qui heurte & ton ſecours appelle.

XVI.

Pſ. 116. *O Sainct, Sainct d'Iſraël, ô Seigneur des armees*
Treſiuſte, & neantmoins miſericordieux,
Tres-benin, pitoyable, ouure moy l'huis des cieux,
Car mes entrailles ſont de ta paix affamees.

XVII.

Reçoy moy au dedans, & pour iamais enſerre
Souz la clef de ta Loy, mõ vouloir, mes plaiſirs,
Mes apprehenſions, mes penſers, mes deſirs,
Afin qu'ils tiennent tout du ciel, riẽ de la terre.

XVIII.

Saincte priere. *Oſte moy le vouloir de paſſer mes enuies*
Tiens la bride ſerree à mes cupiditez,
Fay que tous mes deſirs ſoient en toy limitez,
Et que ta crainte ſoit vn mords à mes folies.

XIX.

Las ne deſtourne plus de moy ta claire face,
Pſa. 27. *Ne me fais plus ſentir ton bras peſant & fort,*
Fay treue pour touſiours, et d'immortel accord
Appointe pour iamais mon deſir & ta grace.

XX.

Puis que sommes instruits par ta bouche diuine
Que le moyen d'auoir pardon de son erreur
C'est de le confesser en humblesse de cœur,
Que confesser le mien en soit la medecine.

L'humble cõfession du peché fait q̃ Dieu le remet Ioel. 2.

XXI.

Quoy? n'as-tu pas promis par arrest ferme & stable
De receuoir tousiours de bonne affection
Du pecheur penitent l'humble conuersion?
Veux-tu estre en moy seul trouué dõc variable?

XXII.

Sur vn bon fondement ta promesse est assise
Là où la verité a basty son palais,
Toute chose perit, ta parole iamais.
Ta parole des tiens le roc & la franch'se.

Les promesses de Dieu sont seures & sa parole veritable. Ps. 112. 118. S. Matt. 24. S. Luc. 21. Nomb. 23. Rom. 3.

XXIII.

Des astres lumineux la maison azuree,
Et l'element seiour des hommes iournaliers,
Periront par la mort dont ils sont heritiers:
Mais ta parole vit pour iamais asseuree.

XXIIII.

Ceste haute, diuine, admirable parole
N'est iamais confondue & iamais ne confond,
Les paroles de l'homme en fumee s'en vont:
Mais la tienne iamais ne se trouue friuole.

XXV.

Veille donc ta parole auoir en souuenance.
Que ta promesse, ô Dieu, ne faille point en moy,
Regarde mon regret, balance mon esmoy
Au poix de ta bonté, & non de mon offense.

XXVI.

Belle façõ d'appaiser Dieu par Ies⁹ Christ. 1.Pie.1. Phil. 2.

Considere, Seigneur, la peine & le supplice
De celuy qui nous a de son sang rachetez:
N'a-il pas souffert mort pour noz iniquitez?
Pourquoy, fors pour cela, s'est il fait sacrifice?

XXVII.

Celuy qui t'a rendu parfaite obeissance
Pour qui l'as tu liuré à la mort que pour nous?
N'estoit ce pas à fin qu'appaisant ton courroux
Par luy nous obtinssions entiere deliurance?

XXVIII.

Rom. 6. Esa. 56.

C'est celuy qui tout seul, & sans le secours d'autre,
Que de luy, fait mourir en nous le vieil Adã,
Luy qui nostre salut tira de nostre dam,
Et qui seul par sa playe a peu guarir la nostre.

XXIX.

Esa. 54. Effects de Iesus Christ. 1.Sainct Pier. 1.

C'est luy qui ré-vnit les troupes separees,
Les troupes qui erroient au desert de peché,
C'est luy, qui par son corps à la croix attaché
Ramene en son troupeau les brebis esgarees.

XXX.

C'est luy qui de son sang fit vne mer profonde
Là où non seulement les pechez des esleus
Ont tous esté noyez, & ne regneront plus,
Mais l'Empire abismé de Satan & du monde.

XXXI.

Il continue à proposer pour son peché la

Regarde donc ses mains cruellemẽt naurees,
Pardonnant sur le champ aux miennes leur forfait
Voy sa victoire apres, par où sont en effet,
De l'aiguillon de mort noz ames deliurees.

XXXII.

Bon Dieu, n'es-tu contẽt de ceſte nettoyeure:
Te contentu-tu pas d'vn lauement ſi cher:
Dequoy me veux-tu plus, ô Seigneur, rechercher,
Puis que par luy ie ſuis affranchy de ſoüilleure?

Souffrance & les vertus de Ieſus Chriſt. Oſe 13. 1. Cor. 15.

XXXIII.

Contemple moy ces piedz percez à toute outrance,
Qui n'ont point cheminé au ſentier de la nuict,
Prenant pitié de moy, que la chair a conduict
Souuent hors du chemin de ton obeiſſance.

XXXIIII.

Bref contẽple, Seigneur, ceſte pierre d'eſlite,
Qui me fait tenir rãg parmy ton peuple acquis:
Regarde moy nauré au trauers de ton Fils.
En mon compte alloüant le prix de ſon merite.

Pſ. 118.

XXXV.

L'air n'eſt iamais chargé de nuë ſi eſpoiſſe,
Qu'arriuant la lumiere & chaleur du Soleil
Il ne ſoit ſuffiſant par ſon feu non pareil
De faire que ſoudain le broüillas diſparoiſſe.

Par ceſte comparaiſõ il monſtre que il n'y a ſi grand peché qui ne ſoit remis. Eſa. 1.

XXXVI.

Auſſi n'auons nous point de ſi forte malice,
De mal ſi endurcy, qu'aiſément il ne ſoit
Rompu & diſperſé, ſi toſt que s'apperçoit
Reluire dans noz cœurs le Soleil de iuſtice.

XXXVII.

Or voicy les rayons, & la ſplendeur luiſante
Du Soleil eternel ont eſcarté bien loin
Le broüillas de mon ame. (Ainſi ſoit au beſoin
De ſon aſpect ma veuë à iamais ioüiſſante.)

Pouuoirs de Ieſus Chriſt & priere a luy.

XXXVIII.

Effacе de mon cœur ce que Satan y trace,
Arrache en Seigneur ce qui n'eſt pas du tien,
Fay moy bruſler d'vn feu & d'vn zele Chreſtien,
Deſtrẽpãt mes deſirs aux ruiſſeaux de ta grace.

XXXIX.

Imitation de Dauid.

Ne me chaſtie plus, ô Seigneur, en ton ire,
N'eſſaye plus ta force à l'encontre de moy:
Car tu es mon Seigneur, mon Sauueur & mon Roy,
Et d'vn clin d'œil tu peux, ſi tu veux, me deſtruire.

XL.

Il faut prier Dieu qu'il ne nous dõne des tẽtatiõs inſupportables. Pſa. 88.

De rechef te ſuppli' que plus tu ne t'eſforces
Contre moy que tu vois à tes pieds abbatu:
Bon Dieu, ne permets point en tẽtant ma vertu
Que tes tẽtations ſoient par deſſus mes forces.

XLI.

Fay pluſtoſt que ie ſois organe de ta gloire,
Qu'en ta maiſon ie puiſſe eſtre vn vaiſſeau d'honneur:
Que ie chante à iamais ta bonté mõ Seigneur,
Racontãt par mes vers de tes faits la memoire.

XLII.

C'eſt l'office d'vn vray chreſtiẽ & qui aime Dieu.

Ceux qui ont pour logis la foſſe obſcure & (noire,
Ceux à qui le peché deſrobe le ſalut (gloire,
Iamais n'accorderont la voix auec le Luth
Pour chanter ton honneur, ta puiſſance & ton

XLIII.

Mais moy, Seigneur, qui ſuis enfant Iſraëlite,
Voire qui appartient à ton election,
Qui ay comme heritier mon partage en Sion,
Ie lairray ta loüange en cent marbres eſcrite.

XLIIII.

XLIIII.

C'eſt illuſtre ſplendeur qui les aſtres domine,
Et dont le Soleil n'eſt qu'vn rayon ſeulement.
Sera de mes diſcours le plus braue argument
Et de mes chants diuers la fin & l'origine.

XLV.

La lumiere qui donne au Soleil la lumiere
Sera le fond, la gloire, & l'hõneur de mes vers:
I'enfleray de ſon loz le tour de l'vniuers,
Faiſant entendre à tous ſa bonté ſinguliere.

XLVI.

Pendãt que ie pourray tirer l'air par la bouche, (Les moyens ne manquẽt iamais au chreſtiẽ de loüer Dieu.
Voir leuer & coucher le Soleil en vn iour,
Mon Luth, ma main, ma voix rediront à leur tour
La gloire du Soleil qui iamais ne ſe couche.

XLVII.

Que ſi le Luth, la main & la voix me deffaillent,
Ie ne lairray pourtant de chanter dans le cœur
Sa grace, ſa bonté, ſa iuſtice & faueur
Qui iamais au beſoin à ſes eſleuz ne faillent.

XLVIII.

Ie chanteray l'honneur du Seigneur inuincible, (Il diſcourt les merueilles de Dieu & ſes puiſſances admirables. Pſal. 62. Mala. 3.
Du grand ouurier de l'air, de l'autheur de tout bien,
Que de tout peut riẽ faire, et a tout fait de riẽ,
Tout en ſoy comprenant, & incomprehenſible.

XLIX.

Ie chanteray ſa haute admirable puiſſance,
Sa haute Sapience eſgale à ſa bonté,
Son pouuoir auſſi grand comme ſa volonté,
Sa pure & impaſſible & immuable eſſence.

L.

Psal. 8. Esa. 40. Ie chanteray l'hõneur de celuy qui rechãge
Serfs de ſa volonté les ſiecles & les têps,
Les moys & les ſaiſons, & les iours inconſtans,
Et en ſes changemens ſeul iamais ne ſe change.

LI.

Qui a baſty l'orgueil & l'enfleure du mõde,
Apres auoir la maſſe en pieces departy,
Qui a tout ſous les piedz de l'homme aſſuietty
Formãt pour luy le feu, l'air, et la terre, et l'õde.

LII. (ſans peine

Qui d'vn ſeul doigt ſouſtient ſans trauail &
De la terre & la mer, les fermes fondemens,
Qui conſerue & maintient la force aux elemẽs
Et sãs ſe trauailler le tour des cieux pourmeine.

LIII. (tagnes,

De ce grãd Dieu qui poiſe au crochet les mõ-
Et qui tient en ſa main la grace & la beauté
D'vn million de fleurs dont ſe pare l'Eſté,
Alors qu'il fait ſa monſtre aux plus verdes cã-

LIIII. (pagnes.

Qui a ſerré les eaux dans les plis de ſa robbe,
Qui tient ſerue en ſes mains la puiſſance des vents,
Iob. 14. Pro. 30. Esa. 48. Qui ſeul fait reſpirer tous animaux viuans,
Et ſeul quand il luy plaiſt la vie leur deſrobe.

LV.

Pro. 31. Epitettes & qualitez propres à Dieu. Qui ſe fait appeller le Seigneur des armees,
Qui les plus foibles rend ſur les plus forts vainqueurs,
L'Eternel dominant qui lit dedans nos cœurs,
Et tourne nos deſſeins quãd il veut enfumees.

LVI.

Qui sãs appuy d'autruy se cõserue soy-meſme, Apo. 7.
Qui ſeul eſt ſans milieu, ſans principe & ſans 19.21.
bout:
Qui void tout, qui ſçait tout & qui pouruoit
à tout,
Tout ſainct, tout pur, tout bon, tout puiſſãt, tout
(extreme.

LVII.

En preſence duquel l'heureuſe troupe ſaincte
Ioüiſſant des threſors de l'immortalité,
Autour du tribunal de ſa diuinité
Deuote cõparoiſt ſans frayeur & ſans crainte.

LVIII.

Ie chanteray comment d'vne ſaincte furie Les vi-
Rembarrant les enfers, & ſurprenant leur fort, res de
Innocent par ſa mort il a vaincu la mort, Chriſt
Et tiré de la mort vne eternelle vie. contre
l'enfer
& la
mort.
1. Cor.
15.

LIX.

Ie chãteray comment par ſa bonté ſupreſme
Nous ayans reiettez des abyſmes remplis,
De grace il nous a faits les freres de ſon Fils,
Nous faiſant heritiers de ſa couronne meſme.

LX.

Ie chanteray comment d'vne main liberale Dõs de
Il nous a departy le ſens & la raiſon, Dieu à
Comme il nous a donné pour ſecours l'oraiſon, l'hõme
Fidele ambaſſadeur vers ſa grandeur royale. ſõ vray
ſecours
en l'af-
fliction.
Rom. 8.
Pſ. 104.
Iob. 14.
Prou. 8.

LXI. (place

Comme quand ſes eſleuz ſurpris en quelque
Ou de glaiue, ou de feu ſe trouuent aſſiegez
C'eſt l'vnique recours de leurs cœurs affligez,
Le port de leur ſalut, & leur haure de grace.

LXII. (pice,

Je chanteray comment son œil nous est pro-
Quand nostre ame l'implore en ses afflictions:
Et comme il luy souuient de ses compassions,
Alors que sa rigueur tient son lict de iustice.

LXIII.

Cõme tenãt en main le tonnerre & la foudre,
Et comme commandant aux flãmes de l'esclair,
Il arreste leur point dans la vague de l'air,
Pour guarder que les siens n'en soient reduits en poudre.

LXIIII.

Suitte des œuures de Dieu, sa bõté & sa iustice, que nul ne peut euiter.

Comme il a ordonné des limites à l'onde
Luy marquant & bornant son eslenation,
De peur que le desbord d'vne inondation
Au gouffre tenebreux n'abimast ce grãd mõde.

LXV.

Et cõme estant tout bon il est aussi tout iuste,
Comme en aymant les bons il punit les mauuais,
Et les tiẽt pour tousiours accablez souz le faix
Des chastimẽs qu'il tiẽt dedãs sõ bras robuste.

LXVI.

Et cõme ayant iuré noz morts & noz ruines
Pour nous estre soüillez en toute iniquité,
Par vn trop grand mespris de sa diuinité,
Nul ne peut euiter ses vangeances diuines.

LXVII.

Psa. 76. Eſa. 41.

Je chanteray comment du fond iusques aux cimes
Il raze les coustaux en son courroux ardant,
Et comme quand il va ses ires desbordant.
De ses regards marris, il seiche les abysmes.

LXVIII.

Comme à sa seule voix les elemens tressaillent,
Et les rochers craintifs en trẽblent de frayeur:
Quand il luy plaist lascher la bride à sa fureur,
Et cõmander aux cieux que la mer ils assaillẽt.

LXIX.

Mais ô Dieu qui cognoist le nõbre de tes œu-
Qui le peut racõter? veu qu'vn seul de tes faits (ures?
Merite bien l'honneur de cent œuures parfaits
Et qu'aux points plus petis immense te descœu-
LXX. (ures.

Si pour voir cõme naist vne rose vermeille,
Comme naist vne fleur ie suis bien empeschẽ,
Que deuiendray-ie apres quand i'auray bien
tasché
A cõprendre l'effect d'vne plus grãd merueille?

LXXI.

Ta loüange, Seigneur, est vne mer sans riue,
Vn abysme sans fond, c'est vn nõbre sans bout,
C'est vn nõbre sans fin, c'est vn Chaos, vn tout:
Car en tout tu es tout & tout de toy derive.

LXXII.

Si ie voulois cõpter les faits de ta puissance
Ie n'auroy iamais fait, & mon vers tournoyé
Aux flots de tant d'honneurs seroit bien tost
noyé,
Et son cours arresté dedans ceste abondance.

Les hõmes ne sçauroient mesurer les choses du mõde & moins parfaire

LXXIII.

Qui peut cõpter cõbiẽ de l'vn à l'autre Pole
On trouue en l'vniuers d'animaux differens,
Et qui pourra desduire & cõpter par leurs rãgs
Tous les astres du ciel enfans de ta parole:

LXXIIII.

les puissances de dieu. Eccl. 1.

Celuy qui peut compter dans les forests plus sombres,
Lors que le Soleil regne en ces grandes ardeurs,
Les fueilles, les boutons, les riantes verdeurs,
Les oiseaux iargonnans au sein des fresches ombres.

LXXV.

Celuy qui peut compter tous les grains d'vne gresle,
Qui peut peser le feu & mesurer les vents.
Compter auant sa mort ses futurs suruiuans,
Et les playes du ciel tombantes peste mesle:

LXXVI.

Ceſtuy-là pourra bien au vray compter tes gloires,
Il pourra bien au vray faire vn compte arreſté
Des admirables faits de ta grand' maieſté,
Tes œuures, tes pouuoirs, tes grandeurs, tes victoires.

LXXVII.

Et s'il a biẽ marqué ta grandeur & puiſſãce,
Autant luy ſera-il aiſé de limiter
Tes diuins iugemens, comme de reciter
Par ordre les effets de ta grande clemence.

Belle conclusion.

LXXVIII.

L'infiny incomprenable.

Arreſte donc icy, ma muſe, ta carriere,
L'infiny ne ſe peut vne fin propoſer,
Tant plus nous oſeriõs, plus nous faudroit oſer,
Et me trouuerois pauure entre tant de matiere.

Argument du 1. Cantique.

Ce Cantique est tout plein des ennuys que l'ame souffre, tant pour les miseres & aduersitez mondaines, que pour le desplaisir de ses pechez. Les extremitez où lon est souuent reduit dont la seule main de Dieu peut miraculeusement retirer. Plusieurs exemples de la saincte escriture à ce propos, & au surplus vne infinité de belles comparaisons, auec vne fin excellente de l'esperance que nous deuons auoir en Dieu contre l'impossibilité qui nous semble. Car comme il peut tout il ne laisse iamais confus ceux qui s'asseurent en luy.

I.

Seigneur Dieu tout puissant, il est temps desormais
Que ton bras souuerain me secoure, ou iamais.
Seigneur ie n'ē puis plᵘ, la douleur me surmōte,
Beaucoup moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir,
Que pour le mal que i'ay de ne pouuoir mourir,
Afin de voir mourir la douleur qui me dōpte.

II.

Mais qui pourra dōner à ma voix les accēts
Pour te bien dire au vray le grād mal q̄ ie sens?
Helas, il est si grand que ie ne le puis dire.
Hè, comment est-ce donc que ie le puis porter?
Si ce n'est que toy Dieu me veux ainsi tenter,
A celle-fin qu'à toy sans cesse ie soupire.

Le Poëte demāde secours à Dieu cōtre l'afflictiō & les causes d'icelle.

III.

Seigneur, ie ne fay rien q̄ tousiours souspirer,
Mes yeux sont tous cauez à force de pleurer,
Tant la douleur abbat & matte mon courage:

Ma vertu peu à peu s'amortit & s'esteint,
Ma peine & mon tourmẽt se lisent en mõ teint,
Et desployent mon cœur au milieu d'vn visage.

IIII.

Riches comparaisons.

Ainsi qu'õ void l'Automne à son aduenemẽt
Despoüiller les forests de leur bel ornement:
Ainsi qu'õ void au chaut fondre la foible glace
Au feu de mes souspirs mon visage se fond,
Mon cœur s'esuanoüit, mes ioyes se deffont,
Et rien que desplaisir ne se lit en ma face.

V.

Effects de la douleur

Si ie marche, ie plains ma peine & mon (soucy,
Si ie ne bouge aussi, ie me plains tout ainsi,
Et sẽble que ie vueille en ma plainte me plaire:
En pensant, en faisant, sans cesse ie me plains,
De plaintes en parlant tous mes propos sont plains,
Et méme en me taisãt on oit plaindre mõ taire.

VI.

Ie me cache de iour en fuyant vn chacun,
Si le iour me veut voir le iour m'est importun,
Ie ne m'ose monstrer, ie hay la compagnie,
Ie n'ose plus marcher auec le front haussé,
Mais comme vn Lis flestry, par l'orage froissé,
Ie me voy sans confort ennuyé de ma vie.

VII.

Viuant comme ie vy, ie ne vy qu'à demy,
Moy-mesme suis à moy mon mortel ennemy,
Tout mon mal est en moy mortellement extréme.
Mon ame me trahit d'vne pariure foy,
Mon cœur mesme se bãde & s'arme cõtre moy.
O Dieu, deffẽ moy dũc de moy cõtre moy-mesme.

VIII.

Quelles armes faut-il? C'eſt d'eſperer en toy,
Mais helas ie ne m'oſe aſſeurer ſur ma foy,
Car au plus petit vent qui ſouffle elle vacille.
La pauurette eſt ſi foible au tẽps de ma douleur,
Qu'à la moindre tempeſte elle tremble de peur
Tant elle eſt au beſoing impuiſſante & debile.

Debilité de noſtre foy. S. Matt. 14.

IX.

Raffermy-là, Seigneur, ſupplee à mõ deffaut,
Donne moy pour appuy ta vertu de la haut,
Afin qu'à ma douleur ie puiſſe faire teſte.
Seigneur, ſi i'ay de toy tant ſoit peu de ſupport,
Cõbien plus courageux en ſeray-ie & plus fort,
Pour m'oppoſer conſtant aux flots de la tẽpeſte?

Priere pour la confirmation d'icelle. S. Luc 17.

X.

Or tout le plus grand mal de mes aduerſitez,
C'eſt me voir combatu de deux extremitez,
C'eſt ce mal qui me fait à tous propos eſlire
La voye à deſeſpoir, pour m'y precipiter,
Car en penſant de l'vn le hazard euiter
Ie me voy en danger de tomber en vn pire.

Diſcours de deux extremitez cõtre leſquelles Dieu ſeul peut ſecourir. Exo. 14.

XI.

I'appercoy d'vn coſté ce gouffre merueilleux,
Qui me tient aſſiegé de cent flots perilleux,
Et de l'autre ie voy ceſte fournaiſe ardente,
Laquelle à gueulle bee attend de m'engloutir,
Ce-pendant mon deuoir me contraint de ſortir,
Et voicy ſur le chois le doute ſe preſente.

XII.

Mais pour me ſecourir ton bras eſt aſſez fort,
Comme il fut à ton peuple en pareil deſconfort,
Quand Iſraël fuyans enfermé de montagnes,

Enserré de la mer, de frayeur abbatu,
Sans armes, sans secours, tout prest d'estre batu,
Il void ses ennemis aux prochaines campagnes.

XIII.

Que fais-tu, Israël, en ces perplexitez?
Quel party prendras tu en ces extremitez?
Tout mal de tous costez en vn coup t'enuirõne:
Pharaon te poursuit, la mer te cloſt le pas,
Si tu eschappe l'vn, l'autre ne te faut pas,
Quel moyen de salut ſi Dieu ne te le donne?

XIIII. (ſainct,

O Dieu iuſte & tout bõ, tout puiſſãt & tout
Que tõ ſecours eſt prompt à celuy qui te craint.
Tõ peuple auoit la mort de to⁹ coſtés prochaine,
Le danger l'eſpouuante, il a recours à toy,
Il inuoque ton nom, tu regardes ſa foy,
Et en la regardant tu mets fin à ſa peine.

XV.

Deſcriptiõ du ſecours de Dieu aux extremitez des fideles.

La mer tout auſſi toſt, cõme ayant ſentiment,
Se monſtre obeiſſante à ton commandement,
Et cedant à la verge en deux pars ſe diuiſe:
Iſraël à pied ſec paſſe à trauers la mer,
Il void derriere luy Pharaon abiſmer.
(O cõme Dieu renuerſe vne vaine entrepriſe)

XVI.

Las, i'ay vn Pharaon qui cruel me pourſuit,
I'ay vn poignant regret qui touſiours me cõduit
Pour n'auoir obey à ta douce ſemonce.
L'eau qui me cloſt le pas eſt vn commandement
Auquel ſi i'obey ie crains ton iugement,
Et crains que dans la mer tout vif ie ne m'enfonce.

XVII.

O Dieu qui vois, qui lis iusqu'au fonds de
noz cœurs,
Si tu vois dans le mien, tu y lis mes douleurs,
Tu y lis mes regrets, ma peine violente,
Et puis tu m'ois gemir implorant ton secours:
Si donc tu vois, mon Dieu, qu'à toy i'ay mon
recours,
Pourquoy m'est ta faueur si tardiue & si lente?

Il demãde au mesme secours és siennes par le moyẽ de sa foy. Psal. 5. Apoc. 2. Psa. 88. Gen. 17 35.

XVIII.

Ne suis-ie pas à toy, me veux-tu plus tenter,
Et plus donner de maux que ie ne puis porter?
Sera ta main sur moy touſiours appesantie?
Me veux tu voir, Seigneur, accablé sous le fais
De tãt & tãt de maux que souffrir tu me fais?
N'auras-tu point pitié d'vne ame repentie?

XIX.

Si tout autre fidele a ce qu'il veut de toy,
Pourquoy ne l'ay-ie auſsi ayant la meſme foy?
Verray-ie de moy seul l'esperance trompee:
Et ton cœur sera il pour moy seul endurcy?
Ton bras deuiẽdroit il pour moy seul racourcy,
Et pour moy seul, ô Dieu, ton oreille estouppee?

XX. (à tout,

Seigneur Dieu qui peux tout, & qui pouruois
Qui de tout as en main le principe & le bout,
Si touſiours vers les tiens tes faueurs sont cer-
taines,
Abiſme le regret qui cauſe mes douleurs,
Fay q̃ ta verge eſcarte & chaſſe mes malheurs,
Et qu'à pied sec ie paſſe à trauers de mes
peines.

XXI.

Ie voy de toutes parts de grãds empeſchemẽs
La mer m'eſtonne fort, ie crains tes iugemens,
Ie voy des hauts rochers où il faut q̃ ie monte,
Ie ne puis ce me ſemble eſchapper çà ne là.
O Dieu fay que ma foy paſſe par tout cela,
Et qu'armé de ton nom ces dũgers ie ſurmonte.

XXII. (eſpoi

Quand ſelon noſtre ſens nous perdons tout
De trouuer du ſecours en noſtre humaĩ pouuoir,
C'eſt lors q̃ ta vertu plus fort ſe fait paroiſtre,
C'eſt lors q̃ tu produits tes merueilleux exploits.
Car tout fait ioug ſous toy, voire au bruit de
ta voix
Ce qui pouuoit manquer peut encore bien eſtre.

XXIII.

Quand le pere d'Iſac s'offrit ſi librement
A t'immoler ſon fils par ton commandement
Quel eſpoir auoit-il qu'en ta grace infinie?
S'il regarde à ſon ſens, il eſt priué de fils
(Car il s'en va mourir) & toutesfois tu fis
Qu'au milieu de la mort il eut ſauué la vie.

Il dit & le preuue par l'hiſtoire ſaite que le fidele fruſtré de toute aide des hõmes eſt miraculeuſement deliuré

XXIIII.

Voicy le Philiſtin qui ſe vante orgueilleux
De combatre luy ſeul, Iſraël & les cieux,
Iſraël craint & fuit ce grãd foudre de guerre,
Mais toy (qui d'Iſraël & des cieux es parain)
Tu meines dans le camp vn berger par la main
Qui foudroye ce foudre, & l'abbat d'vne pier

XXV. (re

Aman veut ruiner les Iuifs par vn deſpit,
Il commande par tout les tuer ſans reſpit,

La lettre de leur mort eſt deſia dépeſchee:
Quel eſpoir de ſalut? O Dieu des circoncis, Ge. 22.
Tu mets aux yeux d'Eſter tãt de traits addoucis 1. Sam. 17.
Qu'ils ruinent Aman & ſauuent Mardochee. Heſter 13.

XXVI.

Quand le camp d'Holoferne eut ton peuple Iudic 7. 13.
aſſiegé,
Voire à telle mercy quaſi du tout rangé, S. Matt. S. Marc 9.
Qu'il s'en alloit perdu & ſa ville deſtruite,
Tu ſuſcites Iudith, tu luy armes le cœur, S. Matt. 8.
Elle occit Holoferne, elle oſte aux Iuifs la peur, Dieu ſecourt ſes amis en leur priere.
Et femme ſeule, met cẽt mille hommes en fuite.

XXVII.

Voicy dans la naſſelle vne peur qui aſſaut:
Tes diſciples craintifs, le courage leur faut,
S'ils n'ont ſecours que d'eux les voila qui periſſent:
Qui les ſecourra donc? Toy ſeul ô Dieu viuant,
Car tu tances la mer, & commandes au vent,
La mer demeure coye, & les vents t'obeiſſent.

XXVIII.

Seigneur, voila comment tu es touſiours au guet,
Pour garder que les tiens ne ſoiẽt prins au filet,
Voyla comment tu as toutes tes voyes preſtes,
Tes iugemens preueus, à fin que ton ſecours
Ne leur manque iamais, quãd ils y ont recours,
Et anãcent vers toy les pieds de leurs requeſtes.

XXIX.

Ce ſont là les moyens par leſquels tu nous faits
Admirer la grandeur des merueilleux effets.

Que produit au besoin ta puissance eternelle:
Ce sont les vrays moyens qui font humilier
Noz discours sous les tiens, & nous y font fier,
Attendant le secours de ta main paternelle.

XXX.

Dieu a des moyens cachez pour nous secourir au besoin.

Quand donc nostre conseil nous defaut au besoin,
C'est vn signal aux tiens que tu n'en es pas loin.
Et quand les choses sont du tout desesperees,
Que tout moyen nous faut, que nous n'en pouuons plus,
Tu as dans tes thresors des moyens incognus,
Par lesquels tu les rẽds beaucoup plus asseurees.

XXXI.

Aluzion des aduersaires du fidele & priere contre iceux.

Defferme ton escrain, ouure ton cabinet,
Fouille dans les thresors de ton coffre secret,
Et en tire pour moy quelque douce allegeance:
Seigneur, il en est temps, vien moy dõc secourir,
Vien. Seigneur haste toy, ie me sens au mourir,
Si l'esperé secours n'arriue en diligence.

XXXII.

Voicy, le monde veut mon cœur sacrifier,
Voicy ce Philistin qui me vient deffier,
Voicy vn autre Aman qui trame ma ruine.
Vn autre Holoferne qui me tient assiegé,
Ie suis prest de me voir par les vents submergé,
Que puis ie faire là sans ta bonté diuine?

XXXIII.

O Dieu, puis q̃ mon cœur en toy seul s'est fié,
Ne permets point helas, qu'il soit sacrifié,
Ne donne au Philistin, ny Aman la victoire,
Qu'Holoferne n'ait point de son siege l'honneur

Que l'orage des vents ne m'abate de peur,
Si mien en est le fruict tienne en sera la gloire.

XXXIIII.

Fay plustost que ton Ange arreste le cousteau
Auant qu'il ait loisir de m'entamer la peau,
Que ta puissante main me serue d'vne fonde
Contre ce Philistin, d'vne Ester contre Aman,
D'vne sorte Judith pour frapper ce Tyran,
Et d'vn cõmandement cõtre les vents & l'õde.

XXXV.

Que si desia tu m'as à la mort adiugé,
Si la lettre en est faite & mon proces iugé, Hester pour Christ.
Regarde, dis-ie, Ester, regarde dans sa face,
Elle t'adoucira dissipant mon ennuy:
Mon Ester est ton Christ, regarde moy dans luy,
Car en luy tu ne peux me desnier ta grace.

XXXVI.

Seigneur, ie te demande vn traitement plus doux, Surcharge d'affliction au fidelle.
Mais au lieu de cela tu redoubles tes coups:
Qui te peut faire teste en ta fureur terrible?
Quoy m'osteras tu l'air qui me fait respirer?
Me veux tu voir reduit à me desesperer?
Ha, q̃ tes reins sont forts & ma lucte penible.

XXXVII.

Au moins fay moy sentir parmy ces chastimens,
Vn peu de l'onction de tes doux linimens, 2. Cor. 13.
Oste le feu du mal qui sur moy s'esuertue,
Approche toy de moy, tu es le Dieu de paix,
Despesche toy, Seigneur, de faire tes apprests,
Afin de fomenter la playe qui me tue.

XXXVIII.

Ta demeure n'est point aux palais somptueux,
Parmy les passetemps, les esbats & les ieux,
Car la croix de ton Christ abhorre ces liesses.
Volontiers ton logis est pres des affligez,
A fin qu'ils soiẽt plustost par ta main soulagez,
Quand ils crient à toy au temps de leurs angoisses.

XXXIX.

S'ils sont logez au dueil, tu y loges premier,
N'estois tu pas logé chez Job sur le fumier:
Aupres des trois enfans en l'ardante fournaise,
Auecques Dauid en la fosse aux lions?
Pres d'Helie au desert? auec Pierre aux prisons?
Auec tant de martyrs au milieu de la braize?

XL.

Or maintenãt, Seigneur, en ce mortel esmoy,
I'ay bon besoin (helas) que tu loges chez moy,
Mon desir qui t'attend sur le sueil de la porte,
Preßé d'impatience inuoque ton secours,
Il implore ton nom mille fois tous les iours,
Afin qu'en sa douleur ta douceur le conforte.

XLI.

Mais que te puis-ie offrir quãd tu me viendras voir
Que tu peusses, ô Dieu, pour agreable auoir?
Quel hõneur, quel deuoir faut il que ie te rẽde?
Desia tu ne veux pl⁹ de boucs ne de cheureaux,
Ne de bouueaux d'vn an, de brebis ne dagneaux,
Que iadis on t'offroit pour agreable offrande.

XLII.

Tu ne veux pas aussi, ô Seigneur immortel,
Qu'on te face fumer vn mouton sur l'autel,

L'holocauſte n'eſt plus deuant toy receuable,
L'oblation par feu ne t'eſt plus ſouëfue odeur,
Tout cela maintenant te vient à contre-cœur,
Autant comme autrefois tu l'auois agreable.

L'ancien ſacrifice finy par la venuë de chriſt & quel ſacrifice Dieu veut à preſent de nos. Pſal. 50.

XLIII.

Vne cueiller d'or fin, remplie de parfun,
Depuis ton Chriſt venu n'a plus rien de cõmun
Auecque toy ny nous, non plus qu'vne phiolle
Ou vn baſſin d'argent de cent ſiecles peſant,
Plein de farine & d'huyle vn ſi maigre preſent
Eſt maintenant du tout contraire à ta parole.

XLIIII.

Que te pourray-ie donc, ô Seigneur, preſenter
Qui puiſſe (eſtãt chez moy) ta grandeur contenter
Ie te feray preſent d'vne ame repentie, (ter?
D'vn cœur humilié contrit & abbatu,
Affamé d'vn deſir de ſe voir reueſtu
De ta grace, qu'il a par tant de fois ſentie.

XLV.

Ie t'offriray mon ame eſplorée en ſon dueil,
Qui regorge d'ennuy, qui reſſent le cercueil,
Ie t'offriray mon cœur nettoyé de tout vice,
Par vn balay tout neuf, duquel tous les cyons
Ont eſté par ta main baſtis d'afflictions
Dedans le cabinet où tu tiens ta iuſtice.

XLVI.

De ql balay l'ame ſe nettoye.

Vn balay qui n'a rien laiſſé dedãs mon cœur,
Que la peur de rechoir és mains de ta fureur,
Par toutes ces gayetez, ces plaiſirs, ces lieſſes
Que la chair & le mõde auoiẽt produits en luy,
Ont perdu leur vigueur par celle de l'ennuy,
Comme la fleur la pert aux grandes ſechereſſes?

XLVII.

Les pechez & la repétence d'iceux sont cõparez en effets aux quatre saisons de l'annee.

Et tõut ainsi qu'on void que la douce saison
Du printẽps, & d'eſté produit l'herbe a foiſon
Et parmy la meilleure engendre les mauuaiſes
Infecte & corrompt l'air de puantes odeurs
Produit en noſtre corps de mauuaiſes humeurs
Et rẽplit noz maiſons de mouſches & punaiſes

XLVIII.

Mais depuis que le chaut s'eſt de nous departy,
Que (Decembre arriué) la vermine a ſenty
La ſaiſon de l'hyuer plus aſpre & rigoureuſe
Deſlors elle ſe perd, ſe conſomme & s'eſteint
Par la vertu du frait, qui reſerre & reſtreint
Du Printemps & d'Eſté la force rigoureuſe

XLIX.

Les fleaux no⁹ retournent à Dieu. Pſal. 50.

Ainſi va de mon cœur : car l'heur de ſon printemps,
Les feux de ſon Eſté, en cour, les paſſetemps
L'auoient ia deſolé à pluſieurs maladies,
De ſouillieure & peché, de vices de tous mẽs,
Leſquelles maintenant l'hyuer de tes fleaux
A dedans moy par force eſteintes & gueries

L.

Cõpoſition de l'hõme. Gen. 1.

Ie t'offre donc vn cœur par toy purifié,
Net de ſon vieux leuain, vn cœur mortifié
Ie t'offre vne ame, ô Dieu, reſſentẽte la peine
En laquelle ce corps doit eſtre vn iour reſtitué
Lors que par le dormir de ma derniere nuict
D'auecque ceſte chair tu la viendras diſſoudre

LI.

Or ainſi que iadis tu ſceus bien inſpirer
La vie dans la poudre, & en voulus creer
L'homme, ſur le patron de ton image ſaincte,
Inſpire dans mon ame vn eſpoir aſſeuré,
Vne certaine foy dont ie ſuis remparé,
Et viuifie en moy ton amour & ta crainte.

LII.

Si tu le fais germer & prendre vie en moy, Les deux moyens par leſquels Satan eſt défet.
C'eſt faict, au meſme inſtant ie ſeray hors d'eſ-
moy. (ſtoille
Ta crainte & ton amour ſont le phare & le-
A la lueur deſquelles les nauigans laſſez,
Apres maints durs trauaux & maints perils
paſſez, (aiſle.
Se viennent rendre au port ſous l'ombre de ton

LIII.

Ce ſont deux bouleuers treſpuiſſans & tres-
hauts
Qui deſpitent Satan, ces canons & aſſauts,
Ce ſont deux Cheualiers qui braues le cõbatent,
Qui s'oppoſent à luy qui rompent ſes efforts,
Deux hardis chãpions qui le prennent au corps,
Et pieds & poings liez contre terre l'abattent.

LIIII.

Ta crainte & ton amour ſont les deux me- Les merueilleux effets de l'amour diuine & de la foy.
decins (ſains,
Qui au plus fort du mal nous peuuent rendre
Ce ſont les deux portiers que pour fermer l'ẽtree
Du deſeſpoir au cœur tu nous as reſeruez,
Ce ſont les pilotis ſur leſquels ſont leuez
Les treſſeurs fondemens de noſtre foy ſacree.

LV.

De la foy qui nous rẽd foibles dãs les pri
Qui seule & sans frayeur cloſt la gueule
lions,
Qui sans craindre le feu paſſe au trauers de
Qui trõpe la fureur des glaiues plus trenc
Qui diſſipe & deſtruit les cõplots des meſc
Et pour mõter au ciel ſert d'eſchelle à vos a

LVI.

Souuẽt Dieu nous afflige pour nostre biẽ. Iob 5.

Si donc ie ſuis flanqué de ces deux baſtio
Ne feray-ie pas teſte à mes afflictions?
Ouy, Seigneur, pourueu q̃ ta main me les preſte,
Me les preſtant ainſi, ta main qui m'a bleſſé,
Et qui a mon harnois de part en part fauſſé,
Puiſſante guerira la playe qu'elle a faite.

LVII.

Ce qui m'aura baiſé, alors m'exaucera,
Ce qui m'aura fait choir, lors me releuera,
Car, ô Dieu, tu te ſers ſouuent de noſtre chei
Pour apres nous remettre en vn meilleur e
Et volontiers ta main nous rauale & rabat,
Pour nous donner le pris d'vne plus forte lu

LVIII.

Actes de Dieu en la creatiõ & redẽption.

Ne t'es tu pas ſerui de la bouche d'Adam,
Voulant noſtre ſalut tirer de noſtre dam?
N'as-tu pas deſployé tes bontez fauorables,
Bien plus ouuertement, en la redemption,
Que tu ne fis au faict de la creation?
(O que ſont les effects de ta grace admirable!

LIX.

Car que tu ayes faict & baſty l'vniuers,
Et compoſé du ciel les mouuemens diuers,

Que tu ayes formé ce corps qui touſiours erre,
Que tu ayes conioint & diuiſé les eaux,
Produict & engendré dedans l'air les oyſeaux,
Les poiſſons en la mer, les arbres ſur la terre.

LX.

Et que tu ayes faict la clarté du Soleil,
La beauté de la Lune, & l'ordre nompareil
Des aſtres lumineux, que tu ayes faict l'homme
Pour apres l'enrichir de tãt de beaux preſens,
Ce ſont traits qui de vray outrepaſſẽt noz ſens,
Marque infaillible dont la grandeur ſe renõme.

LXI.

Mais que toy Roy des Roys, & Seigneur des Seigneurs, Admirations ſur l'incarnation de Ieſus Chriſt.
Prince & dominateur des immortels hõneurs,
Que voulu ſortir du ſiege de ta gloire,
Et quitter la couronne & le ſceptre des cieux,
Pour venir icy bas, par ton ſang precieux
Donner la vie aux morts, aux veincus la victoire.

LXII.

Que toy Dieu tout puiſſant, eternel createur, Des grands maux Dieu fet ſoudre les grands biens pour le fidelle.
Que voulu veſtir la chair d'vn ſeruiteur,
Pour venir par ta mort racheter noſtre vie:
Ceſt vn bien-faict ſi grand, c'eſt vn ſecret ſi haut,
Que tout parler s'y perd, toute eloquẽce y faut,
Ton ſeul le ſçaus, Seigneur, que ton verbe le die.

LXIII.

Or ainſi qu'en la faute & la cheute d'Adam
Au noſtre ſalut tiré de noſtre dam,

Nous ouurant plus à plein les threſors de
grace:
Tire auſſi de ma cheute vn eſtat plus conſtant
A toy tout ſeul, Seigneur, mon triſte cœur s'at-
tend,
Et d'ailleurs q̃ de toy, ſecours ie ne pourchaſſe.

LXIIII.

Cõme la mouche à miel des plus ameres fleurs
Tire par art ſubtil les plus douces liqueurs,
Dont elle faict apres ſon miel, induſtrieuſe:
Toy qui peux de la nuict la lumiere tirer,
Des trauaux que tu fais à mon ame endurer
Tires-en le repos qui la peut rendre heureuſe.

LXV.

La puiſſance de Dieu eternelle.

Ceſte grande vertu, par laquelle tu fis
Aux ſix iours les premiers tes œuures tant ex-
quis,
Dure encore & ſera d'eternelle duree,
Elle verdit touſiours, elle n'enuieillit point:
Deſploye-là, Seigneur, voicy l'heure &
poinct,
C'eſt lors qu'elle apparoit quand elle eſt im-

LXVI.

Deſcription de nouuelles affections & belles prieres entre icelles.

Mais quoy, Seigneur bon Dieu, tu ne ceſſes
pourtant
De me perſecuter, tu me meines battant
A grands coups de fleaux. Où ſont donc tes pro-
meſſes?
Quãd vn mal eſt paſſé tu m'en fais vn nouueau,
Et ta main d'heure à autre adiouſte à mon far-
deau.
Faut il que ie ſuccõbe au fais de mes deſirs?

LXVII.

A force de luctter ie suis tout desrompu,
I'ay le palleron de ma hanche rompu,
Le poux me bat bien fort, & ie suis hors d'halei-
ne,
Vne froide sueur se glisse dans mes os,
Ie tremble tout de peur, i'ay perdu le repos,
O Seigneur des pitiez pren pitié de ma peine.

LXVIII.

Ne roidy plus ton bras, ne sois plus endurcy
Cõtre vn cœur qui se rẽd aux pieds de ta mercy.
Quoy? ne verray-ie point la fin de mes miseres?
Ne borneras-tu point les tourmẽs de ma croix?
Ne responderas-tu point aux accens de ma voix?
Ne sentiray-ie point le fruict de mes prieres?

LXIX.

Quand le flambeau du iour se cache de nos
yeux,
Et celuy de la nuict, chemine par les cieux,
Toute chose viuante à l'heure se repose:
Vn gracieux sommeil desrobe nos trauaux,
Il rend les plus marris aux plus contens esgaux,
Et dans le somme ainsi toute peine est enclose.

LXX.

Ayant faict ce grand tout toy-mesmes à
propos,
Jugeas qu'il seroit bon faire vn iour de repos,
Mais moy chetif, helas! en quelque part que
i'aille,
Touſiours soit nuict ou iour, à la ville ou aux
champs,
Ie fay lamenter l'air de mes soupirs trenchãs,
Me liurant à moy-mesme ordinaire bataille.

LXXI.

Il discourant plemẽt la guerre qui le tourmẽte dans les intestins, & la cruauté de ceste guerre qu'il dit luy estre particuliere.

D'vn tourmẽt achcué soudain autre renaist,
De rien que de douleur mon ame ne se paist,
I'ay au milieu du cœur mille bestes cruelles
Qui me font à l'enuy sentir leur cruauté,
Pour vne teste helas que ie leur ay osté
Il en renaist soudain sept autres plus rebelles.

LXXII.

Heureux qui auez pris auecques iugement
Qui auez pris party dés le commencement,
Helas! c'est la douleur qui de si pres me serre
Helas! c'est le grand mal dont ie ne puis guerir,
Ie croy ie meurs cent fois de ne pouuoir mourir,
Et l'on ne peut mourir qu'vne fois à la guerre.

LXXIII.

Ie ne suis à la guerre & ne sais pas en paix,
Car moy-mesmes à moy la guerre ie me fais:
Ie sens estre embrasee au fonds de ma poitrine
Vne mortelle guerre entre l'ame & le cœur,
Où tousiours vaincu suis & jamais le vainqueur,
Ou contre la raison le desir se mutine.

LXXIIII.

Mon cœur qui est de chair, bien plus qu'il n'est d'esprit,
Me semõd d'aller droit où la chair me conduit,
Mon ame qui du tout à ma chair est contraire
Combat la chair du cœur pour le rẽdre dompté,
Mon desir s'y oppose, & plein de vanité
Me vent hors du sentier de la raison distraire.

LXXV. (Roy,

Mon desir me semond au combat pour mon
Mon ame me conuie au combat pour ma foy,
La cour & la faueur & l'amour de mon Prince
Ensemble sont rangez du costé de mon cœur,
Et la crainte, & l'amour, que ie dois au Sei-
gneur,
M'appellẽt au party qu'il faudroit que ie tinsse.

LXXVI. (siegé,

C'est grand cas du malheur qui me tient as-
Il m'oste tout moyen de me voir soulagé (me:
Si vainqueur ie ne suis, & vaincu tout de mes-
Ie suis entre deux fers balancé, sans sçauoir
Quel party ie dois prendre, & n'ay pas le pou-
uoir (mesme.
De me rendre vainqueur ou vaincu de moy

LXXVII.

O Seigneur eternel, que d'estrãges combats! La diuision apporte desolation. Mat. 12
Tantost ie suis voulant & puis ne voulant pas,
Mon regne est diuisé, mon ame my-partie:
Las c'est vn grand signal de desolation,
Car ie ne puis helas, en ceste passion
M'accorder auec moy sans me faire partie.

LXXVIII. (bat,

Que puis-ie doncques faire en ce mortel cõ-
Puis qu'en tous sens ta main tous mes desseins
rabat
O Dieu conseille moy, & puis que tu t'opposes En noz affaires il se faut cõseiller à Dieu, &
A l'estat que ie fais & romps tous mes desseins,
Fay m'en choisir, Seigneur, de meilleurs & plus
sains.
Souuent nous proposons, mais apres tu disposes.

LXXIX.

nè proposer rié sans son cõsentement, pource qu'il en dispose apres autrement, le poëte dit l'auoir esprouué.

I'ay fait cent mille fois cent resolutions,
Par l'aduis & conseil de mes affections,
Et puis tout aussi tost qu'elles ont esté prises,
Quãd tout s'est trouué prest à sortir son effect,
Tu as en vn instant tout mon dessein deffaict,
Rompant par le milieu mes vaines entreprises.

LXXX.

Apres auoir aussi par tant de fois promis
De m'aller rendre aux pieds de mes plus chers amis
(O Seigneur, tu sçais bien si ie suis veritable)
Alors tu m'as touſiours quelque mal ſuſcité
Qui m'a rauy des mains ceſte commodité,
Comme ſi mon deſſein ne t'eſtoit agreable.

LXXXI.

De rechercher pourquoy tu m'affliges ainſi,
Que tu m'en fais de meſme à tãt d'autres auſſi.
Ie ne veux point monter en ſi haute arrogance;
Les vaiſſeaux du potier m'apprennent mon deuoir
Des choſes qu'il n'eſt pas licite de ſçauoir,
Le ſçauoir eſt en vain, & docte l'ignorance.

Secrets de Dieu non recerchables. Pſalm. 113. Hiere. 18. Rom. 9.

LXXXII.

Le publicain m'apprend combien l'humilité
Eſt agreable aux yeux de ta diuinité,
Des hauts rochers pointus les orgueilleuſes teſtes,
Des arbres les plus hauts les ſommets glorieux,
Et les cours des palais qui voiſinent les cieux,
Sont volontiers frappez de foudres & tempeſtes.

LXXXIII. (fit,

Les aulnes & peupliers ſont arbres ſans pro- L'humilité eſt eſleuee, & la ſuperbe atteree. S. Luc. 18. Cóparaiſons.
Ils ſont hauts, eminẽs, mais ne rendẽt nul fruct,
Tant de diuers pommiers qui courbez s'humi-
liẽt,
Les pruniers azurez, les congniers iauniſſans,
Fidelles à leur maiſtre en portent tous les ans,
Et tant plus bas ils ſont & tant plus fructifiẽt.

LXXXIIII.

Ie ſçay comment tu as en deteſtation
La vanité, l'orgueil & la preſomption,
Auſſi ie ne chemine en telle confidence:
Ie tiens la bouche cloſe en ſentant mon eſmoy, Il ne faut eſtriuer contre Dieu, car il eſt iuſte. Eccle. 10. Pſalm. 131. Ro. 12.
Mon ame s'humilie & fait ioug deuant toy,
Et contre tes aſſauts s'arme de patience.

LXXXV.

Ie ne m'eſleue point, ô Seigneur, en mes ſens
Et d'humaines raiſons mon droit ie ne defens
Contre toy qui es Dieu en tes faits equitable:
Ie ſçay que i'ay cent fois plus merité de mal,
(Bien qu'on en voye peu qui ſoit au mien eſgal)
Et que rien ie ne ſuis qu'vn pecheur miſerable.

LXXXVI.

Mais tu ſçais de quel pied ie marche, & la
raiſon
Qui loin du Roy me tient icy dans ma maiſon,
Et des troupes au ſang de ton Fils alliees,
Tu ſçais que ce n'eſt point faute de volonté,
Ains d'autant que tu tiens ſerue ma liberté,
Captifs tous mes moyens, & mes deux mains
liees.

LXXXVII.

La fonde de ton œil arriue iusqu'au fonds
Des diſcours plus cachez des penſers plus profonds:
Tu penetres, Seigneur, iuſques dans les ioinctures
Et les diuiſions de l'ame de mon cœur,
Tu ſçais que deuant toy ie ne ſuis point menteur,
Car que ſert deuant toy vſer de couuertures?

LXXXVIII.

Ie ſçay qu'à l'arriuer du flambeau de tes yeux
Tout le fard de noz cœurs apparoiſt deuãt eux,
De toy doncques, ô Dieu, ma penſee eſt cogneuë,
Tu lis dedans mon cœur, ton œil va tout autour
Les tenebres te ſont vn Soleil de plein iour,
Et rien ne peut fuir la pointe de ta veuë.

Recognoiſſãce de l'auteur de la toute cognoiſſance de Dieu Iob. 10. 24. Pſal. 45 Hebr. 4. L'ecle. 23.

LXXXIX.

Tu ſçais, dis-ie, Seigneur, tu ſçais de quelle foy,
De quelle affection i'aime & ie ſers mon Roy,
Tu ſçais comme il m'eſt cher, & comme ie l'honore,
Comme pour le ſeruir i'oublirois de bon cœur
Et la vie & les biens, voire meſme l'honneur,
(Si l'on doit pour ſon Roy mettre l'honneur, encore.)

XC.

Cauſes de ſon ennuy.

D'ailleurs, tu ſçais auſſi que ma Religion,
Mon ſalut & ma foy mon partage en Sion,

Me touchẽt de si pres, qu'il n'est en la puissance
De peur ou de menace, ou de force, ou d'amour,
De faueur, ou de biens, ou grãdeurs de la Cour,
De faire armer mes bras contre ma conscience.

XCI.

Qui void loin du riuage estant en seureté,
Quand les vents ont par fois l'Ocean irrité
Ferme contre l'orage vne roche plantee
Faire teste à fortune, & des flots arrangez
Constante soustenir les assauts enragez
Sans bouger de son lieu, & stable & indõptee.

XCII.

Celuy là void ma foy ferme cõme vn rocher
Que le monde ne peut de sa place arracher,
Immuable, touſiours perseuerer constante,
Car la pierre du coin luy sert de fondement,
La pierre qui n'est point suiette à changement,
Qui ne bouge iamais pour rien qui se presente.

XCIII.

Si donc pour n'alterer la foy que ie te dois,
Si pour ne me bander contre le Roy des Rois,
Contraint suis pour ton nom d'abãdonner mon maistre,
Ne t'ẽ courrouce point, ains mõstre s'il te plaist
Que rien ne m'y semond que ton seul interest,
Auquel ainsi deuot tout fidele doit estre.

XCIIII.

Si en flattant aussi le deuoir de la foy,
Qu'humble subiet ie dois à mon maistre & mõ Roy,
Ie ne puis contre luy m'armer en apparence,
(Car ie sçay en effect que ce n'est contre luy)

Ne t'en courrouce point, ains plustost me cõduy
Où l'on combat pour toy & pour sa deliurance.

XCV.

Que si pour des raisons que mon œil ne peut voir,
Tu ne veux qu'en ces cãps ie puisse comparoir:
Ne permets pas, Seigneur, qu'aucuns s'en scandalizent:
Plustost fay leur sçauoir les regrets que i'en ay,
Et qu'estre ie ne dois en cela condamné,
Car se sont tes destins qui à ce me conduisent.

XCVI.

Mais cependant à fin que ie ne puisse voir
Ma pauure ame seruir de proye au desespoir,
Par l'effort violent du mal qui l'y conuie,
Tire moy hors du monde en ce douteux esmoy,
Oſté par ta bonté mon ame hors de moy,
Car la mort m'est meilleure en ce tẽps q̃ la vie.

XCVII.

En la trop grãde affliction ló desire la mort, mais il se faut tousiours rapporter à la volonté de Dieu

Aussi bien sens-ie, helas, par vn contraire effort,
Dãs mon cœur se nourrir les effects de la mort,
La vie de ma vie est de tout poinct perdue,
Et celle de la mort est viue dans mon cœur:
Ie voy que sans relasche y viura ma douleur,
Iusqu'à tant que mon ame en tes mains soit rendue.

XCVIII.

Pren-la donques, Seigneur, ou bien si tu ne veux
Que ie sois si tost mis au rang des bien heureux,
Ains que ie souffre encore icy bas miserable,
Appaise à tout le moins ton indignation,

Regarde moy des yeux de ta compassion,
Et te monstre vers moy propice & fauorable.

XCIX. (cheux

Combien que la nourrice ait son enfant fas- Cõparaison& priere sur ice l-
Criart, impatient, importun & hargneux,
Elle l'aime pourtant, & le traicte & le pense,
Elle en est curieuse, elle en a soin parfait,
Et en luy pardõnãt tous les maux qu'il luy fait
Luy donne la mammelle encore qu'il l'offence.

C.

Toy, Seigneur, qui m'es plus qu'vn pere nourri-
cier, (mier,
Toy mon Dieu, mon secours, toy qui es cousti-
Non pas de me traicter selon mon demerite,
Mais selon la grandeur de ta benignité,
Ferme sur moy les yeux de ta seuerité,
Et pren pitié d'vne ame en ses larmes confite.

CI.

Lors que tu resolus d'Ezechias la mort,
Il n'eut recours qu'à toy pour tout son recõfort,
Il gemit son peché, il te fit sa priere:
Tu luy gueris sa playe, il demanda signal
Pour estre plus certain qu'il n'auroit plus de
mal, La bõté de Dieu à reuoquer ses iugemens alors de la conuersion du pecheur.
Le Soleil dix degrez lors retourne en arriere.

CII.

Tu auois au conseil de ton eternité
Le sac, l'embrasement de Niniue arresté,
N'auois-tu pas iuré de la vouloir destruire?
Et toutesfois si tost que d'vn cœur penitent
Elle pleure sa faute & se va repentant,
Tu suspens ton arrest & n'auances ton ire.

CIII.

Puis que d'vn cœur contrit mon ame se repent,
Au lieu de pain, Seigneur, ne me donne vn serpent,
Purge mon vin meslé & refons mon escume,
Tout ce qui est en moy de vieil leuain gasté,
Conuertis-le, bon Dieu, en toute pureté,
De mon breuuage ostant l'aigreur & l'amertume.

CIIII.

Retire tes fleaux de mon chef peu à peu,
Jette au loin ton baston & tes verges au feu,
Dieu sois moy liberal de tes misericordes,
Ton fils nous a promis que qui s'adresse à toy,
Et t'inuoque par luy en esprit & en foy,
Ne peut rien demander que tu ne luy accordes.

CV.

Accorde dõc, Seigneur, accorde moy la paix,
La paix auecque toy, auecque toy qui fais
Tourner en vn clein d'œil noz peines en delices,
En ioye nostre dueil, noz tourmens en plaisirs,
Auecque toy qui peux limiter noz desirs,
Couurãt par ta bõté noz deffauts & noz vices.

CVI.

L'hõme qui n'auroit point recours à ta bõté
Pourroit de tant de maux estre en fin surmõté,
Mais celuy qui remet en toy son asseurance,
Qui croit que ton secours iamais ne le lairra,
Qui dit comme Abraham que Dieu y pouruoira,
Ne peut estre confus en sa ferme esperance.

1.Rois 26. Ion.1.3 Matt. 7. 1.Cor.5

Dieu dõne ce qui est necessaire quand no⁹ demandõs par Iesus Christ. S.Iean 14.15.

La foy enuers Dieu n'est iamais deceuë.

Argument troisiesme.

Les pechez de l'homme luy sont comme fardeau à toute heure prests de l'accabler, n'estoit la grace merueilleuse de Iesus Christ qui l'en descharge & le veut porter pour luy. C'est dequoy le poëte se resiouyst en ce Cantique, & montre que ce n'est pour aucun merite qui soit en luy. Au reste qu'il ne se faut estonner de la prosperité des meschans, qui n'est point prosperité si elle est bien consideree.

CANTIQVE TROISIESME.

I.

QVi suis-ie helas! Seigneur, que tu daignes m'offrir
Tes faueurs, me voulant au besoin secourir?
Et qui suis-ie, Seigneur, que plein de hardiesse
I'ose ainsi tout mon cœur desployer deuant toy?
Qu'en telle priuauté i'accoste vn si grand Roy,
Et descharge en son sein le fais de mon angoisse.

Il celebre la faueur & la liberalité de Dieu.

II.

Le voyager, chargé d'vn fardeau trop pesant,
Repute à bien grand heur, s'il rencontre vn passant
Qui l'aleige & descharge au moins d'vne partie,
Mais toy, Seigneur bon Dieu, toy Dieu plein de pitié,
Tu ne veux seulement m'aleger de moitié,
Ains toy tout seul porter ma charge appesantie.

III.

Merueilleuse bõté de Iesus Christ. 1. Pier. 2.

Tu veux, Seigneur mon Dieu, me voir viure content, (pourtant:
Tu veux porter mon mal, & n'en peux mais
Car si c'est mon peché qui m'a(moy miserble)
Dans ce gouffre d'ennuis ainsi precipité,
O Dieu, que peux tu mais de mon iniquité,
Pour la vouloir porter sur ton dos charitable?

IIII.

Hé! qu'ay-ie iamais fait qui te doiue inciter
A me faire ce bien? de me vouloir oster
D'vne peine que i'ay tant de fois meritee,
Pour le prendre sur toy? A vouloir de mon tort
Me bastir vn bon droict? à vouloir de ma mort
Me creer vne vie en toy-mesmes entee.

V.

L'appuy du Seigneur est ferme, & s'y faut fier asseurément. Psal. 90

Mais, las! puis qu'il te plait me faire cest hõneur
Que d'auoir soin de moy, & porter ma lãgueur,
Ie me veux reposer sur ta grand prouidence,
Ma peine & mon tourment ne m'apportent qu'esmoy:
Mais, las! puis que tu veux auoir pitié de moy,
Aussi veux-ie en toy seul auoir mon esperance.

VI. (tuit-

Puis, dis-ie, qu'il te plait d'vn vouloir gra-
Prendre soin du trauail qui sans ceſſe me suit,
En toy tout seul, Seigneur, mon ame se repose,
O Dieu! que mon affaire est cheute en bonne main,
Combien suis-ie allegé du secours souuerain
Que ta grande bonté par pitié me propose

VII.

Ce mauuais naturel eſt ſoudain & haſtif,
Bouillant, impatient, preſſant, tempeſtatif,
Mais donne moy la foy qui repoſer me face
En ta promeſſe ſaincte, attendant ton vouloir,
Fay moy la grace, ô Dieu, qu'en ceſt heureux eſpoir
I'apprene que iamais tard n'arriue ta grace.

VIII.

Donne moy que ie puiſſe en t'attendant vſer
D'vn eſpoir patient, qui ne peut abuſer,
Et qu'ainſi que la perle au milieu de la fange
Monſtre vn eſclat plus grand de ſa blanche beauté,
De meſmes au milieu de mon aduerſité
Je monſtre vne vertu plus digne de loüange.

Belle priere contre l'impatience naturelle. 2. Cor. 12.

IX.

Fay moy reſouuenir que tes compaſſions
Ont planté vne borne à mes afflictions,
Que ce n'eſt à touſiours que ceux qui t'appartiennent
Doiuent eſtre expoſez aux abois des meſchans,
Car en temps & en lieu comme l'herbe des champs,
Tu ſçais bien les ſarcler à fin qu'ils ne reuiennent.

Dieu n'afflige touſiours le bon.

X.

Qu'ainſi que nous voyons la greſle qui bõdit
Sur l'ardoiſe ou la tuyle eſmouuoir vn grand bruit,
Sans pour cela porter au logis grand dommage:
Tout ainſi les aſſaux du peuple non chreſtien

Pour grands qu'ils puiſſent eſtre, eſtre ne peuuent rien
Enuers ceux qui en toy ont fondé leur courage.

XI.

Cõparaiſons exprimatiues de l'impuiſſance des meſchans contre les enfans de Dieu.

Que ce n'eſt pas touſiours que tes enfans eſleus,
Ceux là de qui les noms en ton liure ſont leus,
Doiuent eſtre expoſez aux tempeſtes du mõde:
Car quand l'heure s'approche & le temps eſt venu
Tu rabats tout orgueil, & tout pouuoir cognu:
Fait appaiſer les vents & eſtre calme l'onde.

XII.

Contre les dangers Dieu aide au fidelle.

Meſmes (à fin qu'eſtans en ce monde enfermez,
Nous ne ſoyons à coup dans les flots abyſmez)
Au milieu des dangers tu nous donnes courage,
A fin que de toy ſeul nous attendions ſecours,
Et qu'aſſeurez d'auoir en toy vn bon recours,
Nous n'ayons point de peur quand il vient vn orage.

XIII.

O combien eſt heureux qui ſçait conſiderer
Ces choſes, & qui peut en toy ſeul eſperer!
O combien eſt heureux celuy qui n'a enuie
Sur autruy, des meſchans meſpriſe le bon heur,
Connoit comme d'iceux eſt caduque l'honneur,
Et qu'ils perdent mourans l'eſpoir d'vne autre vie.

XIIII.

Punitiõ viſible des meſchans.

Quoy? ne voyons nous pas, par exemples certains,
L'ire du Ciel tomber ſur ces peuples mutins,

Et les tyrans finir d'vne fin miſerable?
N'a-on pas veu comment tu as par tant de fois
Rabbaiſé de leurs rãgs des Princes et des Rous?
Que d'eux comme de nous eſt le ſort variable?

XV.

Et puis, las! quelle vie eſt celle du meſchant La meſchante vie eſt figure de la mort.
Qui s'en va de ſon cœur ta iuſtice arrachant
Et fauce (ingrat qu'il eſt) compagnie en ta gra-
Sa vie eſt elle pas vne image de mort: (ce?
Vn grincement de dents deſnué de confort:
Vn ſuiect aux effects de ta rude menace?

XVI. (gneur,

Et toy doncques, ô Dieu, en toy tout ſeul Sei- Beau deſſein.
Ie mettray deſormais tout l'eſpoir de mõ cœur Le vray bõ heur Pſa. 33. 83.
Laiſſant aux reprouuez leurs vaines confiances
Heureux qui fait en toy ſes deſirs demeurer:
Heureux qui peut en toy ſes deſſeins aſſeurer:
Heureux qui en toy ſeul fonde ſes eſperances.

Argument quatrieſme.

Noz enormes pechez nous cauſent des frayeurs & craintes horribles du iugement de Dieu des yeux duquel il n'y a obſtacle, place ne cachette qui nous puiſſe couurir, il en faut touſiours reuenir là, aſſauoir à Dieu meſme, luy confeſſer humblement noz fautes, & luy en demander pardon auec penitence, laquelle il faut endurer patiemmẽt quelque griefue qu'elle ſoit, certains que Dieu nous en retirera.

CANTIQVE QVATRIESME.

I.

LAs que feray-ie? oſeray-ie hauſſer La crainte qu'ap porte le
Les yeux au Ciel pour mon cry t'adreſſer,

peché & comme il nous fait fuir la presence de Dieu. Gen. 3.

Durant la peur que mon ame enuironne:
Ie suis confus, tout le sens me defaut,
Mon œil se trouble, & mon cœur qui tressaut,
Me fait trembler, tant mon forfait m'estonne

II.

Ie veux fuyr, ie decline deuant
L'aspre courroux de ce grand Dieu viuant,
Qui tient en main l'orage & la tempeste:
Car mon peché, qui le rend courroucé,
Merite bien que son foudre eslancé
En mille parts m'escarboüille la teste.

III.

Pſ. 139. Amos. 9

Cachös nous dõc. Mais où pourray ie aller?
Au Ciel, en l'onde, en la terre, ou en l'air,
O Seigneur Dieu, pour euiter ta face?
Si ie me couure en l'obſcur de la nuict,
Ton œil diuin par les ombres reluit,
Et tout soudain remarquera ma trace.

IIII.

Eſa. 66. Iere. 23

D'aller au Ciel, tu es là preſidant,
Il vaut donc mieux fuir en deſcendant,
Et me tenir au plus creux de la terre:
Mais ce ſeroit redoubler mon tourment,
Car aux enfers tu as commandement,
Et là auſſi tu me ferois la guerre.

V.

Le pecheur taſche en vain de ſe cacher à Dieu.

Soit que ie vueille ou que ie ſuis couché,
Rien que ie face, helas! ne t'eſt caché,
Tu me deſcouure & cognois ma penſee,
Veux-ie fuir tu me viens attraper,
Et pour courir ie ne puis eſchapper
Deuant ta main iuſtement courroucee.

VI.

Ne pouuant donc ta fureur euiter,
I'ose, ô Seigneur, i'ose me presenter
Paſle & tremblant à ta Maieſté ſainte,
La veuë en haut mille pleurs degouttant.
L'ame debile, & le cœur tout battant
Dans ma poitrine horriblement atteinte.

La façõ du pecheur à ſe preſenter à Dieu quãd il ſent ſa main.

VII.

Las! i'ay failly deuant ta maieſté,
Je t'ay par trop griefuement irrité
Ma bouche en rend contre moy teſmoignage:
Ton bras m'auoit muny de ſa vertu,
Et neantmoins ſans auoir combatu,
Au premier coup i'ay perdu le courage.

VIII.

Sous ombre, helas! d'vn feint viſage amy,
Moy-meſme ouuris la porte à l'ennemy,
N'atendant pas qu'il euſt ſommé la place:
Mes penſemens à moy meſme inhumains
M'ont malgré moy liuré entre ſes mains
Faute d'auoir entretenu ta grace.

Confeſſion.

Ainſi faut-il confeſſer noſtre peché ſurpaſſer la peine Gétille oppoſition à Dieu pour l'apaiſer. Pſa. 30. Iob. 13.

IX.

Darde ſur moy la fureur de ton bras,
Saccage moy, fay ce que tu voudras,
Lance du ciel ta flamme eſtincelante:
Je ſçay, Seigneur, que ie l'ay merité,
Et plus encor, par mon iniquité
Qui ſans repos deuant moy ſe preſente.

X.

Tu peux helas! tu peux me foudroyer,
Mais que te ſert de ta main deſployer

Encontre moy? qui ne suis rien que poudre,
Tu es tout grand, tout iuste, & tout puissant:
Je ne suis rien, & en me punissant
Tu perds, Seigneur, & ta peine & ton foudre.

XI.

Me chastiant, tu te rends poursuiuant
Contre vn festu qui est pousse du vent,
Tu veux monstrer ta force à vn ombrage,
A vn corps mort, à vn tronc desseché,
A vn bouton qui languit tout panché,
Et au boüillon enflé sur le riuage.

XII.

Iob. 10. *Aye pitié, aye pitié de moy,*
Tu es mon tout, mon Seigneur, & mon Roy,
Seul ie t'inuoque en ma plainte ordinaire,
Souuienne toy que tu m'as façonné
D'os & de nerfs, de peau enuironné,
Donc, ô mon Dieu, ne me vueille deffaire.

XIII.

Iob. 10. *Si ie ne suis qu'vn bourbier amassé,*
Psa. 80. *Tes mains pourtant, tes mains m'ont compassé,*
Tu m'as basty de sang, de chair, de veines:
Quand tu voudras tu me feras deschoir,
Ainsi que foin qui desseiche en vn soir,
Et decouler comme l'eau des fonteines.

XIIII.

Psa. 38. *Desia, Seigneur, desia i'ay bien senty,*
En tout tẽps le peché nous bourelle & no⁹ *Sur moy chetif ton bras appesanty.*
Je n'en puis plus tant ta rigueur me presse,
Vn voile obscur me va bandant les yeux,
Mille remords m'agitent furieux,
Et ma vigueur de iour en iour s'abaisse.

XV.

fait craindre la Iustice diuine.

Soit que le iour se monstre en l'Oriant,
Soit que la nuict toute chose appaisant,
Couure la terre & garde le silence,
Las, ie ne puis, ie ne puis reposer,
Et ma douleur, qui ne veut s'appaiser,
D'heure en moment redouble enviolence.

XVI.

Ton traict vengeur contre moy descoché
De son venin m'a cuit & dessèché,
Il boit mon sang, il brusle mes entrailles,
Je suis preßé par ton dur iugement
D'vne frayeur & d'vn estonnement,
Et sens par tout mille rouges tenailles.

XVII.

Si quelque fois ie souhaitte la nuict,
Pensant fuïr le tourment qui me suit,
Et la fureur de mes peines horribles:
Las! ie n'ay clos les yeux pour sommeiller,
Que tout tremblant il me faut resueiller,
Espouuanté de visions terribles.

XVIII.

Hautes cõsiderations.

Mes triſtes iours coulent legerement,
Ie n'attens rien qu'vn obscur monument,
Je ne voy rien qui ne soit effroyable,
Tout me desplaist, & suis si plain d'esmoy
Que meſme belas ie me faſche de moy,
Me cognoiſſant si pauure & miserable.

XIX.

Sage cõclusion suppliãte.

O Seigneur Dieu, qui vois ma paſſion,
Ne me delaiſſe en ceſte affliction,

Chasse ton ire, adoucy ton courage,
Vueille en douceur ta colere changer,
Tens moy la main, sauue moy du danger
Qui m'est prochain par ce cruel naufrage.

Argument cinquiesme.

Il dit qu'il n'a iamais si tost eu recours à Dieu, en luy confessant ses pechez, qu'il l'a trouué doux & secourable. Que celuy est heureux auquel est dõné de se recognoistre pecheur & de se repentir.

CANTIQVE CINQVIESME.

I.

Il racõte les louãges de Dieu & cõfesse que l'ayant appellé il est incõtinẽt venu à son secours & l'a sauué. Psa. 32.

QVi haussera ma parole & ma voix
Pour te chanter, supréme Roy des Rois:
Et qui tiendra les cordes de ma Lyre
D'vn plus haut ton: afin que l'vniuers
Oyant ton nom rechanté par mes vers,
Chante mes vers, & tes bontez admire?

II.

O Seigneur Dieu, que prompt est tõ secours
Vers ceux qui ont à ta bonté recours,
A peine ay-ie confessé mon offense
Et reclamé ta grace & ta faueur,
Qu'au mesme instant i'ay senty dans mon cœur
Le reconfort de ta saincte assistance.

III.

Pasle & tremblant ie m'en allois perir,
Je me iugeois condamné à mourir,

I'estois preßé d'vn effort redoutable,
Ton iugement accabloit ma vertu,
Voire & cuidois (tant i'estois abbatu)
Que ton courroux me fust inenitable.

IIII.

Mais au milieu de ces rudes combats,
I'ay bien senty la force de ton bras
Qui m'a tiré hors des mains du naufrage,
I'estois en proye aux ondes de peché,
Mais malgré luy tu m'en as arraché
Et m'as sauué sur le bord du riuage.

V.

Ainsi tu m'as en me naurant guary,
Et me perdant ie ne suis point pery,
Ta droite main contre moy roide & forte
Chargeoit sur moy l'aigreur de son courroux,
Mais ce-pendant l'autre paroit au coups
Et me faisoit contre sa sœur escorte.

Il dit q̃ Dieu a tiré de sa perte sõ salut. De sa mort sa vie & du desdain ou il estoit l'a rappellé à vne grace sans fin.

VI.

Me destruisant tu m'as redifié,
Me condamnant tu m'as iustifié,
Las i'estois mort s'imploré ie ne t'eusse,
Les eaux m'auoient sans ta main surmonté,
I'estois vaincu si ne m'eusses dompté,
Voire perdu si perdu tu ne m'eusse.

VII.

Miracle grand, puissance du Seigneur,
Estant vaincu ie me trouue vainqueur,
Puis que mon Dieu ma faute a reconuerte,
O que ie suis heureusement perdu!
Puis que le bien pour le mal m'est rendu,
O le grand gain que i'ay fait en ma perte!

VIII.

Iob.5. S.Iean 16. *Par moy perdu, par toy recompensé,*
Par toy guery, par moy mesme offensé,
Ore me trouue en vn estat de grace,
Content & gay, plein d'vn heureux repos,
Tout consolé, voyant comme à propos
Tu m'as rendu fauorable ta face.

IX.

Docte comparaison de l'estat du pecheur & de celuy qui est en grace. *L'œil de mon ame amorty par ses pleurs*
Estoit semblable aux languissantes fleurs
Qu'au temps d'Esté les pluyes par trop baignét:
Mais aussi tost qu'vn renaissant Soleil,
A redoré leur beau lustre vermeil,
D'vn teinct nouueau plus viues se repeignent.

X.

Ton iugement rend vn cœur abbatu,
S'il se repent tu luy rends sa vertu.
Comme il n'est rien plus horrible en ce monde
Que de tomber en la main du Seigneur:
Rien n'est aussi plus remply de bon heur
Qu'estre en sa grace où toute grace abonde.

XI.

Quand Israël par son iniquité
T'a contre luy tant de fois irrité,
Tu l'as puny de cent façons diuerses,
Mais aussi tost que d'vn cœur repenty
Il a ta crainte & sa faute senty,
Tu as mis fin à toutes ses trauerses.

En son peché Dieu pu

XII.

Bien-heureux donc à qui tu fais sentir
De son forfait vn soudain repentir:

Heureux celuy à qui tu fais la grace
Estant tombé de luy tendre la main:
Heureux encor qui releué, soudain
Se recognoist pecheur deuant ta face.

nit l'hõme en repentance il luy pardonne. Psa. 32.

XIII.

Qui pour auoir ton secours en saison,
Te va cherchant auecques l'oraison,
Et qui apres t'auoir trouué propice,
Humble, à toy seul en rend le grand mercy,
Recognoissant que sans ton seul soucy
Il demeuroit embourbé dans son vice.

La recognoissãce de nostre peché vient de Dieu & l'enuie de le corriger nõ⁹ procede auſſi de ſa grace.

XIIII.

Car si n'estoit ton secours esprouué
Et pres certain par tant d'effects trouué,
Hé! qui pourroit se resoudre de terre,
Puis sur le champ s'esleuer iusqu'aux cieux
Veu que Satan du tout bien enuieux
N'est iamais las de nous faire la guerre.

XV.

C'est toy, Seigneur, c'est toy sans plus, Seigneur, Pſ. 133.
Qui fais aux tiens ceste grace & faueur
Qu'alors qu'ils sont prests d'aller en ruine,
Tu les soustiens & les garde de cheoir,
Puis leur ouurant les Cieux, tu leur fais voir
Qu'vn tel secours vient de ta main diuine.

XVI.

Tu viens en eux fermer vn sentiment,
Et de leur faute & de ton iugement,
Qui fait que l'vn & l'autre ils apprehendent.
Et puis s'estans en eux-mesme mirez,
Voyant le lieu dont tu les as tirez
Lents, & tardifs à t'offenser se rendent.

XVII.

Dieu no⁹ ayant releuez empesche que no⁹ ne retõbions & cõmét.

Ainsi, Seigneur, peu à peu tu nous rends
A t'offenser plus tardifs & plus lents,
En nous faisant apprehender ta crainte:
Apres, afin que soyons du tout tiens,
Nous proposant ton amour, tu retiens
Noz volontez sonz la tienne plus sainte,

XVIII.

Voilà comment tu purges ce vaisseau
Où nostre pere a engraué son seau:
Voilà comment s'esclarcit nostre bourbe:
Comment ton Christ nous approche de soy,
Quand nostre cœur s'humiliant à toy
Dessous le ioug de tes edits se courbe.

Argument sixiesme.

Assailly de nouueaux ennuis, il fait nouuelle retraicte à Dieu, luy remonstre la douleur qu'il souffre, implore sa grace sur icelle, & luy met au deuant plusieurs histoires sainctes, ausquelles il fait allusion de son affliction & de son mal, d'vne phrase excellente.

CANTIQVE SIXIESME.

I.

Le poẽte par vne façõ gentille demãde à Dieu s'il a re-

EST-ce donc à ceste fois
Que tu n'orras point la voix
Du pecheur qui te reclame?
Sera-ce donc à ce coup
Que ma foy doit prendre coup
Et se desperer mon ame?

II.

Faut-il que ce braue cœur,
Qui souloit estre vainqueur
De soy, par soy seul perisse?
Que son espoir aille à fonds
Dans les abysmes profonds
De ta seuere iustice?

solude ne luy plus aider.

III.

Quoy? au lieu de respirer
Faut-il me desesperer,
Laissant le Dieu que i'adore?
Que deuiendra ce ferment
Qui promet alegement
Au cœur dolent qui l'implore?

Psa. 50. 63. 89. 90. 130. 13.

IIII.

As-tu pour iamais, mon Roy,
Destourné tes yeux de moy?
Ton oreille est-elle sourde?
Ton cœur est-il endormy?
Ton bras est-il racourcy?
Demouray-ie en ceste bourbe?

V.

Las! Seigneur, ne vois-tu point
Le mal dont ie suis espoint,
Qui desseiche mes entrailles.
Qui boit mon sang & me cuit,
Et qui combat mon esprit
En mille ouuertes batailles?

Il côte à Dieu ses maux insupor tables.

VI.

Vois-tu point comment ces maux
Ayans rompu mon repos

Ont vaincu ma patience?
Comme ayans forcé le flanc
De mon fort, à feu & sang
Ils mettent ma conscience?

VII.

Sauue moy de ce danger,
Ie ne suis point estranger
De ta saincte republique,
Ie ne suis point Philistin,
Ie n'ay point d'vn bras mutin
Contre toy baissé la picque..

VIII.

Ie suis de ton peuple acquis
Il dit q̃ il n'est des reprouués ains des acquis par Ies° Christ, en la maison de Dauid. 1. Sam. 17.
Du sang royal de ton Fils,
De la maison de ce Prince
Qui d'vne fonde, vaillant,
Vainquit l'horrible assaillant,
La terreur de sa Prouince.

IX.

Vray est qu'au vray confesser,
Si tu me veux balancer
Au poids de mon demerite,
Ie confesse bien Seigneur,
Qu'à l'esgal de mon erreur
Ma peine n'est que petite.

X.

Il récognoist son iniquité passer son oppressiõ.
Ie sçay que i'ay merité
D'vne seule iniquité
Beaucoup plus que ie n'endure,
Ie sçay qu'vn fait vicieux
Par ordonnance des Cieux
Touſiours du mal nous procure.

XI.

Je sçay que pour les pechez
Dont nous sommes entachez
Souuent ta main nous chastie,
Je sçay que ton chastiment
Sert d'vn aduertissement,
Afin que l'on s'humilie.

Les verge de Dieu nos profitent. Heb. 12. Apoc. 3. Ioël 31.

XII.

Je sçay que l'affliction,
Par ta benediction
Rabat nos volontez hautes,
Que ton bras appesanty
Dessus vn cœur abruty
Luy fait cognoistre ses fautes.

XIII.

Je sçay qu'en ton cabinet
Où tes sergens sont le guet
Tu tiens plusieurs sortes d'armes,
Ausquelles l'homme ne peut
Faire teste s'il ne veut
Les combattre par les larmes.

Dieu par vne infinité de moyens se venge des pecheurs endurcis.

XIIII.

La mer, les eaux, les torrents,
Le feu, la gresle, les vents,
La foudre auec le tonnerre,
Les vents & les hanetons,
Sont les armes & bastons
Dont ta main nous fait la guerre.

Ps. 101.

XV.

Mille sortes de douleurs,
Mille especes de langueurs,

Pestes, guerres & famines,
Sont à noz iniquitez
Les ministres redoutez
De tes vangeances diuines.

XVI.

Ce sont fleaux dont tu bats
En tes pleus rudes combats
Ceux qui contre toy s'esleuent,
Qui en leurs vices polus
Courent apres (dissolus)
Foulans l'honneur qu'ils te doiuent.

XVII.

Tant & tant de Roys hautains,
Et tant de peuples mutins,
Hurtant contre toy leurs testes,
Par ces officiers surpris
Ont à leur dan bien appris
Le poids de tes armes prestes.

Les plus puissans ne sçauroiét euiter la main de Dieu.

XVIII.

Les Rois qu'Israël dompta,
Les peuples qu'il surmonta,
Cent & cent Princes rebelles,
L'Amorrheen, l'Etheen,
L'Heuien, Iebusien,
Et mille autres infideles:

Aucuns superbes accablez par la puissance de Dieu. Iosué. Iuges. Saul. 1. Sam. 10. 18.

XIX.

Celuy qui depuis la Foy
Fut estably premier Roy
En la fleur de sa ieunesse,
Qui frustré de ton secours
Infidele eut son recours
A la femme enchantéresse:

XX.

Celuy qui trop criminel
Contre le sang paternel
Auoit la guerre iuree,
Qui vaincu en son effort
En fuyant portoit la mort
Dans sa perruque doree:

Absaló 2 Sam. 14.18.

XXI.

Celuy qui par trop soudain
Voulant auancer la main
Pour attraper ton Prophete,
Receut par ton iugement
Sur le champ son chastiment
En sa main seche & retraite:

Ieroboam. 1. Rois. 13.

XXII.

Celuy qu'Israël desfit
Sur vn mont, & par despit
T'appelloit Dieu des montagnes,
Qui plus auoit combattu
Honteux se trouua battu
Au beau milieu des compagnes.

Il parle de Benadad, vaincu par Acab, & du mesme.

XXIII.

Celuy qui les espargnant
Enflamma, te desdaignant,
Tes vangeances allumees,
Et qui pour se deguiser
Pensoit beaucoup abuser
La main du Dieu des armees.

XXIIII.

Ceux qui d'orgueil indompté
Tant de fois t'ont irrité

Acab. 1. Rois. 20. & 22.

Dreſſans contre toy leurs creſtes.
Ce grand qui de toy receut
La couronne, & puis veſcut
Sept ans compagnon des beſtes:

XXV.

Nabuchodonozor.

Celuy qui vid au feſtin
Contre la paroy la main
Prophetiſant ſa ruine,
Qui fut en la meſme nuict
Au pas du treſpas conduict
Par la meſme main diuine:

XXVI.

Dan. 4. Balthazar ſucceſſeur. Dan. 5.

Tous ont experimenté
De tes verges l'aſpreté
En leurs vaines entrepriſes,
Et que contre le Seigneur
Quand il arme ſa fureur
Il n'y a point de franchiſes.

XXVII.

Contre l'ire de Dieu, il n'eſt aucune fauue-garde. 2. Cor. 20. Pſa. 76. Sap. 11.

Car quand deſpit il met hors
De ſes fertiles treſors
Les grands vaiſſeaux de ſon ire,
Et que d'vn courroux ardant
Contre les Rois ſe bandant
Il veut leurs ſceptres deſtruire:

XXVIII.

Où eſt le cœur ſi hardy
Qui s'oſe attaquer à luy?
Qui l'oſe en camp clos attendre?
Qui de peur de le faſcher
Ne recerche à ſe cacher
Bien pluſtoſt qu'à ſe defendre?

XXIX.

S'il fait treſſaillir les monts,
Si les abyſmes profonds
A ſon ſeul regard tariſſent,
Si l'ordre des Elemens,
Si des cieux les mouuemens,
Au ſon de ſa voix fremiſſent:

Forces de Dieu merueilleuſes.

XXX.

Où eſt l'inuincible cœur,
Qui ne fremira de peur
Au ſeul bruict de ſa menace?
Qui s'oſera preſenter,
Ou qui pourra ſubſiſter,
Alors qu'il ſe met en place.

XXXI.

Nous ſauuons-nous ſus les eaux?
Il met à fond noz vaiſſeaux.
Aſſemblons-nous quelque bande?
Il nous vient prendre au milieu,
Nous barrons-nous en fort lieu?
Là ſe void ſa fureur grande.

Les hõmes ne ſe ſçauroient ſi bien cacher q̃ Dieu ne les trouue.

XXXII.

Si nous voulons nous cacher,
Son œil nous vient rechercher
En noz chambres plus ſecrettes.
Ses ſergens mettent le nez
Iuſqu'aux lieux plus deſtournez
De noz plus fines cachettes.

Pſa. 75. 7. 138. Sap. 11. 1. Sam. 16. Ier. 17. Amos. 9

XXXIII.

Pour ſe ſauuer d'vn deſtour
On a beau prendre vn long tour

Et d'vn faire deux voyages:
Toufiours, touſiours ſes ſergens
Plus prompts & plus diligens
Nous attrapent aux paſſages.

XXXIIII.

L'oraiſon & le pleurer coiſent la fureur diuine.

Helas! i'ay bien eſprouué
T'ayant en teſte trouué
Qu'on n'a point d'huis de derriere,
Pour eſchapper de leurs mains,
Tous noz efforts y ſont vains
Fors les pleurs & la priere.

XXXV.

Par pleurs & larmes il faut
Faire teſte à leur aſſaut,
La ſeule ame repentie
Et le cœur humilié
Rendent ton courroux plié
Et ta fureur alentie.

XXXVI.

Exéples de la vertu des prieres & larmes. Moyſe. Exo. 17. Ioſué.

Pour vaincre & dompter le Roy
Qui regnoit auant la Loy,
Le chef des Iſraëlites
Ne prit point d'autre baſton,
Ains par pleurs & oraiſon
Vainquit les Amalecites.

XXXVII.

Par les vigoureux efforts
De ces deux glaiues treſforts,
Joſué rua par terre
Le mur Jericonien
Il dompta l'Amorrhien
D'Iſraël la forte guerre.

XXXVIII.

Auec ces glaiues tranchans
Executeurs des meschans,
Helie rompit la teste
A cinq, & puis cinq fois dix,
Et des foudres plus hardis
Contre eux arma la tempeste.

Deux fois cinquante hõmes & leurs capitaines bruslez. 2. Rois. 1.

XXXIX.

Par ces armes, vne nuict
Fut combattu & destruit
Le camp du Roy d'Assyrie,
Et son orgueil indompté
Honteusement surmonté
Sentit bien lors ta furie.

Le cãp de Sennacherit defait de nuit par vn Ange. 2. Rois. 19.

XL.

Aussi d'vn cœur genereux
A la faueur de ces deux
La veufue Bethulienne
Prit en main le coustelas
Dont, hardie, elle mit bas
La teste Holofernienne.

Iudic desassiege Bethulie. Iudi. 13

XLI.

Quand ton peuple circonçis
Se vid tout prest d'estre occis
Par l'entrepriſe superbe
De ce tygre courtisan,
Qui vouloit d'vn bras tyran
Les faucher tous comme l'herbe:

Ce tiltre signifie Amã, machinant la ruine des Iuifs Heſt. 3.

XLII.

Ces pauures gens esperdus
Les bras vers le Ciel tendus

Prirent en main la priere,
Et la baignant de leurs pleurs
Par là se firent vainqueurs
De l'inique main meurtriere.

XLIII.

Ionas 3 *Ceux de Ninive assiegez,*
De ta menace affligez
Eurent leurs recours aux larmes,
Au sac, à la cendre, aux cris.
Alors aussi tu remis
En ton cabinet tes armes.

XLIIII.

Tous ne sont pas inspirez de gemir pour leur peché. *Mais las! Seigneur, il n'est pas*
Permis à tous aux combats
(Que ta iuste main nous liure)
D'auoir son recours aux pleurs:
Ce sont les moyens plus seurs,
Mais tous ne les peuuent suiure.

XLV.

Pharaõ endurci. Exo. 4. & suiuans. *Pharaon admonneſté*
Par diuerse aduersité,
(Tout Roy qu'il est) n'a puissance
D'auoir aucun sentiment
De son endurcissement,
Ny de plorer son offense.

XLVI.

Cest vne grace de Dieu de pouuoir pleurer son peché. *Ce n'est à qui plus se deult,*
A qui court, ou à qui veut,
Que le vray pleur tu accordes.
C'est à celuy seulement
A qui gratuitement
Depars tes misericordes.

XLVII.

(Inutiles à tout bien)
De nous, nous ne pouuons rien
Ta grace y eſt neceſſaire,
D'autant qu'en noſtre deſir,
Tu fais ſelon ton plaiſir
Le vouloir & le parfaire.

Rom. 9. Phil. 2. S. Luc. 17.

XLVIII.

Or puis qu'eſtre ie ne puis
De moy, que tel que ie ſuis,
Et puis que de moy-meſmes
Ne puis vn ſeul pleur tirer
Bon Dieu fay moy donc pleurer
Fay moy ſentir que tu m'aimes.

Belle priere pour eſtre inſpiré à penitẽce.

XLIX.

Cree en moy vn pleur nouueau,
Qui face vne ſource d'eau
De pleurs vrays pleurs compoſee,
Afin qu'arrouſant l'ardeur
De ta diuine fureur
Ton ire en ſoit appaiſee.

Pſa. 50.

L.

Fay, Dieu puiſſant, que mes cris
Soient de meſme ardeur eſpris
Que ceux de tant de Prophetes,
Qui pour te rendre appaiſé
En ton courroux embrazé
Ont pris les pleurs pour receptes.

LI.

Mets (te priant) les ardeurs
De Moyſe dans mes pleurs,

Acab Roy fils d'Amry.

1. Rois. 21. Phil. 2. *Du fils d'Amy, & d'Helie,*
D'Ezechias, & Iudith,
Donne leur pareil credit
Qu'aux pleurs qui sauuent la vie.

LII.

Forme en mon cœur le vouloir
Stance remarquable en laquelle & és suiuãtes il monstre que la saincte affectiõ & puissãce de l'hõme luy procedent de Dieu. *Y parfaisant le pouuoir*
Selon ta faueur propice
Desia tu fais que ie veux
Mais, las! Seigneur, ie ne peux,
Si tu ne veux que ie puisse.

LIII.

Je veux, & ne puis sans toy,
Sans toy ie ne puis, mon Roy,
Ie ne puis auoir ces larmes
Qui refrenent ton courroux,
Qui s'oposent à tes coups,
Et facent teste à tes armes.

LIIII.

Ieã 15. *Las maintenant que tu fais*
Ployer mon corps souz le fais
D'vn importable martyre,
Que ton indignation
Va doublant ma passion
D'vn mal qui touſiours empire:

LV.

Que ne puis ie auoir ces pleurs
Qui restreignent tes fureurs
Auecque leur abondance?
Que ne puis-ie tant pleurer
Que mon pleur peust moderer
Le courroux de ta vengeance?

LVI.

Dieu viuant, ie n'en puis plus,
Ie vis ainſi qu'vn perclus
Eſtendu deſſus la couche.
O Dieu d'Iſraël, ie ſuis
Si mal'té que ie ne puis
Porter mes mains à ma bouche.

Il deſcrit les grands maux dont il eſt tourmenté.

LVII.

I'ay certains feux dans mes os
Qui me bruſlent ſans repos,
Qui conſument mes moüelles.
Helas ! de quelque coſté
Que ie cerche ma ſanté
Ie ſens leurs flammes cruelles.

LVIII.

Quand le iour cede à la nuict
Mon corps en feu ſe reduict,
Et puis quand la nuict fait place
Au nouueau iour attendu,
Mon mal pire en eſt rendu
Me propoſant ta menace.

LIX.

Touſiours le vent tempeſtant
Ne va l'onde tourmentant
D'vne fureur enragee,
Et de l'eau fiere l'effort
Touſiours n'empeſche qu'au port
La barque ne ſoit logee.

Il racõte l'eſtrangeté de ſõ mal, qui l'afflige ſans ceſſe cõtre la nature des choſes

LX.

Le iour vient apres la nuict
Le beau temps l'orage ſuit,

d'ici bas qui vót incessãment au chãge.

En ce monde n'y a chose
Qui n'ait quelquefois repos
Fors l'ardeur qui dans mes os
Et mes veines est enclose.

LXI.

Les saisons viennent & vont
Sous le ciel les choses sont
Quasi toutes inconstantes,
Mais de mon mal la rigueur
Tousiours ferme en sa vigueur
Nourrit ses flammes ardantes.

LXII.

Mes douleurs auec le iour
Recommencent sans seiour.
Tant plus le Soleil s'esleue
Et plus mes feux sont ardents.
Bref, i'ay dehors & dedans
Tousiours guerre, & iamais treue.

LXIII.

Les amis ne secourét poĩt Dieu seul aide faut s'attendre à luy.

Parmy ces feux ennemis,
Pas vn seul de mes amis,
Au secours ne se presente,
Aussi de là i'apperçoy
Que s'attendre ailleurs qu'à toy
C'est vne bien vaine attente.

LXIIII.

Or puis qu'il te plaist ainsi,
Que du tout à leur mercy
Ie ne sois, (Dieu que i'adore)
Sois mon refuge eternel.
Iamais ton bras supernel
Ne faut au cœur qui t'implore.

LXV.

Belle priere. Psalm. 46.41.

Seigneur qui onc n'eſconduis
Vn cœur trauaillé d'ennuis,
Quand ſans feintiſe il t'appelle.
Eſcoute mon oraiſon,
Et en ceſte aſpre ſaiſon
Soit ta promeſſe fidele.

LXVI.

Ainſi que le Cerf chaſſé
De longue courſe laſſé
Languit apres les fontaines,
Ainſi mon cœur languiſſant
Laſſé s'en va pourchaſſant
Les frais des eaux ſouueraines.

LXVII.

Il requiert metaphoriquemẽt q̃ Dieu le rafraichiſſe contre la chaleur du peché. Luc 16

Seigneur, vn peu de ton eau
Qui refreſchiſſe ma peau,
O que i'ay l'ame alteree!
Iette en ma gorge vn glaçon
Qui reſtreigne d'vn friſſon
Ma foy ſi deſeſperee.

LXVIII.

L'arc celeſte. Gen. 9.

Tes eaux me ſoient reſtaurans
Contre ces feux violants
Qui bruſlent ma conſcience,
Contre ce ſouffre animé
Qui par ma ſoif r'allumé
Sur moy cent foudres eſlance.

LXIX.

Pour moy pauure patient,
Fay vn lac viuifiant

Qui en moy-meſme s'eſpande,
Fay que ton arc compaßé,
Exo. 17 *Apres auoir amaßé*
Ses eaux, ſur moy ſe desbande.

LXX.

Fadis ton peuple marchant
Par les deſerts ſe faſchant
D'auoir faute d'eau, murmure:
Alors pour ne luy faillir,
D'vn rocher tu fis ſaillir
Ceſte belle eau toute pure.

LXXI.

Dieu liberal au beſoin du fidelle.

Pour deſalterer ma chaïr,
Fay ſouydre l'eau d'vn rocher
Au deſert où ie me treuue,
„ *C'eſt en la neceſſité*
„ *Que ta liberalité*
„ *A l'endroit des tiens s'eſpreuue.*

LXXII.

Les faits de Sanſon. Iug. 15.

Ce braue qui vigoureux,
Portoit ſa force aux cheueux,
Et qui de la gent prophane
Des meſcreans Philiſtins
Maſſacra mille mutins
De la maſchoire d'vn aſné.

LXXIII.

Ayant ſur les ennemis
Vn ſi beau meurtre commis,
Plein de ſa haute victoire,
L'eſtomach tout haletant
Deçà & là va iettant
Les yeux pour trouuer à boire.

LXXIIII.

Pour abbreuuer ses trauaux
Il cerche vne source d'eaux:
Lors d'vne dent macheliere
Tu fis sortir quand & quand
La fontaine à l'inuoquant,
Fruict certain de sa priere.

LXXV.

Apres que i'ay combatu
Par l'effort de ta vertu
Mil desespoirs de ma fieure,
Et les ay comme froissez,
A coups de foy repoussez,
Iusques au bord de ma leure.

Soif de l'ame & priere contre icelle.

LXXVI.

O Seigneur Dieu, leue toy,
Et du baston de ma foy
Fay moy sourdre vne fontaine,
Qui abreuuant mes ardeurs
De ses humides froideurs
Donne relasche à ma peine.

Sidrac, Misach, Abdenago. Dan. 3.

LXXVII.

Rafreschis moy par la main
De ceſt Ange souuerain,
Qui au milieu de la braize
D'vne glaçante froideur
Alloit temperant l'ardeur
Des enfans en la fournaise.

LXXVIII.

Ferme la gueule à ce Roux
Qui forcené de courroux

Le poëte parle

de ses aduersaires.

Apres mes vuides entrailles,
Tien le bras de ce bourreau
Qui va deschirant ma peau
De mille rouges tenailles.

LXXIX.

De ce lyon rugissant
Sauue moy Dieu tout puissant,
Du fiel & de l'amertume
Qui nourrissent ma douleur,
Tires en de la douceur:
Ce n'est rien que ta coustume.

LXXX.

Oeuures de Dieu propres à luy seul.

„ *Des pleurs tu formes le ris,*
„ *De la haine les amis,*
„ *De pauureté l'affluence,*
„ *Du mescreant le Chrestien,*
„ *Du mal tu tires le bien,*
„ *Du desespoir l'esperance.*

Belle façon de prier par similitudes des miracles de Dieu en la saincte escriture.

LXXXI.

Pendant qu'entre les lions
Ie sens mille afflictions,
Fay qu'vn Abacuc m'apporte
En la grand soif où ie suis,
De l'eau du celeste puits,
Qui ma langueur reconforte.

LXXXII.

Permets que ie puisse auoir
Le premier rang au lauoir
Quand l'Ange aura troublé l'onde:
A fin que l'humidité
De sa froide qualité
Toutes mes flammes morfonde.

Abacub Dan. en l'histoire de Bel.

S. Ieã 2.

LXXXIII.

Ah! Seigneur, que de combats,
Ces eaux cy ne pourront pas
Estancher ma soif extreme,
Il y a trop grand hazard:
Car, las! sur la plus grand part,
Est tombé ton courroux mesme.

LXXXIIII.

Les fontaines & les puits
Sont d'amertume remplis,
Et l'eau de toute riuiere
Emmy les marets coulant,
Par ton desdain violant
De douce est venuë amere.

LXXXV.

Tous ces secours terriens,
Tous ces terrestres moyens
Me sont cisternes taries,
Ce sont des sources sans eau,
C'est du vent en vn tonneau,
Ce sont des plantes flestries.

La vanité du secours Terrestre.

LXXXVI.

Ces eaux me seruent fort peu
Contre l'ardeur de mon feu,
Il faut bien vne eau plus forte,
Et de plus grande action
Contre l'alteration
Qui me seiche en telle sorte.

Le vray secours & les fontaines viues sõt au Ciel. Iere. 2. Psalm. 120. S. Icã 4.

LXXXVII.

Pour auoir ce qu'il me faut,
Il faut regarder plus haut

Au ciel dont tout bien arriue:
Il faut auoir mon recours
Au ciel dont i'attens secours
Le vray medecin c'eſt Dieu, & ſans luy nous ne ſçauriõs fuir la mort. Pſalm. 143. *Pour en auoir de l'eau viue.*

LXXXVIII.

Si d'vn ſecours plus qu'humain
Tu n'eſlends ſur moy la main,
Et s'il ne te plaiſt de grace
Entreprendre à me guerir,
Helas! ie m'en vay mourir:
O Dieu monſtre moy ta face.

LXXXIX.

Ha! Seigneur, ie n'en puis plus,
I'ay tous mes membres perclus:
Tant ce feu cruel m'affolle.
Pren pitié de moy, Seigneur,
Car ie ſens que la douleur
Me coupe icy la parole.

Argument ſeptieſme.

Il recognoit la fragilité de l'homme, & ſa facilité à retomber en peché. Contre les prepoſitions de l'Eſprit, & luy en eſtãt pris ainſi il a recours au ſang de Ieſus Chriſt.

CANTIQVE SEPTIESME.

I.

Il dit qu'il apprend *TOus les iours ie m'apparçoy*
Combien debile eſt de ſoy

La force & pouuoir de l'homme,
Et comme en bien peu de iours
Au milieu de ſes diſcours
S'eſuanouit & conſomme.

tous les iours cõ bien la vie eſt freſle & miſerable celle du pecheur.

II.

Cent fois dedans moy i'ay dict,
Plus enuers moy de credit
N'aura la chair ne le vice:
Et ſuis recheu toutefois,
(Apres l'auoir dict cent fois)
Touſiours en meſme malice.

III.

Ainſi quand en pleine mer
Le marchand void abiſmer
A peu pres ſa nef chargee,
Et que les vents furieux
L'entrechoquent à qui mieux
Hauſſera l'onde enragee.

Belle comparaiſon des deſſeings du pecheur, & de l'auare marinier qu'ils rompẽt ſouuent allechez l'vn du plaiſir, l'autre du gain.

IIII P.

Il promet, iure & fait vœu,
Si iamais plus il eſt veu
Ayant pris vne fois terre,
Se mettre à mercy du vent,
Quand il deuroit du Leuant
Tout l'or & l'argent acquerre.

V.

Il le dict, mais puis apres,
Bien qu'il ait fait vœu expres
Son auare conuoitiſe
Luy fait changer de propos,
Et delaiſſer ſon repos,
Pour faire neuue entrepriſe.

VI.

Voila le poinct où i'en suis.
Car quand ie sens les ennuis
Qui les entrailles me rongent,
Et par le trop pesant fais
De mes delicts & meffaits
Qui iusqu'aux enfers me plongent.

VII.

Ie dis lors, ô Seigneur Dieu,
Si ie trouue quelque lieu
En toy de misericorde,
Si tu m'aide ce coup cy,
Si vsant de ta mercy
Du col tu m'ostes la corde.

VIII.

C'est fait, tant que ie viuray
Autre voye n'ensuiuray
Que tes commandements tressages,
Fuyant les mauuais desirs
Et les sensuels plaisirs
Comme venimeux breuuages.

IX.

Las! tout cecy dis-ie bien,
Et si sens en moins de rien
Que tu me soulages, Sire,
Et meu de compassion,
Tu chasses l'affliction
Qui me causoit ce martyre.

X.

Que ne puis-ie alors mourir
Pour iamais plus n'encourir

Ton iuſte courroux, cher Pere?
Que ne me tires tu lors
De la priſon de ce corps
En ton eternel repere?

XI.

Car auſſi toſt que la chair
Vient derechef m'allecher,
Quelque deſſein que ie face,
O moy pauure, ô moy chetif,
Je ne ſuis iamais reſtif
A rentrer en ceſte naſſe.

XII.

Helas! mon ſouuerain Roy,
Que ſera-ce donc de moy?
Que ſeray-ie miſerable?
Sera ma place entre ceux
De qui ton bras rigoureux
Fera iuſtice effroyable?

Il propoſe vne petite crainte de n'eſtre des eſleuz pour mieux eſperer.

XIII.

Pourquoy ſuis-ie donque né,
Si i'eſtois predeſtiné
A ceſte priſon profonde?
Helas! pourquoy n'auorta
La mere qui me porta
Pluſtoſt que me mettre au monde!

XIIII.

A qui dois-ie recourir
Qui me puiſſe ſecourir,
Ou qui le vueille entreprendre?
O Ieſus Chriſt, de Dieu Fils,
Qui pour moy homme te fis,
Vueilles en la charge prendre.

Le ſalut des pecheurs doit eſtre en Ieſus Chriſt ſeul.

Iean. 2. Phili 2. Rom. 3. Ephe. 1. Collo. 1

XV.

A toy tout seul i'ay recours,
D'autre ie n'atten secours,
C'est à toy que ie m'arreste:
C'est toy qui te viens offrir
A honteuse mort souffrir,
Pour satisfaire à ma dette.

XVI.

Ton sang laue le peché
Duquel ie fus entaché,
Et me reuest d'innocence
Ta mort m'a viuifié,
Pour m'estre en toy seul fié,
Sans cercher autre deffense.

XVII.

La foy donte Satan & sauue. Rom. 3. Ephe. 1. Collo. 1

Soit le nom du Fils de Dieu
Loué tousiours en tout lieu,
Par tout sexe & par tout aage,
Et tousiours croisse en noz cœurs,
La foy qui nous rend vainqueurs
De Satan & de sa rage.

Argument huictiesme.

Combien que pour vn temps il semble que Dieu soit sourd à noz plaintes & aueugle à noz maux, & que les meschans pour ceste raison se mocquent des fidelles, si est-ce qu'il ne manque iamais de secourir au besoin.

CANTIQVE HVICTIESME.

I.

SEigneur, alors qu'vne pesante angoisse
De cēt fleaux nous meurtrit & nous froisse,

Il semble, helas! que tu ne nous vois point,
Que nostre voix soit de toy reiettee,
Et ta faueur loin de nous escartee,
Quand de plus pres l'affliction nous point.

Beau discours contre les meschans & athees qui se moquẽt du pecheur affligé, & de l'espoir qu'il a en Dieu Psal. 13 22.79. 114. Sap. 2.

II.

Il semble à ceux qui nous voyent en peine,
Que nul pour nous la cause n'entreprenne,
Vœufs de confort, de soulas, & d'appuy:
Où est ce Dieu (disent ils à toute heure)
Ce Dieu le fort où leur espoir s'asseure?
Que maintenant n'ont ils recours à luy?

III.

Mais las! ô Dieu, ô Seigneur debonnaire,
Si vois tu bien pourtant nostre misere,
Si prestes tu ton aureille à noz cris,
Car ta parole est tousiours veritable.
Bien que tu sois & grand & redoutable,
Si n'as tu point les petis à mespris.

IIII.

Bien que tu sois en honneur & en gloire,
Si ne perds tu pour cela la memoire
De ceux qui sont en tristesse & en dueil:
Tu te tiens pres de leur ame affligee,
Bien qu'elle fust de la mort assiegee
Viure la fais au milieu du cercueil.

V.

Bien que tu sois une immortelle essence,
Tu as des yeux pour voir nostre souffrance,
Et ton aureille l'hostesse de pitié
Prompte s'esueille au bruit de noz prieres,
Quand assaillis par mille mains meurtrieres
Tu nous fais voir quelle est ton amitié.

Dieu est fort & prompt à ses amis.

VI.

Tu as les mains de ta force puissante,
Pour nous garder de la main menassante:
Tu as des pieds pour descendre soudain:
Et ces pieds sont ceste grande vistesse
De ton secours, qui promptement s'abaisse
Quand il nous faut secourir au besoin.

Argument neufiesme.

La vanité de l'homme orgueilleux : La brutalle condition & fin miserable de celuy qui ne fait estat que de soy-mesme & s'esleue contre Dieu, la bonté duquel en la restauration des hommes le Poëte celebre en ce Cantique.

CANTIQVE NEVFIESME.

I.

Que c'est du superbe Psal. 90 Esa. 40.

CE n'est pas sans raisons bien grandes,
Dieu d'Israël, que tu commandes
D'auoir tout orgueil en horreur:
Car qu'est-ce de l'homme superbe
Rien autre chose que de l'herbe
Que tu fauches en ta fureur?

II.

No⁹ ne sommes rien de nous mesmes.

Qui sommes nous: hé! qu'est-ce en somme?
Hé, qu'est-ce, Seigneur, que de l'homme
Qu'autant que tu le fais valoir?
Quoy qu'il entreprenne & qu'il face
Qu'est-ce que de luy sans ta grace,
Et sans l'appuy de ton pouuoir?

III.

III.

Auec son orgueil & sa mine,
S'il veut cercher son origine
Pensant plus haut s'en esleuer,
Il la trouuera dans la bouë,
Et faut malgré luy qu'il aduouë
Qu'il ne la peut ailleurs trouuer.

La vilité de l'hõme. Gen. 1.

IIII.

Si sa demeure il considere,
Il se void remply de misere
Par dessus la terre ramper,
Au beau milieu des bestes brutes,
Qui sans toy à toutes minutes
Seroient sur luy pour l'atraper.

Misere de l'hõme en la terre, & la triste fin de ses iours. Iob 17. Psalm. 37.49.

V.

Si sa triste fin il regarde,
Le pauure t void bien, quoy qu'il tarde,
Son corps la proye estre des vers:
Il void sa pompe enseuelie,
Et tous les beaux iours de sa vie
D'vn tombeau funebre couuerts.

VI.

Il void sa gloire consumee,
Ses dessein tournez en fumee:
Ses ieux & passetemps bornez
Sous la pesanteur d'vne pierre,
D'homme il se void remis en terre
Et ses heurs en rien retournez.

Anges soigneux de l'hõme. Psal. 90

VII.

Et toutesfois ta bonté pure
A tant chery sa creature,

Qu'elle permet bien qu'en tout lieu
Les Anges, vaisseaux de iustice,
Luy facent tout ainsi seruice
Que s'il estoit vn petit Dieu.

VIII.

L'autorité de l'hõme en la terre faite pour luy. Gen. 1. Iob. 7. Pſal. 8. 144.

Ie te pri' que t'a fait la fange
Qu'en la couronnant de louange
D'icelle tu ayes baſty
L'homme formé à ton image,
Luy donnant le monde en partage
Deſſous ſes pieds aſſuietty.

IX.

Luy donnant pleine iouyſſance
De tant de biens dés ſa naiſſance,
Et mettant pour luy dans les Cieux
Vn double luiſant luminaire,
Qui le iour & la nuict eſclaire
Ce grand vniuers ſpacieux.

X.

Ne void on pas toutes ces choſes
Du ſein de ta clemence encloſes
Comme vn beau treſor precieux?
N'eſt-ce pas ta clemence ſeule
Qui tira l'homme de la gueule
De ce grand Cahos ocieux?

XI.

Il auoit de tes mains propices
Recueilly tous ces benefices,
Non pour en faire à ſes plaiſirs:
Mais à fin qu'il euſt en memoire
Tes bienfaits & t'en rendiſt gloire
A toy rapportant ſes deſirs.

XII.

Cependant, pauure miserable,
Mené d'orgueil insupportable,
Au lieu d'entrer en son deuoir
Et se courber deuant ta face,
Mesprisant l'heur de ceste grace,
Egal à toy s'est voulu voir.

Fi pour laquelle l'hõme est creé, sõ abuz en la mescognoissance des graces de Dieu & ambitiõ damnable. Gen. 3. Psalm. 49.78.

XIII.

Ceste ingrat perdant souuenance
De sa gloire & de sa naissance,
Dont tu estois le seul autheur:
Ayant ces graces mescognues
A voulu, montant iusqu'aux nues,
S'égaler à son createur.

XIIII.

D'vne presomption trop folle,
Par le mespris de ta parole,
Et par son orgueil incité,
Ayant ta faueur rencontree
Ils'est voulu donner entree
Aux secrets de l'eternité.

XV.

Luy qui n'estoit rien que de l'herbe
Possedé d'vne ame superbe,
Aspirant en vn trop haut lieu,
Par vne eschelle non hantee
A voulu gaigner la montee
Qui conduit au throsne de Dieu.

XVI.

Tout enflé de vaine arrogance,
Et foulant aux pieds ta deffence

Malheur de l'hõme pour auoir paſſé le cõmandement de Dieu. Gen. 3. Prouer. 17. 25. S. Luc. 1. 14.

Il gouſta du fruict deſſendu,
Mangeant de la fatale pomme,
Qui d'vn entier & parfait homme
Le rendit vn homme perdu.

XVII.

Mais que deuint ce miſerable
Deſcheu de l'eſtat fauorable
Où il eſtoit au parauant?
Deſapoincté de toutes ſortes
Couuert de peaux de beſtes mortes,
Il meurt pour eſtre trop ſçauant.

XVIII.

Que nul donques ne s'esbahiſſe
Si ceſt homme par ſa malice
S'eſt veu tout ſoudain treſbucher,
Ainſi en prend à qui s'efforce
D'attenter par deſſus ſa force,
Cerchant plus qu'il ne doit cercher.

XIX.

L'hõme par ſon peché s'eſt rẽdu les brutes ennemies.

Que ceſt homme ne ſe lamente
Si ſouuent contre ſon attente,
Il void au lieu de l'honorer,
Les beſtes luy faire la guerre,
Et l'eau, le feu, l'air, & la terre
S'appreſter pour le deuorer.

XX.

Effects de Dieu en la creatiõ & ſalut de l'hõme.

Mais pour cela, Dieu debonnaire,
Tu ne luy as eſté contraire:
Ains en ſa reſtauration
Tu t'es monſtré plus fauorable,
Voire beaucoup plus admirable
Qu'au fait de ſa creation.

XXI.

Tu as fait que ton Fils vnique
Quittant son throsne magnifique
A vestu nostre infirmité,
O bien heureuse creature,
Qui vois ton humaine nature
Ioincte auec la diuinité!

XXII.

Que grande est ta beatitude,
Quand d'vn estat de seruitude
Esclaue de l'affliction,
En gloire te vois esleuee
Et des bas enfers arriuee
Au port bien-heureux de Sion.

XXIII.

Comme par l'orgueil d'vn seul homme,
Qui mangea premier de la pomme
Nous fusmes enfans reprouuez,
Tout ainsi par le benefice
D'vn seul qui s'est fait sacrifice
Nous auons tous esté sauuez.

Iesus Christ nous a porté la vie contre la mort d'Adam Rom. 5. 1. Cor. 15.

XXIIII.

Et bien que par certaine espace
Dieu n'ait à plain monstré sa grace,
Et la grand vertu de son Christ,
Cachant sa grandeur souueraine
Dessous le manteau de la peine
Qu'innocent pour nous il souffrit.

La gloire de Iesus Christ deuant les hommes

XXV.

Si est-ce, Seigneur, que sa gloire
Tu rendis au monde notoire,

mesmes & sa

puissance souueraine. Psal. 8. Mat. 28 Apoc. 19.

Le faisant Seigneur des Seigneurs,
Et l'establissant sur tout œuure
Que l'œil ou firmament descouure,
De gloire as comblé ses labeurs.

XXVI.

Par les quatre bouts de la terre
Comme vn grand esclat de tonnerre,
Ou comme vn tourbillon de vent,
Tu as fait sa gloire apparoistre,
Et à tout l'vniuers cognoistre
Qu'il estoit Fils du Dieu viuant.

XXVII.

Tu n'as point borné ses limites,
Car le Ciel mesme où tu habites
Est dessous sa puissance enclos,
Il a sur l'vniuers puissance,
Et tout luy rend obeissance,
Comme estant de luy tout esclos.

Le bonheur de l'home creé à l'image de Dieu & les richesses dont il herite laué par Iesus Christ. Gen. 1. Mat. 25 1. Cor. 6. 1. Pier. 1.

XXVIII.

O Seigneur! qu'est-ce que des hommes
Que pour ses membres tu les nommes,
A luy quasi nous esgalant?
Qu'est-ce de nous, que ta main sage
Nous ait façonné sur l'image
De ce patron tant excellant?

XXIX.

Qu'est-ce de ceste creature,
Que nonobstant sa forfaiture
Tu l'aye d'vn pris si precieux,
D'vne rançon si chere & haute,
Racheté des mains de sa faute,
Pour luy faire espouser les cieux?

xxx.

Bref, sur tout à luy & sa race,
Tu as fait ceste insigne grace
De pouuoir en fin heriter
L'immortalité bien heureuse,
Que ta majesté glorieuse
A choisi pour y habiter.

Argument dixiesme.

C'est vne grace expresse de Dieu de pouuoir souffrir pour l'amour de luy. Ce bien n'appartient qu'à ses fidelles & cheuz : c'est ce que le Poëte veut dire en ce Cantique, & de combien s'abbuzent les iniques au iugement qu'ils font de l'affliction des fidelles. Sur la fin les horribles tourmens de ceux qui tombent en la main de Dieu pour leurs pechez.

CANTIQVE DIXIESME.

I.

Helas, Seigneur, la douce affliction
Que d'endurer pour l'amour de Syon:
Le plaisant mal l'agreable amertume,
Que de se voir pour ta grace en tourment!
O bien-heureux celuy qui constamment
A souffrir mal pour ton nom s'accoustume!

Il chãte le bõheur de ceux qui souffrent pour l'amour de Dieu S.Mat.5

II.

Car quand le corps soustenu par la foy
Se void meurtrir & deschirer pour toy,
Nous ressentons au beau milieu de l'ame
D'vn bras puissant le secret reconfort,
Qui desrobant noz trauaux à la mort,
De plus en plus à souffrir nous enflamme.

III.

Nous ressentons vne secrette main,
Qui d'vn remede, autre que tout humain,
Vient addoucir le mal qui nous tourmente,
Et qui nous vient d'vn reconfort muet
Armer le cœur (quoy que tendre & flouet)
Contre l'horreur du mal qu'on luy presente.

IIII.

Ce que les bõs endurẽt n'est point mal, ains vne ouuerture du vray biẽ Ieã 16.

Le corps pour toy serré de cent liens,
Rencontre au mal tant de sortes de biens,
Que ce mal mesme en vn grand bien se tourne:
Ainsi le mal quittant sa qualité,
Deuenant bien rend nostre infirmité
Constante au mal, qui du mal nous destourne.

V.

Ce mal en bien est si tost consommé,
Que ie crains fort de l'auoir mal nommé
Le nommant mal estant bien si extreme,
Que l'on ne doit de rien tant faire cas
Que de pouuoir, allant droit au trespas,
En si doux mal sacrifier soy-mesme.

Il n'y a que les seuls enfans de Dieu auſquels il soit permis de souffrir pour sõ nom.

VI.

Aussi ta main ne donne pas à tous
D'estre outragé d'vn mal qui soit si doux,
Chacun n'est pas d'vn si grand bien capable
Vouloir le bien tout le monde le peut:
Mais ce doux mal il ne l'a pas qui veut,
Celuy seul l'a qui du mal n'est coulpable.

VII.

Auoir l'honneur de souffrir pour ton nom,
Grand Dieu viuant, il n'appartient sinon

A ceux sans plus qui de pres t'appartiennent,
Qui plus ton Christ que le monde estimans,
De patience arment leur sentimans, Act. 5.
Dont ils sont preuue aux trauaux qu'ils sou-
(stiennent.

VIII.

Pour toy le mal leur est souuerain bien,
Pour toy la mort leur semble moins que rien,
L'affliction pour ta gloire soufferte
De tes esleuz est la prosperité,
Car ce que Christ a pour nous merité
En riche gain conuertit nostre perte.

IX.

Ceux qui ne sont de ton amour touchez, L'abbus
Ceux qui ne sont en ton estat couchez, des en-
Les reprouuez, les enfans de ce monde, fans du
Estant priuez d'vn sentiment si doux monde
Fuyent ce mal & se mocquent de nous, qui fuy-
Ne voyans pas le bien qui en redonde. ent la
perfecu
tion, &
ne peu-
uēt voir
le bien
qui en
reuient.

X.

Ils voyent bien les tourmens qu'on nous fait,
Mais ils ont l'œil trop foible & imparfait,
Pour contempler noz onctions secrettes,
Et noz ennuis succrez & sauoureux,
Qui sur le champ nous montent bien heureux
Au beau seiour des ioyes plus parfaites.

XI.

Ces onctions sont ces douces liqueurs,
Qui distillans des salutaires fleurs
Du haut iardin de ta saincte montagne, Dan. 3.
Dedans la flamme arrosoient les enfans,
Qui de la mort & du feu triomphans,
Auoient au feu ta grace pour compagne.

XII.

Dieu ré force ses eſleuz au milieu des tourmens, & d'iceux tire leur vie bien heureuſe. Mat. 10 Act. 5. Gal. 6.

Telles douceurs tu tires de l'amer,
Dont en la mort tu nous viens r'animer
Au beau milieu des glaiues & des flames:
Quand noſtre foy tous les deux ſurmontant,
Les deſeſpoirs de la mort va domptant,
Et guinde au ciel noz bien-heureuſes ames.

XIII.

C'eſt donc vn bien qu'on ne peut eſtimer
Que de ſouffrir du tourment pour t'aymer:
Ce ſont noz heurs, noz lauriers, noz victoires,
Que de porter apres toy noſtre croix:
Souffrir pour toy nous fait deuenir Rois,
Rois couronnez d'vn milion de gloires.

XIIII.

Effroy des oppreſſez pour leurs fautes enormes. 1. Pier. 2. Heb. 10

Mais quand, helas! toy-meſme en ton courroux
Pour noz forfaits te bandes contre nous,
Quand par ta main ſur nous appeſantie
Pour la grandeur de noz iniquitez,
En tes fleaux iuſtement irritez
Nous te ſentons comme aduerſe partie.

XV.

Helas! c'eſt bien le comble du malheur,
Helas! c'eſt bien vne extreme douleur.
O Dieu, que c'eſt, Dieu que c'eſt choſe horrible
Que de tomber en iuſtice arriuant
Entre les mains de toy, grand Dieu viuant,
Lors qu'apparois en ta fureur terrible!

Gehennes cõſcienſieuſes.

XVI.

O quels bourreaux, quels aſpres eſguillons
Percent noſtre ame outrageux & felons!

Que de remords, & que d'impatience!
Combien d'enfers sentons nous au dedans,
Qui par l'effroy de tes courroux ardans
Troublent, helas! noz pauures consciences?

XVII.

Or donc, Seigneur, afin qu'à l'aduenir
Tes iugemens nous puissions preuenir,
Fay nous souuent considerer l'exemple
De la cité qui sur toutes estoit
Le lieu plaisant où ta grace habitoit,
Que tu choisis pour y bastir vn temple.

Si nous continuõs en nostre peché Dieu nous delaissera, quoy qu'il no⁹ aye aymez paranãt, exẽple sur Ierusalem. 1. Rois 11. 2. Cor. 6. Nõb. 2. Iere. 14 Esa. 3. Psalm. 128. Luc. 21.

XVIII.

Ierusalem estoit ton cher soucy
Seigneur, c'estoit ton heritage aussi,
Et toutesfois aussi tost qu'adultere
Elle eut vers toy commis desloyauté,
De florissante & supreme en beauté
Tu la rendis deserte & solitaire.

XIX.

Au lieu, Seigneur, que par affection
Tu l'auois prise en ta protection,
Qu'elle t'estoit vn plaisant heritage
Où tu auois tant de biens departis,
Elle deuint la proye des gentils,
Et la rayas de dessus ton partage.

XX.

Que le peché nous doit estre en horreur!
Puis qu'il nous fait encourir ta fureur,
Et que sur nous tes foudres il eslance.
Le peché seul allumant ton courroux,
Te met en main les armes contre nous,
Quand tu nous veux punir à toute outrance.

Oraison excellente. Iere. 31

XXI.

Garde nous donc, Seigneur, par ta vertu:
Par ton esprit soit le monde abbatu:
Komps de Satan les trames incognues:
Conuertis nous en noz affections,
Afin qu'à toy nous nous conuertissions,
Et te rendions noz ames impolluës.

XXII.

Plus Dieu nous depart de faueurs & plus il faut estre hũbles. S. Luc. 22.

Ne permets point, Seigneur, que noz esprits
Soient transportez de vain orgueil espris,
Par tant de dons que ta main liberale
Nous a voulu de grace departir:
A celle fin qu'estans prests à partir
Nostre vouloir à ton vouloir s'esgale.

XXIII.

Puis que plus grand sera le chastiment
De ceux qui ont de ton vueil sentiment,
Et de ta loy parfaite cognoissance,
Qui ont appris & sçauent ton vouloir,
Et le sçachant n'en font point leur deuoir,
Que de ceux là qui sont en ignorance.

Argument vnzieſme.

Celuy qui est fondé en la cognoissance de Dieu sçait qu'il y a vn souuerain bien à l'inuoquer, tout fidele en est arresté là, & Maison-fleur dit l'auoir esprouué, aussi il s'y resoult d'abondance en ce Cantique.

CANTIQVE VNZIESME.

I.

Le poëte sage en la cognoissãce de Dieu cõfesse q̃ le souuerain biẽ de l'hõme, gist à l'inuoquer.

Depuis, Seigneur, que tu m'as
Emmielle des appaſts
De ta ſaincte cognoiſſance,
Et que les ſainctes liqueurs
De tes diuines douceurs
M'ont touché la conſcience:

II.

Depuis auſſi, ô bon Dieu,
Que m'as tiré du milieu
De mon apparent naufrage,
Et de ta benigne main
Par vn chaſtiment humain
M'as fait deuenir plus ſage:

III.

Certes i'ay tresbien ſenty,
Apres m'eſtre repenty
De mes follies paſſees,
Qu'il n'eſt point d'autre repos
Qu'inuoquer à tous propos
Ton ſainct nom en noz penſees.

IIII.

I'ay bien cognu par effait
Qu'vn cœur n'eſt point ſatisfait,
Quoy qu'il entreprenne & face,
Si du tout il ne s'attend,
(Pour eſtre heureux & content)
En la faueur de ta face.

V.

Qui se fonde sur les hómes est mal asseuré. Pſ. 118. 144. Iere. 17

Et me ſuis bien apperceu
De combien i'eſtois deceu
Mettant ma fiance aux hommes:
L'homme n'eſt que vanité,
Ce n'eſt rien qu'infirmité,
Et rien que rien nous ne ſommes.

VI.

L'homme eſt ſans verité. Dieu la verité meſme. Pſ. 116. Rom. 3. Mat. 24

Tout homme, certe, eſt menteur,
Mais toy noſtre Createur
Tu es touſiours veritable.
De ta parole l'effect
Jamais ne fut imparfait,
Mais ſeur & indubitable.

VII.

Des hauts Cieux & du Soleil
Le mouuement nompareil
Aura ſa borne & ſon terme:
Mais ta parole viura
Eternelle & durera
Touſiours inuincible & ferme.

VIII.

Dieu a promis d'aider aux fiés & n'eſt point menteur.

Or ta parole promet
Que la perſonne qui met
En toy ſeul ſon aſſeurance,
Pour monſtrer que tu as ſoin
D'elle, en ſon plus grand beſoin
Sentira ton aſſiſtance.

IX.

Auſſi, Seigneur, i'ay trouué
Et par effect eſprouué

Que qui t'inuoque & te prie
En sa tribulation
Reçoit consolation
Tresparfaicte & accomplie.

Il racõte les preuues qu'il en a faites. Psa. 90. 120. 122. 1. Cor. 1

X.

Car desiors que la douleur
M'est venu saisir le cœur,
Et que pour ma seure adresse
Vers toy i'ay leué les yeux,
Soudain mon mal ennuieux
S'est conuerty en liesse.

XI.

Ie n'ay plus senty ces maux
Ny ces importuns trauaux
Qui maistrisoient ma pensee,
Ta vertu les a domptez
Abbatus & surmontez,
Et leur fureur abaissee.

XII.

Seigneur ta seule vertu
A tous mes maux abbatu
(Touſiours soit elle adoree:)
Mon pauure cœur affligé
Ne fut onc tant soulagé
Qu'apres l'auoir imploree.

XIII.

Ce desir de la grandeur
Qui m'alloit rongeant le cœur
Desormais plus ne me force,
La congnoissance que i'ay
De toy l'a si bien rangé
Qu'il a perdu toute force.

Lavraie cognoissance de Dieu oste la

XIIII.

convoitise des biens mondains comme vile.

La faueur, l'ambition,
Autheurs de ma passion
Et de mon impatience,
Ne troublent plus mon prepos,
Car i'ay changé de repos,
Mettant en toy ma fiance.

XV.

Si i'ay quelque affaire en main
Dont ie vueille voir la fin
Et que telle elle m'auienne
Que ie l'ay sceu desirer,
Ie ne cesse d'admirer
La douceur & bonté tienne.

XVI.

Saincte resolution & digne d'vn vray chrestié

De mesme si mon souhait
N'a peu sortir son effet,
Mais a fait tout le contraire:
Ce m'est tout vn, car ie croy
Que tu sçais bien mieux que moy
Ce qui m'estoit necessaire.

XVII.

Voilà la perfection
De ma resolution,
C'est l'excellente recepte
Que i'ay contre les combats
Des accidens d'icy bas,
C'est le but où ie m'arreste.

XVIII.

Plus ne suis ambitieux
Que de la gloire des cieux,

C'eſt le ſeul bien où i'aſpire,
C'eſt le but de mes deſſeins,
Tous autres me ſemblent vains:
A ce blanc doncques ie tire.

Il racõte les grands biens q̃ Dieu lui a faicts en Ieſus Chriſt, ſur lequel deſormais il ſe veut fonder & châter ſa miſ ricorde.

XIX.

Mon vaiſſeau eſt arreſté,
Ie ne ſuis plus agité
Par la tempeſte & l'orage,
Ie ne vay plus chancelant
Dans ma nef, au gré du vent
Loin du deſiré riuage.

XX.

Car, Seigneur, tu m'as conduit
Et guidé par ton Eſprit
Dans le haure de ta grace.
Tu m'as fait donner au but
Où conſiſte mon ſalut
Par le ſerein de ta face.

XXI.

La ſacree ancre du Fils,
Où arreſté ie me ſuis
M'a preſerué de naufrage:
C'eſt auſſi pourquoy ie veux
Luy apprendre tous mes vœux
Deſſus le bord du riuage.

XXII.

Et vous mon ame & ma voix,
Et vous ma Cythre & mes doigts,
Que maintenant on s'accorde:
Qu'on s'accorde deſormais,
Pour mieux chanter que iamais
Sa grande miſericorde.

XXIII.

Il dit la dangereuse vie qu'il menoit au monde au parauãt de s'estre voüé à Iesus Christ qui l'en retira. Mat. 14

J'allois flottant dessus l'eau
Dans vn fragile vaisseau,
A l'abandon de tous vices,
I'estois prest d'aller au fonds
De ces abysmes profonds
Où nous plongent les delices:

XXIIII.

Ia la nef entroit dedans
Mille gouffres euidans
Dont iamais on ne retourne,
Où toute meschanceté
Voire toute impieté
Au sein des enfers seiourne.

XXV.

Ja desia le pesant faix
De mes delicts & meffaits
Me portoit en precipice,
Desia ie sentois l'effort
Des cruels traicts de la mort
Sans aucun secours propice.

XXVI.

Quand toy mon souuerain Roy,
Jettant les yeux dessus moy
Cognuz ma perte euidente:
Et lors me tendant la main
Par vn secours plus qu'humain
Me mis hors de la tourmente.

XXVII.

O charitable Sauueur,
O eternelle faueur,

O douceur incomparable,
O pitoyable bonté,
O celeſte charité!
O clemence inenarrable!

XXVIII.

D'auoir daigné, ô mon Dieu,
Me retirer du milieu
Des enfers plains de ſouffrances,
Moy qui tant & tant de fois
Voire à mon eſcient auuis
Meſpriſé tes ordonnances.

Il rend graces à Dieu des biẽs qu'il a receuz de luy, meſmes du tẽps de ſa naiſſance.

XXIX.

O bien fortunez mes ans,
D'eſtre arriuez en vn temps
Que ta puiſſance eſt cognuë
Plus qu'elle ne fuſt iamais,
Et que l'on voit deſormais
Celle de Satan vaincuë!

Argument douzieſme.

Qui ſe laiſſe conduire par l'eſprit de Dieu ſelon ſes commandemens reçoit de iour en iour les graces nouuelles, il meſpriſe ſainctement le monde & s'aſſeure à vn plus grand bien, au contraire ceux qui n'ont autre but que le monde, flottent ſur vne mer ſi inconſtante, que iamais ils ne peuuent arriuer à vn bon port.

CANTIQVE DOVZIESME.

I.

TAnt plus ie vay en auant,
Et plus le grand Dieu viuant

La cognoiſſãce de

Dieu bride les desirs mõdains.

Sa bonté me fait paroiſtre:
Et tant plus i'ay mon recours
A ſon eternel ſecours,
Et plus ie ſens ma foy croiſtre.

II.

Auant que i'euſſe ceſt heur
De luy conſacrer mon cœur,
Ie n'eſtois iamais ſans peine,
Touſiours quelque mal nouueau
Me tourmentoit le cerueau,
Souz eſperance incertaine.

III.

Et lors qu'vne paſſion
Me donnoit affliction,
I'auois vne impatience,
Qui troubloit à tout propos
Ma raiſon & mon repos,
Par ma propre deffiance.

IIII.

I'eſtois touſiours tourmenté
Comme vn nauire agité
Par la tempeſte & l'orage,
Qui çà & là chancelant
Flotte à la mercy du vent,
Loin du deſiré riuage.

V.

La conuoitiſe, l'honneur,
L'ambition, la faueur,
Eſtoient apres moy ſans ceſſe,
Si toſt que l'vn me laiſſoit,
Soudain l'autre me pouſſoit
En m'accuſant de pareſſe.

VI.

Ie n'estoy' iamais content
Comme vn homme qui pretend
Touſiours à nouuelle choſe,
Si toſt que l'vn a pris fin,
L'autre reuenant ſoudain
Nouueau trauail luy propoſe.

VII.

Le moindre ſoucy des miens
Eſtoit d'aſpirer aux biens
Que le Paradis enſerre:
Ie mettois Dieu en oubly,
Ie ne penſois plus en luy,
Mais bien aux biens de la terre.

Il racõte les folles penſees de ſon ame, la fiance qu'il auoit aux hõmes, la tromperie q̃ il en a cuë, l'abus des courtiſans.

VIII.

Car vne fois i'auoy' mis
Tout eſpoir en mes amis,
Et croyois tant au viſage
D'vn Prince, & d'vn grand Seigneur,
Que ie tenois ſa faueur
Pour eternel heritage,

IX.

Et bien qu'auec le temps
I'euſſe appris à mes deſpens
De m'aſſeurer du contraire,
Si eſtois-ie tellement
Aueuglé d'entendement,
Que ie n'en pouuois rien croire.

X.

Car ſi quelque mien deſſein
Ne prenoit heureuſe fin,

I'auois vn regret extreme,
Et ore accusant mon sort,
Ore me donnant le tort
Je n'accusois que moy mesme.

XI.

Tenant pour tout asseuré,
Pſ.118. 144. *Qu'vn Seigneur m'ayant iuré*
De fauoriſer mon affaire,
N'eust voulu rompre sa foy,
Ny se bander contre moy
M'ayant promis du contraire.

XII.

Ce-pendant ie m'apperceu
Ier. 17. *De combien i'estois deceu*
Par sa cauteleuse ruse,
Et comme vn fin courtisan,
De beaux semblans artisan,
Les plus auisez abuse.

XIII.

C'estoit vn nouueau tourment
Que i'eus en l'entendement,
De voir qu'vn grand personnage
M'eust trompé pour le seul gain,
Et qu'ayant la fraude en main
Il n'eust vertu qu'au visage.

XIIII.

Mais de tout cela le pis,
C'estoit que tous mes amis
Vinoient en ceſt erreur vaine,
Et que tous tant qu'ils estoient
Ainſi que moy s'arreſtoient
A ceſte faueur mondaine.

XV.

Toute leur felicité
Estoit la mondanité
Estoit vne douce rage
Qui d'vn desir de grandeurs,
D'ambition & d'honneurs,
Alloit rongeant leur courage.

Il dit q̃ ses amis suiuoiẽt vne mesme vie mõdaine.

XVI.

En sorte que leur parler
Ne me pouuoit consoler,
Il ne me falloit attendre
A leur consolation,
Car de mesme infection
Leur esprit se laissoit prendre.

C'est vne maxime que nostre cõscience nous accuse & nous reprend quoy q̃ nostre sensualité luy puisse opposer

XVII.

Ie sentois bien toutesfois
Certains esguillons par fois
Qui pressoient ma conscience,
Qui me proposant l'horreur
Du iugement du Seigneur
M'appelloient à repentance.

XVIII.

Mais quoy? c'estoit bien en vain,
Car i'estois si fort mondain
Que ma peruerse nature
Tous ces remords dedaignoit,
Et dans mon cœur esteignoit
Toute diuine pointure.

Heb. 10

Argument treziesme.

Les œuures de Dieu sont incomprenables. Bien heureux à qui l'enuie de les chanter est dõnee. Maison-fleur en ce Cantique vouë de s'y employer.

I.

Il dit q̃ nous ne pouuõs assez loüer Dieu: puis selon son pouuoir discourt de ses faits.

QVi chantera les merueilles
De tes œuures nompareilles
O Prince de l'vniuers?
Qui chanter a ta puissance
Et la haute Sapience
De tes iugemens diuers?

II.

Hé! quel chant & quelle Lyre
Entreprendront bien de dire
Suffisamment ta grandeur?
Qui peut de tes faits comprendre
Voire seulement entendre
L'admirable profondeur!

III.

Gen. 1. *Par l'effect de ta puissance,*
Psa. 33. *Par ta diuine presence*
89.107. *Tu viens à remplir tous lieux,*
Esa. 66. *Par ton essence infinie,*
Ierè. 23 *Par toy en toy-mesme vnie,*
Dan. 4. *Tu es surpassant les Cieux.*
Ro. 11.

IIII.

Ton diuin esprit sans peine
Le tour des hauts Cieux pourmeine,
Et soustient les Elemens:
Tout effect suit ta parole
De l'vn iusqu'à l'autre Pole,
Au son de tes mandemens.

V.

V.

Si les bien-heureux deuisent
Auecque toy, point ne disent
Cecy, cela se fera,
Il fut, sera telle chose:
Car deuant toy se repose
Ce qui fut, est, & sera.

Dieu seul cognoist les tẽps.

VI.

Tout homme perd la memoire
Du passé, & ne peut croire
Ce qui luy doit aduenir:
Mais toy, Seigneur, qui regardes,
Tout en tout, & qui le gardes,
Tiens tout dans ton souuenir.

Merueilles de l'esdace de Dieu qui est tout en tout, & la perfection mesmes

VII.

Ton essence est infinie,
En toy seul se void vnie
Et en partie & en tout:
Et ta nature diuine
N'a point en soy d'origine
Ny de milieu ny de bout.

VIII.

Tu fais tout par tout estendre,
Sans qu'on te puisse comprendre.
Tu es tout commencement,
Tout fin, tout milieu. Ta grace
A tout assignant sa place,
En toy n'a nul changement.

IX.

Tu es incomprehensible,
A toy rien n'est impossible,

Partie tu n'as en toy
Qui dedans toy ne reſponde,
Ta perfection eſt ronde,
Et toy meſmes es ta loy.

X.

Tu es en toy tout extreme,
Nó. 22. *Car tu te ſouſtiens toy-meſme*
23. Ier. 32. *Et n'as affaire d'appuy:*
Tu n'as aucune meſure,
Et ta diuine nature
N'eſt comparable à nulluy.

XI.

Qui dira donc les merueilles
Mala. 3. Mat. 19 *De tes gloires nompareilles,*
O Prince de l'vniuers?
Qui chantera ta puiſſance,
Et la haute Sapience
Il fait à Dieu le *De tes iugemens diuers?*

XII.

vray vœu d'ũ *O que peuſt mon Lut d'yuoire*
chreſtiẽ *Ton nom chanter & ta gloire!*
aſſauoir *Car, tel qu'il eſt deſormais,*
de celebrer ſes *Sans ceſſe il faut qu'il te loüe,*
loüanges. *Je le conſacre & le voüe*
A ton honneur à iamais.

PRIERES ET SAINCTES DOleances de Iob.

PAR R. BELLEAV.

I.

Eliure moy de peine & de langueur,
Mes iours ſont cours, ce n'eſt rien de ma vie:
Qu'eſt-ce de l'hõme? & d'où te vient l'enuie
D'en faire cas & de l'aimer, Seigneur?

Parce mihi domine, &c. Iob. 7.

II.

Pour l'eſprouuer de moment en moment
Tous les matins tu luy fais voir ta face,
Le viſitant des faueurs de ta grace,
Et prens ſoucy meſme de ſon tourment.

III.

Mais quãd ſera-ce, ô mõ vray Redempteur,
Que i'auray trefue, & que de ma ſaliue
Ie pourray ſain arrouſer ma genſiue,
Et l'aualant refraiſchir ma douleur?

IIII.

Dieu gardien, i'ay peché, mais pourquoy
M'as-tu creé ſi contraire à toy, Sire,
Que ce malheur me charge & me rend pire
En combatant moy-meſme contre moy?

V.

Oſte, oſte donc de ce pauure perclus
L'iniquité, haſte toy de m'abſoudre:
Car auſſi toſt que ſeray mis en poudre
En me cerchant ne me trouueras plus.

VI.

Tædet animã meam, &c.

De viure plus ma pauure ame s'ennuye,
Et ſe deſplaiſt du malheur de ſa vie:
Doncques Seigneur, librement ie diray
Ce qui la tient de ſi pres aſsiegee,
Et en l'aigreur de mon ame affligee
A toy, Seigneur, ainſi ie parleray.

VII.

Ne me condamne. Il n'eſt pas equitable,
Ou me declare en quoy ie ſuis coulpable,
Pour me iuger. Hé veux-tu reprouuer
Et ruiner ta pauure creature,
De tes ſaincts doigts l'ouurage & la facture,
Et des meſchans le conſeil approuuer:

VIII.

As-tu les yeux de chair comme nous, Sire?
Vois-tu ainſi que l'homme, & ton empire,
Tes iours, tes ans, comme ceux des humains,
S'eſcoulent-ils? Et quoy as-tu enuie
De rechercher ſi aſprement ma vie,
Veu que ne puis eſchapper de tes mains?

IX.

Manus tuæ, &c.

Tes mains m'ont fait, & repaiſtry de chair,
Comme vn potier qui de grace gentille
Tourne en vaiſſeaux vne maſſe d'argille:
Puis tout ſoudain tu me fais tresbucher.

Souuienne-toy auant que me damner,
Qui de limon, & de bourbe fangeuse
Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuse,
Apres ma mort me feras retourner.

X.

Tu m'as coulé comme le laict nouueau,
Qui c'espaissit & se caille en preſure,
De nerfs & d'os aſſemblé ma figure,
Puis reueſtu & de chair & de peau,
Tu m'as donné & la vie & les ans,
Me conduiſant au ſentier de ta grace,
Et aux rayons de ta diuine face
Guidé mes pas, mon eſprit & mes ſens.

XI.

Combien ay-ie de forfaictures,
D'offences iniques & dures? Reſpõde mihi quantas habeo iniq. &c.
Monſtre moy en quoy i'ay meffait,
Et me declare mon forfait.
Pourquoy me caches-tu ta face,
Et me banniſſant de ta grace
Deſtourne ton viſage amy,
Me tenant pour ton ennemy?
Veux-tu eſprouuer ta puiſſance
Contre la fueille qui balance,
Qui chancelle & branle à tous vents?
Quoy? me veux-tu liurer bataille,
Pourſuiuant le chaume & la paille,
Qui n'a plus d'humeur au dedans:
Ha! tu me tiens trop de rudeſſe,
Seigneur, & ſouz ta main maiſtreſſe
Ie ſouffre trop de paſſions,
Trop de maux, trop d'afflictions,

Et rigoureux de chaiſne dure,
Iob. 13. *Tu tends mes piedz à la torture,*
Et aux ceps qui ſont encernez
Deſſus mes talons decharnez:
Et comme le bois mort ſe mine,
Pourry & mangé de vermine,
Tout ainſi ie vis en langueur,
Où comme le drap d'vne robe,
Dont la tigne ronge & deſrobe
Le fil, la grace & la couleur.

XI. (temps

Homo nat⁹ de muliere &c. *L'homme nay de la femme, en viuant peu de*
Eſt plein de mille maux: & de mille tourmens:
Il eſt comme la fleur, qui naiſſant eſt coupee,
Et fuit ainſi que l'ombre, & n'a point de duree,
Iob. 14. *Tu ne laiſſes pourtant de luy porter faueur,*
Le tirant auec toy en iugement, Seigneur.
Hé qui peut (ſinon toy) rendre vne choſe pure,
Qui de nature eſt ſalle, & de ſemence impure?
Son aage eſt limité, & tiens par deuers toy
Le nombre de ſes moys, dont la borne & la loy
Jamais ne s'outrepaſſe. Eſloigne toy donc, Sire,
Et le laiſſe en repos iuſqu'au iour qu'il deſire,
Autant qu'vn crediteur apres le long ſeiour
Du beau iour qu'ö luy doit ſouhaite le retour.

XIII.

Quis mihi hoc tribuat, &c. *Sera-ce toy, qui fouz la terre baſſe,*
Et au plus creux d'enfer me cachera,
Juſques à tant que ta fureur ſe paſſe,
Et ta rigueur, Seigneur, s'appaiſſera?
Dy moy le iour que tu auras memoire
De moy, Seigneur, & que verray ta gloire.

Hé! penses tu qu'homme sans ton support
Puisse reuiure, apres qu'il sera mort?

XIII.

J'attendray donc toute la vie mienne,
Iusques à tant que mon eschange vienne,
Puis m'appellant respondray à ta voix:
Car bien te plaist l'œuure de tes saints doigts,
Je ne say pas, dont ne sçaches le nombre:
Sans toutesfois me tirer de l'encombre
De ce peché, qui m'opresse & me nuit,
Ne connant trefue au malheur qui me suit.

XV.

Mon haleine est deuenuë, Spiritus meo, &c
Si courte, & si corrompuë,
Et la fin me presse tant,
Que ie ne voy plus que l'ombre,
Et la fosse noire & sombre,
D'vn sepulchre qui m'attend.

XVI.

Les voisins qui m'accompagnent,
Ce sont ceux qui me desdaignent,
Et tous se mocquent de moy,
Mon œil tout honteux s'abaisse,
Et demeure en la destresse,
Seigneur, que d'eux ie reçoy.

XVII.

Sauue moy donc, ie t'en prie
Et deffen ma pauure vie.
Loge moy dedans ton fort,
Puis vienne qui me combatte
Main à main & qui m'abatte,
Tousiours seray le plus fort.

XVIII.

Mes empriſes ſont paſſees,
Mes iours, mes vœux, mes penſees,
Et tous mes deſſeins rompus.
Le iour m'eſt nuict, & m'eſt claire
La nuict, au lieu de lumiere,
Tant mes ſens ſont corrompus.

XIX.

J'ay faict mon lict en tenebres.
Et ſouz les tombes funebres
Je m'en vay tenir priſon,
La pourriture eſt mon pere,
Les vers ma ſœur & ma mere,
Et le tombeau ma maiſon.

XX.

Où eſt donc mon eſperance,
Et qui a la cognoiſſance
Seigneur, de ce que i'attends,
Sinon toy qui ſeul embraſſes,
Qui tranches, & qui compaſſes
Le Ciel, les iours & les temps?

XXI.

Mes os ſont pris tout le long de mon dos,
Contre ma peau, & ma chair vlceree
Et s'y coullant s'eſt du tout retiree,
Et ne ſuis plus qu'vne ordonnance d'os,
Sauf, eſchappé des fieres deſtinees,
Monſtrant la peau de mes dents deſcharmees.

Pelli meæ cõ ſumptis carnib. &c.

XXII.

Prenez pitié, prenez pitié de moy
Vous mes amis, iuſqu'à tant que ie meure:
La main de Dieu m'a touche à ceſte heure,
En ſa fureur, ie le ſens & le voy.

Laissez moy donc, puis que Dieu me tourmente,
Ne rongez plus ma charongne puante.

XXIII.

Que mon propos fust escrit en papier:
Et ma douleur en pierre bien taillee,
Ou d'vn burin grauee & cizellee
Sur vne table ou de plomb, ou d'acier:
A celle-fin qu'elle fust eternelle,
Et à iamais on eust memoire d'elle.

XXIIII.

Ie sçay que Dieu vit eternellement,
Et sçay aussi apres que la vermine
Aura rongé la chair de ma poitrine,
Que de mes yeux le verray pleinement,
Et se tiendra le dernier sur la terre
Haut esleué pour nos pechez enquerre.

XXV.

Lors ie verray là haut dedans les Cieux
Sa maiesté, & contemplant sa face
Me cacheray soubz l'aisle de sa grace,
Et rien que luy ne verray de mes yeux:
Pauure pecheur ayant mis l'esperance
De mon salut, en sa grande clemence.

XXVI.

Pourquoy m'as-tu tiré du fõds de la matrice, Quare
Moy qui ne suis qu'ordure & q̃ fãge & q̃ vice? de vul-
Mort nay ie fusse mort, iamais œil ne m'eust veu un, &c.
Chetif comme ie suis, & serois aussi peu
Que i'estois auant que d'estre:
Car si tost que ie vins naistre,
L'on m'eust du ventre au tombeau
Porté comme en vn berceau.

XXVII.

Le nombre de mes iours eſt bien petit, ô Sire,
Laiſſe moy donc parler, permets que ie ſouſpire,
Et que ie me conſole, auparauant qu'aller
Aux lieux ſombres & noirs, où me faut deualler
Souz la terre tenebreuſe
Au lieu de la nuict ombreuſe,
En ce lieu où eſt le fort
Que tient l'ombre de la mort.

XXVIII.

Au lieu où ſans retour il nous conuient deſcendre
La proye du tombeau, des vers, & de la cendre,
Au lieu où le deſordre & la ſedition
Exercent peſle-meſle vne confuſion
Entre les nuicts eternelles,
Loin de noz lumieres belles.
Deſſous l'Empire d'horreur,
D'ombres, de plaints, & de peur.

MVSE CHRESTIENNE,

C'EST A DIRE,

CANTIQVES ET POEMES CHRESTIENS DE DIVERS Autheurs, aucuns desquels sont de nouueau mis en lumiere.

DE PHIL. DES PORTES.

I.

Eliure moy, Seigneur, de la mort eternelle,
Et regarde en pitié mon ame criminelle,
Languissante, estonnee, & tremblante d'effroy:
Cache-là souz ton aisle au iour espouuantable,
Quand la Terre & les Cieux s'enfuiront deuant toy,
En te voyant si grand, si sainct, si redoutable.

C'est le grand Libera me domine.

II.

Au iour que tu viendras en ta maiesté sainte
Pour iuger ce grand Tout, qui fremira de crainte,

Le reduisant à rien par tes feux allumez
O iour pour les meschans, pleins d'horreur, de miseres
De cris, d'ennuis, de plaints, de soubpirs enflammez,
De grincement de dents, & de larmes ameres!

III.

Las i'en trẽble en moy-mesme, & la crainte
Qui se campe en mon cœur, rend mon ame troublee,
Ma force esuanouye, & mon sang tout gelé:
Le poil dessus mon chef horriblement se dresse,
Et mon esprit de crainte est si fort desolé
Que ie n'ose crier au fort de ma tristesse.

IIII.

Les Anges fremiront au regard de ta face:
Helas, où pourrõt dõc les mẽchãs trouuer place?
Où se pourrõt cacher ceux qui sont reprouuez?
Où faudra il, Seigneur, que lors ie me retire
(Si les iustes seront à grand' peine sauuez)
Miserable pecheur, pour appaiser ton ire?

V.

Que diray ie, chetif? que me faudra-il faire?
Ie ne trouueray rien qui ne me soit contraire,
Ie verray mon peché s'esleuer contre moy:
Mon iuge est iuste & sainct, ie suis plein d'iniustice:
Helas, ie suis rebelle, & ie verray mon Roy,
Mon Roy clair & luisant, & moy noircy de vice.

VI.

Vne bruyante voix tout par tout espanduë
Sera du bout des Cieux en la terre entenduë:

O vous morts, qui gisez nourriture des vers,
Laissez les monumens reprenez la lumiere,
Nostre grand Dieu se sied pour iuger l'vniuers,
Accourez & oyez la sentence derniere.

VII.

O Seigneur, dõt la main toutes choses enserre,
Debonnaire Sauueur, qui m'as formé de terre,
Qui rẽds par ton pur sang mes pechez nettoyez,
Et qui feras leuer mon corps de pourriture,
Enten mes tristes cris iusqu'au ciel enuoyez,
Et pren pitié de moy qui suis ta creature.

VIII.

Exauce, exauce, ô Dieu ma priere enflãmee,
Destourne loin de moy ta iuste ire allumee,
Fay porter mon esprit par vn doux iugement
Dans le sein d'Abraham auec tous les fidelles:
Afin que ton sainct nom ie chãte incessammẽt,
Iouyssant bien-heureux des clartez eternelles.

DEVX CANTIQVES DV mesme Phil. des Portes.

C'est pitié, que nous despẽsons quasi tous le meilleur de nostre aage aux follies & vanitez du monde. Et mesmes ceux à qui Dieu a departy des graces en l'ame par dessus les autres. Encores ce qui est le plus à regretter, est que la plus part ne vient iamais en cognoissance de telles fautes, le pardon desquelles (quoy que bien tard requis) n'est iamais refusé de Dieu, quand nous recourons à luy auec foy & protestation d'amandement.

I.

ARriere, ô fureur insensee,
Iadis si forte en ma pensee

Il monstre la vanité de sa vie passée, & dit qu'il sét vn amãdement par la cognoissance de son peché, pour l'abolitiõ duquel il prie Dieu.

Quand d'erreur i'estois allumé
Remply d'vne flamme plus saincte,
Ie sens maintenant toute esteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.

II.

C'est trop, c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours & d'armes.
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop, plein de ieunesse folle,
Perdu temps, labeur & parole,
Pour le corps l'ombrage suyuant.

III.

Seigneur, change & monte ta lyre,
A fin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs oiseux,
Elle rauisse les aureilles,
Resonnant tes hautes merueilles
Quand de rien tu formas les cieux.

IIII.

O Pere, à toy seul ie m'addresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
De leuer le regard en haut:
En te descouurant mon offense:
I'inuoque, en pleurant ta clemence,
Pour me purger de tout defaut.

V.

Las! ie suis tout noircy de vice,
Mais applique moy la iustice
De ton fils l'obiect de ma foy:
Si ie ne suis que pourriture,
Pourtant suis-ie ta creature,
Et ne veux m'addresser qu'à toy.

VI.

Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que ie sois miserable,
Monstre toy gracieux & doux,
Ne me chastie en ta cholere:
Car, helas! si tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux?

A l'imitatiõ de Dauid il supplie Dieu ne le chastier en sa collere. Psal. 6.

VII.

Le ciel qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant deuant ta face,
S'il te cognoissoit irrité:
Et des Anges la troupe saincte
N'oseroit paroistre en la crainte
De ta iuste seuerité.

VIII.

C'est toy qui d'vne main puissante
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'vn clin d'œil seulement
Fais tourner ceste masse ronde:
La flamme, l'air, la terre & l'onde
Sont serfs de ton commandement.

Dieu touſiours vn, & ſes forces admirables.

IX.

C'est toy qui n'as point de naissance,
Tu as vne ineffable essence,
Tout sainct, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand vniuers range:
Et bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

X.

Ta parole est seule asseuree,
Et quand plus n'aura de duree

La parole de Dieu eſt

eternelle,& le vray appuy des fidelles.
Du ciel l'assidu mouuement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ny fin ny terme,
Non plus que de commencement.

S. Matt. 24.

XI.

Seigneur, c'est sur ceste parole
Que ie m'asseure & me console,
Quand mon cœur se pasme d'effroy:
C'est elle qui me fortifie,
Et qui fait qu'aussi ie me fie
En Christ mon Sauueur & mon Roy.

XII.

L'asseurãce en Christ nous chasse toute sorte de peur.
Fondé sur chose si certaine
Aurois ie vne esperance vaine?
N'aurois ie ce qu'ay desiré?
Mon attente est en ta clemence,
Ta parole est mon asseurance,
Sçaurois-ie estre mieux asseuré?

Psalm. 127. Osee 12. Rom. 8. Cor. 15.

XIII.

C'est pourquoy desia i'ose dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,
Le peché, l'enfer, ny la mort?
Ta bonté me donne courage.
Qui peut m'asseurer dauantage
Qu'vn Dieu si puissant & si fort?

XIIII.

Il demande à Dieu qu'il poursuiue de l'inspi-
Continuë, ô Dieu, continuë,
A fin que ta force cognuë
Soit tousiours mon seul argument,
Delaissant les fausses loüanges
De mille & mille Dieux estranges
Que i'ay chantez trop follement.

XV.

Qu'en mes vers desormais i'efface
Tant de traits, d'ardeurs & de glace
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque deuce cautelle
Auroient sceu mes sens enchanter.

rer, & qu'il destourne sa muse des faux Dieux & de l'amour,

XVI.

Je m'en repens rouge de honte,
Quand ie mets quelquefois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passees,
Tant & tant d'errantes pensees,
Tant de cris si mal entendus.

puis il raconte ses folies passees.

XVII.

Mais quoy! veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure:
Veux-ie me plaindre vne autre fois?
Et par mes accens lamentables
Taſcher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers & les bois?

Il veut chasser la memoire de ses erreurs, & prier Dieu ne l'y laisser retomber. Psal. 50

XVIII.

Las non! mais plein de repentance
I'en deteſte la ſouuenance,
Roy de mes miſeres horreur,
Seigneur, à qui ie m'addreſſe,
Ne ſouffre, helas! que ma ieuneſſe
Retombe plus en ceſt erreur.

XIX.

Vn cœur net en moy renouuelle,
Fin que plus ie ne chancelle

Suyuant mon instinct vicieux:
Et quelque chose que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'addresse au chemin des cieux.

XX.

Fay que mon luth tousiours te sonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne,
Que tes œuures grands & parfaits:
Que ma bouche demeure close,
Si ie veux parler d'autre chose
Que de ta gloire & de tes faits.

Argument second.

Quand il plaist à Dieu nous ouurir les yeux de l'entendement, & nous esclairer cõtre les tenebres du monde, la vie que nous auons auparauant menee, alors nous est en horreur pour les detestables fautes. Et en chaque sens de la nature dont elle se trouue chargee: le vray remede contre la fin desquelles est de les confesser à Dieu auec regrets & larmes, & luy demander son assistance afin de n'y retomber à l'auenir.

I.

Il dit qu'à son inuocation Dieu l'a deliuré. S. Matt. 14.

DVrant tant de grands flots coup sur coup
s'esleuans,
Tant de feux, tant d'esclairs, tant de pluye & de vents,
Rabattant à l'enuy ma nacelle brisee,
Restè la nuict sans guide entre mille destours,
Seigneur ie te reclame, & voicy ton secours.
Qui rend de mon esprit la tourmente appaisee.

II.

Le brouillas qui long temps m'a le iour desrobé
Percé de tes rayons en peu d'heure est tombé,
Mon ame aueugle vn tẽps la veuë a recouuree,
Mais presque elle a regret d'vn bien si precieux:
Car quãd dessus soy-mesme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez se void toute entourree.

III.

Las puis que rien d'entier ne s'y peut auiser,
Que luy sert sa clarté sinon pour l'accuser,
Et la rendre confuse en voyant tant de vices?
Plaise toy donc encor les deux yeux me couurir,
Non, Seigneur, mais plustost vueilles les mieux ouurir
Pour contẽpler ta grace & tes grands benefices.

Dõs de Dieu à l'hõme, excellẽce d'iceluy, & cõme tout ce que le monde cõtient a esté fait pour luy.

IIII.

Ores que dedans moy ie me suis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict esclairé,
Que ie voy de thresors dont tu m'es fauorable:
N'estant, tu m'as fait estre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des sens, & plus haut m'esleuant
Me departs le discours, & me fais raisonnable.

V.

Ta main d'ame & de corps a mõ tout façõné,
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au soir de sa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurãt,
Tousiours cõme à son bien vers le ciel aspirant,
Si le monde abuseur ne l'en rend destournee.

VI.

Oyseaux, bestes, poissons, eaux, bois, plantes & fruicts,
Nuict, iour, Lune, Soleil, pour moy furent produits:
Et pour rẽdre ta grace en tout poinct accomplie
Apres m'auoir laissé quelques iours sauourer
De tes fruits icy bas, s'il te plait m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.

VII.

Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains,
Par grace & franchement sont donnez aux humains,
Tu n'en esperes rien, tu n'as de rien affaire:
Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté,
C'est ce qu'en mon esprit ie voy de ta bonté,
Lors que ton œil diuin mes tenebres esclaire.

VIII.

Nostre premiere forme est chãgee par le peché.

Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy:
Que ie trouue en mõ ame & de crasse & d'ordure:
Que mes sens corrompus sont deuenus infects:
L'esprit decheu de sa premiere excellẽce.
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits:
Et que mon premier estre a changé de figure.

IX.

Ceste esprit que diuin tu m'auois fait auoir
Pour l'esleuer au ciel, pour entẽdre & sçauoir,

Et pour te recognoistre aux traits de ton ouurage:
Esgaré du sentier de sa felicité
A choiſi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luy meſme à ſon bien s'eſt fermé le paſſage.

X.

Ce cœur, des chauds deſirs la ſource & l'aliment, Mauuais office du cœur.
Que tu m'auois donné pour t'aymer ardãment,
Et pour ſeruir de liure à ta loy treſparfaite,
Ne t'a rien reſerué de ſes affections:
Mais en s'abandonnant aux folles paſſions
A toutes leurs fureurs a ſeruy de retraite.

XI.

Il a ſouuent bouilly de rage & de deſdain,
Il a ſenty douleur du bien de ſon prochain,
Il a long temps couué mainte haine mortelle,
Il s'eſt enflé d'orgueil, il s'eſt deſeſperé,
La chaude ambition l'a ſouuent alteré,
Il n'a point eſté ſimple, ains double & peu fide-(le.

XII.

Ces yeux, rois de mes ſens, qui me deuoient Les yeux ſõt cau-
guider
A toute heure en mõ biẽ, & du mal me garder, ſe de la
Ne laiſſans nulle entree aux fureurs inſenſees, perte
Charmez d'vn vain plaiſir laſches ſe ſont ren- des autres ſẽs.
dus:
Par eux mes autres ſens ont tous eſté perdus,
Et de mon foible cœur les defenſes forcees.

XIII.

Eux qui touſiours en haut doiuẽt eſtre dreſ-(ſez
Ont tenu leurs regards vers la terre abbaiſſez,

Eux qui doiuent pleurer iour & nuict mon offence,
Ont pleuré, las! hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle autre langueur,
Dont le monde maudit ses seruans recompense.

XIIII.

Les aureilles fautiues.

Mon aureille où ta voix deuoit touſiours ſonner,
Toute aux cõptes menteurs s'eſt voulu adõner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a ſouuent ouy ton ſainct nom blaſphemer,
Meſdire, iniurier, ſon prochain diffamer,
Et s'eſt pluë aux diſcours de perilleuſes fables.

XV.

Erreurs commiſes par la bouche.

Las, helas! que ma bouche a failly cõtre toy,
Je l'auoüe, ô Seigneur, pour enſeigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre plaine,
Pour ayder aux mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & conſoler,
Sans iamais la ſouiller d'vne parole vaine.

XVI.

Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tãt deſiré,
Je n'ay fait que mentir, ie me ſuis pariuré,
J'ay deſpité le ciel, ta gloire & tes merueilles.
I'en ay flatté les grãds & leurs maux deſguiſez,
J'ay ſemé la diſcorde & de propos ruſez,
I'ay ſouuent enchanté les credules aureilles.

XVII.

Maluerſation de tous les ſens.

Bref chacun de mes ſens tãt dedans que dehors
De chacune des parts de l'eſprit & du corps,

ont plus rien qui ressemble à leur forme pre-
miere: (ré,
Un seul trait de ta main n'est sur moy demeu-
re: suis vn monstre horrible & si desfiguré,
Que crainte de me voir, ie fuy toute lumiere.

XVIII.

Helas! i'ay bien raison d'estre pasle & trē- Noz pe
blant, chez
Ma confusion croist, mon mal va redoublant. nous in-
Qui du roc de mon cœur tirera tes fontaines? uitent à
Qui grossira mon chef de torrens furieux? gemir à
Qui de larges ruisseaux m'ēflera les deux yeux, quoy
Pour noyer mes pechez, mon angoisse & mes nous de
XIX. (peines? urions
entendre.
Tous mes chants soient changez en leurs ge- S.Luc.
missemens, 15.
En tenebres mes iours, mes plaisirs en tourmēs:
Que ie sème mon chef de poussiere & de cēdre,
Que des bons, comme ingrat, ie sois abandonné,
La crainte & la frayeur m'ont tout enuironné,
Et la gueule d'enfer s'ouure à fin de me prēdre.

XX.

Que d'vn seul en mon dueil ie ne sois cōsolé,
Car du roolle des bons mon nom est cancelé.
Mōts, bois, fleuues, rochers, pleurez mō auēture,
Le portrait du Seigneur i'ay moy mesme effacé,
I'ay delaissé mon pere & son bien despencé,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourritu-
XXI. (re.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux pre-
senter, (ter,
Ie veux bas à ses pieds tout en pleurs me iet-

Cõparaison du pecheur & à qui.

Poussant du fond du cœur ceste voix lamentable:
I'ay peché deuant toy, pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'est indignement,
Mon malheur ne merite vn nom si fauorable.

XXII.

Belles & saincles prieres. Psal. 6. 130.

De l'abysme où ie suis à toy ie vay criant,
Pardonne à ton enfant contrit & suppliant,
Ie te demande grace, & fuy toute iustice.
Ne vueille exactement mes erreurs balancer.
Tu ne veux pas, Seigneur, ta iustice exercer
Que cõtre le meschãt qui s'obstine en son vice.

XXIII.

Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner,
Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y retourner,
Ma foiblesse, Seigneur, m'est trop & trop cognuë.
Ayde donc, s'il te plaist, à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as ressuscité,
Que mon ame çà bas ne soit plus detenuë.

XXIIII.

Esclaire mon esprit, & le conduits à toy,
Remply mon cœur, d'amour, de constance & de foy,
De tous obiects trompeurs mes yeux vueille distraire,
Mon aureille à iamais soit ta voix escoutant,
Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps sans fin ie te reuere.

SONNETS

SONNETS CHRESTIENS
tirez de la theanthropogamie de Matin le Saulx.

I.

LA tempeste & l'horreur d'vn combat effroyable, — Les assaux de l'hõme en soy-mesme, & la victoire de la foy & de l'esprit.
Agite par dedans mon cœur diuersement,
Car la doute & la foy se heurtent fierement,
Et la vie & la mort d'vn effort redoutable.
La chair assaut l'esprit de fureur incroyable,
Ce qui cause en mon cœur si grand estonnement,
Et agitte les sens de mon tout tellement
Que ie languis & meurs sous ce faix importable.
La foy va poursuyuant ce que la doute suit,
La vie va suyuant ce que la mort poursuit,
Et la chair craint la mort que mon esprit souhaitte.
L'amour force la chair, & la crainte & la mort,
Lors la vie, la foy, & l'esprit, le plus fort
Chantent a l'Eternel, Ta volonté soit faite.

II.

Me sentant emplumer des ailes de la foy, — Bataille entre la loy & la foy, & les effets de l'vne & de l'autre.
Ie tire vers le ciel d'vn vol beaucoup plus viste
Que l'aigle rauisseur de son aiste subite
Ne menace l'oyseau qu'il chasse deuant soy:
Mais sentant le fardeau de l'importable Loy
Me changer sur le dos de mes pechez l'eslite,
Au profonds des enfers lors ie me precipite,
Sans pouuoir plus voler au throsne de mõ Roy.

La Foy me fait gouſter des hauts cieux la douceur,
La Loy me fait ſentir des enfers la rigueur,
A cauſe du peché qui ma chair mortifie.
La foy veut q̃ ie viue és biẽ-heureux ſeiours:
La loy veut q̃ ie meure en l'abyſme à touſiours:
Ainſi la loy condamne, & la foy iuſtifie.

III.

Par vn ſentier ouuert à la chair incognu
Chriſt a prins, par la chair, des cieux hautains la trace,
Beau ſõnet cõtenant l'efficace de l'humanité & de la chair de Ieſus Chriſt.
Et fait voir à la chair l'Eternel face à face,
Au ciel où ſans ſa chair nul ne fuſt paruenu.
Sa chair fraĉhe de chair en chair a ſubuenu
A ceſte chair de chair, luy faiſant au ciel place.
Sa chair meurtrit la chair, ſa chair le sãg efface
Le meurtrier de la chair des creux enfers venu:
Sa chair donne à la chair par mort vie eternelle,
Sa chair donne l'eſprit à ceſte chair charnelle,
Sa chair guide la chair aux cieux par ſes enfers.
Sa chair donne à la chair de ſa chair nourriture,
Sa chair fait à la chair de tous biẽs ouuerture,
Par le ſentier des maux que ſa chair a ſoufferts.

IIII.

Il chãte le los de la vierge Marie qui a enfanté
Heureuſe mille fois ceſte mere pucelle,
Qui dans ſon ventre vierge a porté le Sauueur,
Et de ſon tetin vierge eſpuré la ſaueur,
Pour allaicter celuy qui tous les Dieux excelle

Mais qui pourra chanter le grand bon-heur de celle Iesus Christ selon la chair, & le priuilege de l'Eglise qui enfante l'vn & l'autre, & comment.
Qui a receu du ciel tant & tant de bon heur,
Que d'enfanter la mere & le fils pardonneur,
Qui fait branſler du doigt la terre vniuerſelle!
Marie a enfanté Chriſt maternellement,
L'Egliſe a enfanté le Chriſt pareillement,
Mais l'vne par la chair, l'autre par foy ſincere!
De l'vn & l'autre encor Chriſt eſt le fils aiſné:
Mais ce beau priuilege à l'Egliſe eſt donné
D'enfanter par la foy & le fils & la mere.

V.

La raiſon me defaut, quād la raiſon ie ſonde Il ne faut rechercher par raiſon mōdaine les hauts myſteres & ſecrets de Dieu, & nous faut cōtēter de ſa parole & de la foy.
Des abyſmes profonds, des ouurages diuers,
De celuy qui de l'œil fait trembler l'vniuers,
Et de rien a baſty ceſte machine ronde.
La raiſon me defaut, quand la raiſon profonde
Ie cerche par raiſon de ſes ſecrets couuerts,
Et de ſes iugemens qui mettent à l'enuers,
De l'humaine raiſon la raiſon plus feconde.
La raiſon me defaut quand par raiſon humaine
Ie recerche pourquoy ſa bonté ſouueraine
A par peché guery de peché la poiſon.
Et pourquoy ſur la chair il a ma chair mortelle
Par la mort eſleuee en la vie immortelle. (le
La foy ſeule en mon Dieu eſt ma ſeule raiſon.

VI.

La raiſon de la chair, de l'eſprit ennemie,
Ne peut par ſa raiſon comprendre l'infiny,

De cil qui a formé tout ce qui eſt finy,
Au gré de ſa ſageſſe en ſa forme affermie.
Si la raiſon pouuoit dedans l'Academie
De ſon ſens conceuoir celuy qui eſt vny
En Trinité vray Dieu, de ſon cercle infiny
La parfaite rondeur ne ſeroit que demie.
Si la raiſon pouuoit par ſes ſens conceuoir
Ce ſecret que les cieux n'ont peu apperceuoir,
Qui ioint la Deité à vne chair de cendre:
Ce ſecret ennemy, de l'humaine raiſon,
Seroit cogneu de tous, & en toute ſaiſon,
Mais la foy ſeul en Dieu peut ce ſecret comprendre.

DEVX CANTIQVES DE Th. de Sautemont.

Argument premier.

Depuis le commencement de noſtre vie iuſques à la fin d'icelle, le peché nous fait inceſſamment la guerre ſoubz l'enſeigne des delices, & des plaiſirs, auecque leſquels il nous galloppe à ſa volonté: Puis quand par vne faueur diuine nous ſommes aucunement deliurez de ſa ſubiettion, les regrets & les plaintes nous viennent incontinent agiter, l'allegement deſquelles eſt donné de Dieu, & s'obtient par le moyen de la foy.

I.

Il deſcrit la miſere de l'homme eſloigné de Dieu, ſes at-

PLus ie marche en ce monde, & plus ie ſuis laſſé:
Car le chemin tortu m'a les iambes caſſé,
Depuis le triſte iour que i'aueuglay mon ame,
En luy oſtant de Dieu le flambeau gracieux,
Preſentant de l'ordure & du vent à ſes yeux,
Et attiſant vn feu qui à tout mal l'enflamme.

II.

Peché, qui ne veut voir mon angoisse finir, traits du
Bourelle tous mes sens d'vn triste souuenir, peché &
En me ramenteuant les delices du monde, la trom-
Tant de pompes, de ieux, de salcs voluptez, perie
Tant d'appasts amorçans mon cœur de tous d'icel-
costez: luy.
Et me veut retrainer en ceste fosse immonde.

III. (ster

Mais ie voy maintenãt qu'il me faisoit gou-
Son venin dedans l'or, non pour me contenter:
(Car quel cõtentemẽt en malheur se rencõtre?)
Mais à fin qu'en m'ostant toute felicité
Ie fusse pour iamais du ciel desherité,
Et demeurasse serf de ceſt horrible monstre.

IIII.

O Dieu! ie t'ay laissé: contẽple mes douleurs,
La pluye de ta grace enfle l'eau de mes pleurs, Oraiſon
Fay que de mes soubpirs se leue vn grand orage Meta-
Qui l'arbre de pechez arrache de mon cœur, phori-
Noye mes vanitez & me rende vainqueur que.
Des flots me reculans du celeste riuage.

V.

Du temps que ie n'estois de ton amour espris,
A cherir le peché i'appliquoy mes esprits,
I'appellois son absence vn aigre departie:
Ores ie dy que c'est vn rigoureux tourment,
Vne angoisse, vne rage, & vn gemissement,
La peste des humains, & la mort de la vie.

VI. (stourné

Las! que i'estois meschant, quand de toy de-
Je me suis asprement dés ieuneſſe addonné

La cognoissance & amour de Dieu no⁹ fait abhorrer le peché.

A pratiquer les arts du tyran de mon ame!
Auſſi ie ne pouuois cercher ny ciel ny paix
Entre les fils d'Adam, ny dans ce trouble eſpais
Du monde de Satan qui mon Sauueur diffame.

VII.

Parmy tant de meſchefs, dont peché m'aſſailloit,
L'œil de Dieu m'apperceut : ia mon pied ſe (dre
Au fleuue de l'enfer quād ſa main me vint prē-
Et retirer au iour, où la chair ie combats,
Et ſous mes pieds ie voy tous mes ennemis bas,
Sans cōtre mon ſalut pouuoir rien entreprēdre.

VIII.

Qui court apres le monde, il chemine en la nuict,
Qui ſert à ſes plaiſirs malheur & mort le ſuit,
Pour le precipiter en miſere eternelle.
Je ſçay de quel coſté mon ame doit tirer,
Plus ne veux, ny ne puis mon alleure eſgarer,
Ayant pour me guider l'eſtoille ſupernelle.

IX.

Combien que le nocher branſlant deſſus lēs eaux:
De nuict, battu des vents, porte mille trauaux,
Si rit-il, deſcouurant de ſeu quelque apparence:
Auſſi moy tempeſté dans la mondaine mer
Sens de conſtante foy ma penſee s'armer,
Voyant que mon Sauueur pour m'eſclairer s'a- (uance.

X.

Viuant comme ie vis, en peché ſoucieux,
En grace ſoulagé, ie fuy, ie quiers les cieux:

I'ayme, ie hay la terre: en trẽblant ie m'aſſeure:
En la mort ie reuy: ie trouue en mon malheur
Paix & contentement: ma cuiſante douleur
Dedans moy ſe transforme en lieſſe treſſeure.

L'abbus du mõdeil fait deſſein de ne le plꝰ imiter, ainçois Ieſuchriſt qui deſia commẽce à l'aſſiſter.

XI.

Mais ie ſens reuenir ceſt hyuer de mon cœur,
Qui de mille brouillas a ramaſſé le chœur,
A fin d'enueloppper mon ame deſolee.
O Seigneur, ton Soleil a mille traits puiſſans
Pour enfoncer du tout leurs efforts rauiſſans,
Voire les diſſiper d'vne ſeule ſoufflee.

XII.

Contre le nouueau peché nouueau ſecours de Dieu, qui peut en vn momẽt diſſiper toutes afflictions.

Par mes maux ton pouuoir ne peut eſtre briſé,
Si de ton œil ie ſuis vn quart d'heure priſé,
Je ſçay que mes haineux fondront comme la cire,
Alors qu'elle ſe perd ſous les rais du Soleil.
Voudrois-tu deſtourner à ceſte fois ton œil,
Qui fait que reſpirant, à ſon throſne i'aſpire?

XIII.

C'eſt toy qui iour & nuict me fais ſouef repoſer,
Sans toy mon grief ſoucy ne ſe veut acoiſer,
Ma conſcience, helas! ne me fait point de treue.
Tans plus ie vis ſans toy, plus ie ſuis tourmenté,
Du monde & de ma chair inceſſamment tenté,
A me plonger au mal qui tant mon ame greue.

XIIII.

Mais i'ay pour reẽfort ta parole, Seigneur,
Et ton eſprit qui m'eſt, au dedans enſeigneur:

L'esperance, la foy, de mes pechez la haine,
Et ton palais me mõstre, aupres de mõ Sauueur,
Vn siege à moy dressé par ta grande faueur,
Où de gloire i'auray la chair & l'ame pleine.

En peché il n'y a q̃ trauail & passion. Espoir du fidelle.

Argument second.

Ce Cantique est tout plein des œuures du sainct Esprit, conformes au nom dõt nostre Seigneur Iesus Christ mesme l'a appellé, assauoir cõsolateur & enseigneur des fidelles : Certes la personne qui en est assistee, & qui se laisse conduire par luy, se peut dire heureuse, car elle est asseuree de ne tomber iamais dans les prises du desespoir & de Satan.

CANTIQVE SECOND.

I.

O Tout bon, ô tout puissant Dieu,
O sainct Esprit qui en tout lieu
Il faut demander l'aide du S. Esprit, par le moyen de laquelle nous chasserõs tous les ennemis de nostre ame. *Peux soulager la conscience*
Osant de mon œil approcher,
Toy qui fais le malheur cacher,
Voire perir par ta presence.

II.

Approche, ô bien seul desiré,
As tu si long temps demeuré
Pour vaincre ma lourde paresse?
Si ie dors, ne t'attendant pas,
Ne peux tu pourtant faire vn pas
A trauers la nuict qui m'oppresse?

III.

Ouure mes yeux, fay moy veiller,
Ay ie bien peu tant sommeiller

Au bourbier fangeux de mes fautes?
Helas, ouy! i'y ſerois encor,
Si ta clarté ne monſtroit or
De ſon feu les lumieres hautes.

IIII.

Haſte toy donque de venir,
Mais qui te peut tant retenir?
Le ciel ta courſe ne retarde,
Satan ton œil ne peut porter
Ma chair n'oſeroit m'accoſter,
Lors que ta vertu me regarde.

V.

Le monde s'enfuit à ta voix,
Tout confus mon peché tu vois
Si ta preſence n'enuironne.
Mais helas! que ſuis ie ſans toy,
Satan, la chair, en veut à moy,
Et dans le monde m'empriſonne.

VI.

Que feray-ie en ce changement
Si ie n'ay quelque allegement
Par le ſainct effort de ta grace?
Ores ie contemple en maints lieux
L'effect des rayons de tes yeux,
Et que l'heur giſt dedans ta face.

Il deſcrit la puiſſance du S. Eſprit.

VII.

Tu peux, s'il te vient à deſir
Combler mon ame de plaiſir,
Et dompter toute ma triſteſſe.
Sus donc, demonſtre ton pouuoir:
Fay moy quelque ſoulas auoir
Deſſous le fardeau qui me bleſſe.

VIII.

Tu peux de malheur m'exempter:
Tu peux à mon cœur preſenter
Le bien qu'ardamment il deſire,
Tu peux combler tous mes ſouhaits:
Si tes ouurages ſont parfaits,
Mets quelque fin à mon martyre.

IX.

Par le moyen du ſaint Eſprit nous voyons Ieſus Chriſt.

Que ie voye, ô treſſainct Eſprit,
La beauté de mon Ieſus Chriſt,
Sa gloire & ſa majeſté ſaincte:
Que i'entende vn peu ſes propos,
Qui tiennent mon ame en repos
Rauie en eſperante crainte.

X.

Le bien de le voir par tes yeux
M'eſt vn threſor treſprecieux,
Emmy la pauureté du monde:
Mon peché s'oppoſe à ce bien,
Si tu ne fais ſentir combien
Ta main peut ſur le vice immonde.

XI.

Quand tu le voudras ſurmonter,
Lors au ciel ie pourray monter,
Pour y voir & rauoir ma vie.
Haſte toy donc pour mon confort,
Tire moy de l'ombre de mort
Qui ta ſplendeur m'auoit rauie.

XII.

Tandis que ie vay t'appellant,
Vn feu ie ſens, eſtincellant

Au fond de mon ame angoiſſee,
Sa chaleur penetre mon tout:
I'ay de tes faueurs vn tel gouſt
Qu'au ciel s'en vole ma penſee.

XIII.

Par toy i'embraſſe mon Sauueur,
Par toy i'oy la douce ſaueur
De luy, de ſa vertu diuine,
Tu es l'eſprit de mes eſprits:
Tu es le feu qui m'as eſpris
D'vn ſainct feu toute la poictrine.

Le ſaint Eſprit nous cõioint à Ieſus Chriſt.

XIIII.

Par toy d'homme en peché conceu,
Ie me ſuis ores apperceu
Conioint à Chriſt: ie ſen ſa grace.
Par toy ie vaincs mes ennemis,
Par toy (comme il le m'a promis)
Mon Dieu me deſcouure ſa face.

XV.

Ie ſuis à toy tout arreſté,
Tu es ma ſeule liberté,
Tu m'es bon-heur, vie, & lumiere.
Fay moy cognoiſtre ma priſon,
Mon mal heur, ma mort, ma raiſon
Tenebreuſe en toute maniere.

XVI.

Afin qu'ores & tous les iours
Mon ame ait ſans ceſſe recours
A ton bras, à ta ſaincte face,
A tes effects miraculeux.
Guidans mes pas, ouurans mes yeux,
Et au ciel me deſignans place.

XVII.

Le ciel contiét seul la vraye felicité.

Là, de tous dangers deliuré,
De plaisirs seray enyuré,
Triomphant en gloire indicible.
Paracheue, & me fay sentir
Touſiours vn amer repentir
De peché qui m'eſt ſi nuiſible.

DEVX CANTIQVES DE Ioachim du Bellay.

Argument du premier Cantique.

Au commencement il prie Dieu de l'aſſiſter contre les efforts de la chair, & luy remettre ſes pechez paſſez, comme enayãt luy ſeul, & non autre la puiſſance. Puis d'vn meſme fil il raconte vn grand nombre des faits du meſme Dieu, tant en la compoſition du monde, fabrique de l'homme, que deliurance de ſon peuple d'Iſraël: Et fine ce Cãtique par vne promeſſe de continuer.

CANTIQVE PREMIER.

I.

Il ſupplie pour la victoire de ſon eſprit cõtre la chair.

O Seigneur Dieu, mon rampart, ma fiance,
Rampare moy du fort de patience
Contre l'effort du corps iniurieux,
Qui veut forcer l'eſprit victorieux.
L'ardeur du mal dont ma chair eſt attainte
Me fait gemir d'vne eternelle plainte
Moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir
Que pour le mal de ne pouuoir mourir.

II.

Certes, Seigneur, ie sens bien que ma faute Cóbien
Me rend coulpable à ta maiesté haute peut la
Mais si de toy vers toy ie n'ay secours, force
Allieurs en vain ie cherche mon recours. de dieu.
Car ta main seule inuinciblement forte Osee.
Peut des enfers briser l'auare porte, 13.
Et me tirer aux rayons du beau iour 1. Cor.
Qui luit au ciel, ton eternel seiour. 15.

III.

Si ie ne suis que vile pourriture,
Tel que ie suis, ie suis ta creature, La viri-
N'est ce pas toy, dont la diuine main, lité du
De vil bourbier forma le corps humain, corps &
Pour y loger l'ame que tu as faite l'excel-
A ton image & semblance parfaite? lée de
l'ame.

IIII.

N'est-ce pas toy qui formas la rondeur
De l'vniuers tesmoin de ta grandeur, La fabri-
Et qui fendis l'obscurité profonde que du
Pour en tirer la lumiere du monde? monde.
N'est ce pas toy qui as prefix le tour Gen. 1.
De l'Ocean qui nous baigne à l'entour,
Fichant aux cieux du iour la lãpe claire,
Et le flambeau qui à la nuict esclaire?

V.

Et toutesfois ces grands œuures parfaits, Le mõ-
Que ta main saincte heureusement a faits, de finira, mais
Doiuent perir, non ta parole ferme, non la
De qui le temps n'a point borné le terme, parole
Ceste parole a promis aux esleus, de dieu.
Dont les saincts noms en ton liure sont leus, Mat. 14.

Ennuy, trauail, seruitude molestе,
Le seul chemin de ton regne celeste.

VI.

Maledictiõ sur l'hõme en Adã. Gen. 3.

O trop ingrat, ô trop ambitieux,
Cil qui premier nous deferma les yeux,
Et qui premier, par trop vouloir cognoistre,
Fit le peché entre nous apparoistre!
Ce fut alors que le ciel peu benin
Vomit sur nous son courroux & venin,
Faisant sortir du centre de la terre
La paste faim, & la peste, & la guerre.

VII.

Noé & sa famille sauuez de l'eau. Gen. 7. 8.

Le monde alors d'vne nuë empeschè
Viuoit captif souz les loix de peché,
De qui l'horreur sur tant d'ames immondes
Fit desborder la vangeance des ondes.
Alors, Seigneur, d'vn clin d'œil seulement
Tu moissonnas la terre esgalement,
Ne reseruant de tant de milliers d'hommes
Qu'vne famille en ces lieux où nous sommes.

VIII.

La foy & la parole de Dieu sauuẽt. Gen. 22 Heb. 11

O bien heureux & trois & quatre fois
Qui a gousté les douceurs de ta voix,
Et dont la foy, qui le peché desfie,
Et ton effort sa force fortifie!
Certes celuy, qui tel bien a receu,
De son espoir ne se verra deceu:
S'il est ainsi, que la foy sauue l'Arche
Et d'Israël l'excellent Patriarche,
C'est Abraham, Seigneur, à qui tu fis
Multiplier le nombre de ses fils,
Plus qu'on ne void d'estoilles flamboyantes,
Ou de sabl on aux plaines ondoyantes.

IX.

Ce peuple, alors contraint de se ranger
Dessous les loix du barbare estranger
Viuoit captif, quand ta main fauorable
Luy fit sentir ton pouuoir secourable,
Fendant le cours de l'onde rougissant,
Dont à pied sec ton peuple fut issant,
Et vid encor loin derriere sa suite
Flotter sur l'eau l'Egyptienne suite.

Merueilles de Dieu en retirant son peuple de la seruitude de Pharaõ Exo. 14

X.

Puis au milieu des trauaux & dangers
Tu le guidas aux peuples estrangers:
Par les deserts: & vingt & vingt annees
Furent par toy ces bandes gouuernees.
Là ta pitié, pour leur soif amortir,
Fit des rochers les fontaines sortir,
Et fis encor de ta main plantureuse
Neger sur eux la manne sauoureuse.

Leur cõduite par les deserts sous Moyse pardeux fois 20. ans nourris de manne. Exo. 17

XI.

Là fut sous toy Moyse ton amy
Chef de ta gent, qui murmuroit parmy
Les longs tracas de ce desert sauuage.
D'auoir laissé l'Egyptien riuage.
Là maintefois le cours de ta fureur
Se desbrida sur l'obstinee erreur
De ces mutins, & tes loix engrauees
Se virent là mille fois deprauees.

Punitiõ des Israëlites impatiens & idolatres.

XII.

O quantesfois de ton graue sourcy,
Tu abysmas ce faux peuple endurcy,
Qui me sprisant de son Dieu les loüanges
Idolatroit apres les dieux estranges!

Iuſtice adonc ſur le peché naiſſant
Faiſoit brandir ſon glaiue puniſſant,
Et la pitié, loin du ciel exilee,
Erroit çà bas triſte & deſcheuelee.

XIII.

Les actes victorieux des enfãs d'Iſraël.

Finalement, ce peuple belliqueur,
Guidé par toy, hauſſa le chef vainqueur
Sur mille Rois, & peuples, que la guerre
Fit tresbucher horriblement par terre,
Ains que les tiens par ſentiers incognus
Fuſſent aux champs plantureux paruenus.
Où tu auois dés mainte & mainte annee
Au-parauant leur demeure bornee.

XIIII.

Ioſué, Gedeó, Sanſon, Samuël, Saül, Ionatas, voy le liure des Iuges.

Qui contera les dangers, les horreurs
Les fiers combats, les vaillantes fureurs
De Ioſué? puis la braue entrepriſe
De Gedeon que ta main fauoriſe?
Qui deſcrira ce guerrier ordonné
Pour le rempar de ton peuple eſtonné;
Et le forfait de la main deſloyale,
Qui luy embla ſa perruque fatale?
Qui chantera l'oracle d'Iſraël
Ce grand Prophete & Preſtre Samuel
Saül, Ionathe, & les deſpoüilles vuides
Ronger du ſang de tes Iſraëlites.

XV.

Enuieux de hanter Dieu, il chaſſe

O Dieu guerrier, des victoires donneur,
Donne à mes doigts ceſte grace & bon-heur,
De n'acorder ſur ma Lyre d'yuoire
Pour tout iamais que les vers de ta gloire.

S'il eſt ainſi, arriere les vains ſons, les vanitez du monde.
Les vains ſouſpirs, & les vaines chanſons:
Arriere amour & les ſonges antiques
Elaborez par les mains poëtiques.
Ce n'eſt plus moy qui vous veux fredonner,
Car le Seigneur m'a commandé ſonner
Non l'Odyſſee, ou la grande Iliade,
Mais le diſcours de l'Iſraëliade.

XVI.

Lors ie diray ce grand paſteur Hebrieu, Dauid
Qui s'oppoſa pour le peuple de Dieu: Goliath
Les ſaincts accords de ſa Lyre faconde, Saül en
Le certain coup de ſa fidele fonde. nemi de
Auec l'honneur de ſon premier butin, Dauid.
Et le grand tronc du braue Philiſtin. Vrie
Ie chanteray par combien de trauerſes meſſa-
Il ſceut tromper les embuſches diuerſes ger de
De ces haineux, ains que Dieu l'euſt aſſis ſa mort.
Pour commander au peuple circoncis. 2. Sam.
Heureux vrayement ſi l'œil de Bethſabee 11.
Sa liberté n'euſt onque deſrobee,
Et s'il n'euſt mis en proye à l'eſtranger
Celuy qui fut de ſa mort meſſager.

XVII.

Las! ce qu'on void de bon-heur en ce mõde, Salomõ
Iamais conſtant & ferme ne ſe fonde, edifie le
Et nul ne peut ſuiure d'vn cours entier temple
De la vertu le penible ſentier, de Dieu.
Quel ſiecle encor ne porte teſmoignage 1. Rois.
Du Roy cognu par le ſurnom de ſage? 8.
Qui attrainant des plus barbares lieux
L'or & l'argent, & le bois precieux,

Elaboura d'eſtoffe & d'artifice
Du temple ſainct le ſuperbe edifice.

XVIII.

Salomõ idolatre diuiſion du royaume ſouz Roboan sõ fils. 1. Rois. 12.

Ce n'eſt icy que deſcrire ie veux
De ces vieux ans les impudiques feux,
De ſa maiſon la grand' troupe laſciue,
Ses vanitez, & ſa pompe exceſſiue:
Pour ſes faux dieux le vray Dieu meſpriſé,
Et de ſon fils le Sceptre diuiſé.

XIX.

Par l'exemple des iuifs & de leurs Rois, il exhorte les autres à craindre Dieu.

L'on void encor les campagnes humides
Rougir au ſang de ces Abrahamides,
Peuple reueſche entre tous les humains
Qui adorant l'ouurage de ſes mains,
Perfume Bal d'encens & ſacrifice.
Peuples & Rois cheriſſez la iuſtice:
Et ſi de Dieu quelque peur vous auez
Dedans voz cœurs hardiment engrauez
La mort d'Achab, & la ſerue couronne
De tant de Rois captifs en Babilone.

XX.

Il demãde liberté comme les Iuifs, & guariſõ du peche, mo

Mais toy, Seigneur, de qui le bras puiſſant
Décapita ton peuple languiſſant,
Si de bon cœur deuant toy ie lamente
Romps le lien du mal qui me tourmente,
Ou mon eſprit, pour de toy l'approcher,
Tire dehors la priſon de la chair.

XXI.

Je ne veux point, par vn autel de terre
Encourtiné de veruaine & d'bierre,
En vers charmez, ny par prodigues vœus,
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufs,

De ma santé haster la course lente,
Las, qui tant fut au partir violente.

que la superstition & dit qu'e n'attnet la louãge est plus aggreable a Dieu.

XXII.

Guery, Seigneur, guery moy de peché,
Dont le remede à tout autre est caché:
Alors mes vers, louant tes faits loüables,
Te pourront estre offrandes agreables.

Argument second.

Si Dieu vouloit examiner noz œuures, & nous punir selõ le merite d'icelles, il n'y auroit personne qui peust subsister deuãt luy, ne rester sans condamnation: C'est pourquoy nous luy deuons souuẽt opposer la grandeur de sa pitié & de sa misericorde en Iesus Christ, par le moyen duquel & non d'autre, nous pouuons estre faits participans du Royaume celeste apres ceste vie.

CANTIQVE SECOND.

I.

O Grand Dieu souuerain, ô immense vnité,
Pere, Fils, Sainct Esprit, vnique Deité,
Qui as pour ton palais ceste vouste etheree,
Où des Anges te sert la troupe bien-heuree,
Qui formas, Tout puissant le grand tour spacieux
De ce doux chef-d'œuure admirable à noz yeux
Qui tournes d'vn clin d'œil ceste grande masse ronde,
Qui lances de ta main la foudre par le mõde,
Pardõne nous Seigneur, & noz pechez lauant,
En ta iuste fureur ne nous va poursuiuant.

Il chante les œuures de Dieu en trinité & luy demande pardon.
Psa. 6. 76.
Esa. 50. 51.

II.

Le iugement de Dieu insupportable, nul sans peché mesmes en nostre nature.

Que si tu mets noz faits en esgale balance,
Et veux a la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu viuant animé contre nous?
Rien ne se sauuera de ta fureur diuine,
Non pas mesmes du ciel l'eternelle machine.

III.

La misericorde de Dieu plus grande office de Dieu.

Car où est cestuy-là qui ne soit criminel,
Par ces propres pechez, ou par l'originel?
Mais bien tu es celuy, Dieu facile & ployable,
Qui es infiniment & iuste & pitoyable,
Qui donnes le loyer plus grand que le biẽ-fait:
Et la punition moindre que le forfait:
Aussi ta pieté noz offenses surpasse,
Et donner au nom digne est digne de ta grace.

IIII. (mer.

Dieu seul nous fait dignes du biẽ que le peché nous oste.

Bien que dignes assez nous nous pouuons nõmer.
Si dignes tu nous fais, & nous daignes aimer.
Doncques regarde nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme seruiteurs, ou soit comme coulpables.
Coulpables sommes nous, si ta seuerité
Regarde seulement à nostre iniquité:
Mais si tu as esgard à la noble nature,
Dont tu nous as ornez sur toute creature,
Sire, nous sommes ceux qui de creation
Te sommes seruiteurs, & fils d'adoption.
Dont helas! d'autãt plus coupables nostre race,
Nous ayant le peché priuez de ceste grace:
Mais par la grace soit le peché surmonté,
Et croisse en nous sauuant l'honneur de ta bõté.

V.

Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissãce
Vueille autremẽt de soy nous dõner cognoissãce
L'hõneur de ta bõté est trop plus grãd en nous:
Et cest amour là, Sire, est aimable sur tous,
Qui t'a peu, ô Seigneur du ciel faire descendre,
Et tes membres sacrez dessus la croix estendre,
Pour lauer noz pechez par le precieux sang
Qui coule de tes mains, de tes piedz, de tõ flãc:
Ainsi ta charité, Iesus, souuerain Sire,
Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.

Iesus Christ vainqueur du mal & le seul bien de l'hõme il le prie de luy donner son amour & sa grace.

VI.

O amour! ô pitié soigneuse de noz biens,
Qui serue de tes serfs t'es faites pour les tiens!
O amour! ô pitié de nous mal recognuë
Que nous auons quasi par noz pechez vaincuë.
Fay que de ton amour la violante ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur.
Affranchy nous, Seigneur, de l'odieux seruice,
Qui nous a si long temps faits esclaues du vice.
Esleins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
Et fay de ton amour croistre en nous le desir.
Afin qu'ayant parfait le cours de nostre vie,
Lors que deuant son Roy l'ame sera rauie,
De son partage heureux iouissant auec toy,
Tu leur sois benin Pere, & nous seuere Roy.

LA LYRE CHRESTIENNE.

Faicte par ledict sieur du Bellay.

SOMMAIRE.

Il dit qu'il ne veut plus chanter que le los, & la gloire immortelle de Dieu, pource qu'vn Chrestien ne se doit point amuser aux vanitez des Payens: puis il respond à quelques obiections, & dit que ceux là sont fols, qui poussez d'vne vaine gloire s'amusent à celebrer les faux Dieux, où à farder le los des Princes & Seigneurs, pour quelque espoir qu'ils ont d'estre recompensez, lequel en fin les deçoit & abuse: mais que ceux qui mettent leur esperance en Dieu ne sont pas trompez, ains viuent contents & bien-heureux.

MOy cestuy-là qui tant de fois
Ay chanté la Muse charnelle,
Maintenant ie hausse ma voix
Pour sonner la Muse eternelle
De ceux-là, qui n'ont part en elle
L'aplaudissement ie n'attens,
Jadis ma folie estoit telle,
Mais toutes choses ont leur temps.
Si les vieux Grecs & les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire
Seron-nous plus qu'eux inhumains,
Taisant du vray Dieu la memoire?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter:
De l'onde viue il nous faut boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Chasse toute diuinité
(Dit le Seigneur) deuãt la mienne:
Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne!
Par toy, ô terre Egyptienne,
Mere de tous ces petits Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.
Iadis le fameux inuenteur
De la doctrine Academique
Chassoit le Poëte menteur
Par les loix de sa republique.
Où est doncq' l'esprit tant Cynique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre Ethnique,
En la republique de Dieu?
Si nostre Muse n'estoit point
De tant de vanitez coeffée,
La saincte voix qui les cœurs poingt
Ne seroit par nous estouffée:
Ainsi la grand' troupe eschauffee
Auec son vineux Euoë
Estrangloit les chansons d'Orphee
Au son du cornet enroüé.
Cestuy-là, qui dit que ces vers
Gastent le naif de mon style,
Si l'estomac de trauers,
Preferant le doux à l'vtile:
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit veufue de fleurs,
Vaut mieux que le champ inutile
Emaillé de mille couleurs.

Si nous voulons emmieller
Noz chanſons de fleurs Poëtiques,
Qui nous gardera de meſler
Telles douceurs en noz cantiques?
Conuertiſſant à noz pratiques
Les biens trop long temps occupez
Par les faux poſſeſſeurs antiques,
Qui ſur nous les ont vſurpez.

D Iſraël le peuple ancien
Affranchy du cruel ſeruice,
Du riche meuble Egyptien
Fit à Dieu plaiſant ſacrifice:
Et pour embellir l'edifice
Que Dieu ſe faiſoit eriger,
Salomon n'eſtima par vice
De mendier l'or eſtranger.

Nous donques faiſons tout ainſi,
Et comme bien ruſez genſdarmes
Des Grecs & des Romains auſſi
Prenons les boucliers & guyſarmes:
L'ennemy baillera les armes
Dont luy-meſmes ſera batu,
Telle fraude au faict des alarmes
Merite le nom de vertu.

O fol qui chante les honneurs
De ces faux Dieux! où qui s'amuſe
A farder le loz des Seigneurs
Plus aimez qu'amis de la Muſe!
C'eſt pourquoy la mienne refuſe
De manier le Luc vanteur.
„ L'eſpoir des Princes nous abuſe,
„ Mais noſtre Dieu n'eſt point menteur.

Celuy

Celuy (Seigneur) à qui ta voix
Viuement touche les oreilles,
Bien qu'il sommeille quelquefois,
Finablement tu le reueilles:
Lors en tes œuures nompareilles
Fichant son esprit & ses yeux,
Il se rit des vaines merueilles
Du miserable ambicieux,
Qui esloigné du droit sentier
Suit la tortueuse carriere,
Ou celuy qui est plus entier
Plus souuent demeure en arriere,
Humant la faueur iournaliere
Compagne des soucis cuisans,
Et la vanité familiere
A la tourbe des courtisans.
Ma nef euitez ce danger,
Et n'attendez pas que l'orage
Par force vous face ranger
Au port apres vostre naufrage.
» *L'homme rusé par long vsage*
» *N'est folement auantureux:*
» *Mais qui par son peril est sage,*
» *Celuy est sage mal-heureux.*
» *Bien-heureux donques est celuy*
» *Qui a fondé son asseurance*
» *Aux choses dont le ferme appuy*
» *Ne dement point son esperance.*
C'est luy, que nulle violence
Peut esbranler tant seulement,
Si bien il se contrebalance
En tous ses faits egalement.

Celuy encor' ne cherche pas
La gloire que le temps consomme,
Sçachant que rien n'est icy bas
Immortel, que l'esprit de l'homme.
Et puis le Poëte se nomme
Ores cygne melodieux,
Or' immortel & diuin, comme
S'il estoit compagnon des Dieux.
Quand i'oy les muses caqueter
Enflant leurs mots d'vn vain langage,
Il me semble ouir caqueter
Vn Perroquet dedans sa cage:
Mais ces fols qui leur font hommage
Amorcez de vaines douceurs,
Ne peuuent sentir le dommage
Que trainent ces mignardes sœurs.
Si le fin Grec eust escouté
La musique Sicilienne
Peu cautement, s'il eust gousté
A la coupe Circeienne,
De sa douce terre ancienne
Il n'eust regousté les plaisirs:
Et Dieu chassera de la sienne
Les esclaues de leurs desirs.
O fol, qui se laisse ennuieillir
En la vaine Philosophie,
Dont l'homme ne peut recueillir
L'esprit qui l'ame viuifie!
Le Seigneur qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaisans,
Veut qu'a luy seul ie sacrifie
L'offrande de mes ieunes ans.

Puis quelque delicat cerueau,
D'vne impudence merueilleuſe,
Dit que pour vn eſprit nouueau
La matiere eſt trop ſourcilleuſe.
Pendant la vieilleſſe, honteuſe
D'auoir pris la fleur pour le fruit.
Haſte en vain ſa courſe boiteuſe
Apres la vertu qui la fuit.
Celuy qui prenoit double pris
De ceux, qui ſous vn autre maiſtre
L'art de la Lyre auoient appris,
M'enſeigne ce que ie dois eſtre.
Sus donques oubliez ma dextre
De ceſte Lyre les vieux ſons,
Afin que vous ſoyez adextre
A ſonner plus hautes chanſons.
Mais ô (Seigneur) ſi tu ne tens
Les nerfs de ma Harpe nouuelle,
C'eſt bien en vain que ie pretens
D'accorder ton los deſſus elle.
Que ſi tu veux luy preſter l'aiſle,
Alors d'vn vol audacieux,
Criant ta loüange immortelle,
Je voleray iuſques aux cieux.
Le Luc ie ne demande pas,
Dont les filles de la memoire
Apres les Phlegreans combats
Sonnerent des Dieux la victoire:
Deſormais ſur les bords de Loyre,
Imitant le ſainct poulce Hebrieu,
Mes doigts fredonneront la gloire
De celuy qui eſt trois fois Dieu.

HYMNE TRIVMPHAL DE MARGVERITE DE France Royne de Nauarre.

Faite par P. de Ronſard.

SOMMAIRE.

Il deſcrit icy le combat de la chair, cõtre l'eſprit, & dit que Marguerite de Vallois ſœur du Roy François I. ayant fait en ſorte que ſon eſprit en fin demeura victorieux de la chair, paſſa de ceſte vie en l'autre, ornee des riches deſpoüilles d'vne ſi triumphante victoire: & que Dieu deſlors faiſant monter ſon ame aux cieux, trãsforma ſon corps en vn Aſtre, & laiſſa errer ſon Idole ça & la par l'vniuers.

QVi renforcera ma vois?
Et qui fera que ie vole
Iuſques au Ciel à ceſte fois
Sur l'aile de ma parole?
Or' mieux que deuant il faut
Auoir l'eſtomac plus chaut
De l'ardeur qui ja m'enflame
D'vne plus ardante flame:
Ores il faut que le fraim,
Qui ja par le ciel me guide
Peu ſeruiteur de la bride
Fende l'air d'vn plus grand train.
Aſſez Pindare à chanté
Les ieux d'Hercule & ſa gloire,
Et ſon Oliuier planté
Pour refreſchir la memoire

D'auoir iuſtement du Roy
Puny la pariure foy
Qui par folle hardieſſe
En démentant ſa promeſſe,
Monſtra qu'vn foible aſſaillant
En vain fait brauer ſa force,
Quand plein d'outrages, s'efforce
D'aſſaillir le plus vaillant.
Mais moy haſtant de mes vers
La vacabonde carriere
I'annonce par l'vniuers
L'honneur de ceſte guerriere,
Laquelle, appriſe aux combats,
Ses cheueux n'ombragea pas
D'vne ſi freſte couronne
Que celle que Piſe donne:
Mais bien les enuironna
De ſa deſpoüille dontee,
Iors que par ſoy ſurmontee
Soy meſme ſe couronna.
Là donque mon cher ſoucy,
Sus Muſe, qu'on s'eſuertuë
De ſonner bien haut icy
Comme elle s'eſt combatuë:
Chante moy les bataillans,
Les fors, & les moins vaillans:
Et pourquoy s'eſt animee
Vne ſi eſtrange armee,
Et quel camp de rage eſpris
Vint irriter Marguerite,
Qui par le diuin merite
Se fiſt maiſtreſſe du pris.

La chair tantant le moyen
D'asseruir l'esprit son maistre,
Comme vn mutin citoyen
Qui traistre à son Roy veut estre,
Fut celle, de qui l'erreur
Mist aux champs si grande horreur
De gens en armes horribles,
Qui de menaces terribles
Tansoient les murs & les forts
De l'esprit qui les desfie,
Tant son Dieu le fortifie
Pour mieux forcer les plus forts.
Là fut le monde emplumé
De grands creſtes ondoyantes
Là fut l'orgueil enflamé
D'eſclairs d'armes flamboyantes
Là l'eſcadron des plaiſirs,
Là les bandes des deſirs.
Là les bourreaux de la vie
La conuoitiſe & l'enuie,
Male-bouche & la rancœur,
Là la gloire ſomptueuſe,
Et l'ire preſumptueuſe
Qui ne peut brider ſon cœur.
Là deſſous les eſtendars
De la chair ſeditieuſe
Flotoient d'ordre ſes ſoldars
D'vne vague audacieuſe:
Mais par-ſus tous s'eſleuoit
Vne lance qu'elle auoit
D'impatience ferree,
Sur la queux d'ire aceree,

Que droite l'on voit flamer
Par la pointe, en mesme sorte
Que flambe le feu, qui porte
Vn prodige sus la mer.
La maille qu'elle vestoit,
Fut de paresse estoffee:
En lieu d'vn armet estoit
D'vne vanité coiffee,
Ou chanceloit attaché
Le vieil timbre de peché?
Ainsi l'horrible guerriere
Pressoit ses bandes derriere,
Et les poussoit en auant,
Ondoyans de rang comme ondes,
Ou comme les forests blondes
Des esprits souflez du vent.
Elle a donc qui regardoit
Ses mains, colere de rage
Pleine d'vn feu qui l'ardoit,
Se redoubloit le courage:
Par vous (disoit elle) mes mains
Tant de haineux inhumains
Ce iourd'huy mordront la terre:
Par vous l'honneur de la guerre
Ia se dit mien, & par vous
Martelant plus dru que foudre,
Je mettray l'esprit en poudre,
Accablé sous moy de coups.
Sus soldats, il est saison
Qu'or' vn chacun se souuienne
De soy & de sa maison,
Là donc, de peur qu'il n'auienne

Que nous sentions du vainqueur,
La foy, par faute de cœur,
Courage, enfans, la victoire
Enrichira nostre gloire:
Autant qu'eux n'auons nous pas
De bras, de iambes, & d'armes,
Pour repousser leurs alarmes
Par l'effort de noz combats?
Si couards vous estes pris,
Rien que la mort ne vous reste:
Ne craignez donc les peris
D'vn butin tant manifeste:
Et bien s'ils sont plus que nous,
Le gain en sera plus dous,
Et les loüanges plus grandes
D'auoir meurtry plus de bandes.
De tels mots la chair flatoit
Les cœurs boüillans de sa bande,
Et d'vne alleure plus grande
A la guerre les hastoit,
Ia l'esprit d'vne autre part
Impatient qu'on l'assaille,
Auoit franchy son rempart
Pour deuancer la bataille.
Luy de raison acoustré,
Horrible à voir s'est monstré
Parmy les troupes menuës
Comme vn foudre entre les nuës:
Et marchant à pas contez,
Arrangeoit sous sa conduite
Vne longue & longue suite
De cheualiers indomptez.

L'amour diuin fut vestu
Du harnois de resistance,
Tout engraué de vertu,
Et redoré de Constance:
Là l'ardante Charité,
Là la simple Verité
De pres son maistre accompagne
Auec sa forte compagne
Qui suit les pas de son Roy:
Là l'antique preud'hommie,
Là la crainte d'infamie,
Là l'Esperance & la Foy.
Là tenoit rang la Pitié
De son guide la plus proche,
Là s'auançoit l'amitié
Que chacun doit à son proche:
Là les contemplations
Auecques les passions
Que l'ame fidele endure
Pour corriger la chair dure,
A la bataille arriuoient
File à file d'vne tire,
Et mordans leurs leures d'Ire,
D'vn grand branle se suiuoient.
L'esprit ore se tournant
Haste son camp magnanime:
Ores vn peu seiournant,
De tels aiguillons l'anime:
Amis tenez le labeur:
Et ne palissez de peur
Qu'vne si lasche canaille
Face entreprise qui vaille,

Qui ia tremble seulement
De voir sans plus vostre face,
Tant nostre premiere audace
L'espouuente horriblemẽt.
Ces mots finis, dans leur fort
D'vn saut de course s'eslance,
Abatant le monde mort
Au premier heurt de sa lance,
Du bond en terre donné
Ses armeures ont sonné.
Apres l'orgueil il renuerse,
Qui trepignant des piedz verse
Vn lac rouge de son flanc,
Vomissant ia froid & blesme
Du creux de la playe mesme
L'ame, le fer & le sang.
Mortes apres il rua,
Contre terre les delices:
Les voluptez il tua,
Du coup qu'il tua les vices.
Tant de neige ne chet pas,
Quand l'air l'esparpille à bas
Pour enfariner la plaine
Comme la terre estoit pleine
De soldats menus greslez
Renuersez sous tel orage,
Par vn estrange meslage
L'vn sus l'autre amancelez.
L'Humilité s'attacha
Contre la gloire mondaine,
Et sa lance luy cacha
Droit en ceste part, ou l'aine

Se ioint auecques le flanc:
Le peché de crainte blanc
N'attendit la repentance,
Ains euitant sa puissance
Vint, où grace l'enserra
Dedans sa troupe hardie,
Et d'vne lance brandie
Iusques au cœur l'enferra.
Vn peu plus auant la Foy
Faisant branler son panache,
Les charnels loin deuant soy
Foudroyoit à coups de hache.
La Loy d'vn grand coup d'espieu
Profendit iusqu'aux milieu
L'opiniastre Heresie,
Et la fausse Hypocrisie
En cent morceaux tronçonna.
La Iustice de sa pique
Si auant le vice pique,
Que mort le desarçonna.
D'vn autre costé la chair
Comme vn bras d'vne montaigne,
Que l'orage fait broncher,
Au plus creux de la campagne,
Casse, froisse, tonne, bruit:
En ce point elle destruit
Les forces qu'elle rencontre:
Mais l'Esprit s'opposa contre
Son foudre trop inhumain,
Et de pres se ioignant d'elle,
Effroyablement l'appelle
Seule au combat main à main.

Toy, dit-il, apres auoir
Contre mon obeiſſance
Sceu tant d'armes eſmouuoir,
Fuiras-tu bien ma puiſſance?
Voy, qui as traby mes lois,
Et l'honneur que tu me dois:
Toy, citoyenne mutine,
Que la volonté diuine
Ore conduit au danger,
Et ſouflant ſur toy ſa haine
D'vn bras violent t'attraine
Sous les miens pour la vanger?
Ja, ia la chair paliſſant
De peur s'eſcoule en preſſe
Deuant l'ennemy puiſſant
Qui ia l'eſpaule luy preſſe.
Et vouloit ſe repentir,
Quand l'Eſprit luy fiſt ſentir
De ſon homicide poincte
Le coup où la gorge eſt iointe
De l'eſpaule au plus gros os:
Ainſi miſt fin aux batailles
Elle puniſſant ſes entrailles
D'vn long ordre de ſanglos.
Alors l'Eſprit glorieux
De l'heur de ſon entrepriſe
A d'vn bras victorieux,
La ſerue deſpoüille priſe:
Puis Marguerite en orna,
Et de Laurier entourna.
Tout le beau vord de ſa teſte,
Luy conſacrant la conqueſte

De la chair : car ſa vertu
Seule en moyenna la gloire,
Et la fameuſe victoire
Que l'Eſprit en auoit eu.
Ieſus Chriſt à ceſte fois
Eſbranlant dans ſa main nuë
Le grand fardeau de la Croix,
Perçoit l'autre d'vne nuë
A l'eſcart, pour voir ça bas
La fin de ces deux combas:
Ayant ferme ſouuenance
D'vne fatale ordonnance,
Que l'ame au ciel monteroit
Par vne nouuelle porte,
Dont la main ſainctement forte
Sa chair propre donteroit.
Et lors l'Ange il appella
Qui par l'air viſtement vole,
Nageant par l'air ça & là
Où le ſouffle ſa parole:
Poſte, dit-il, marche, fuy,
Huche les vents & les ſuy,
Laiſſe ramer tes aiſſelles,
Et gliſſe deſſus tes ailes,
Tant que bas tu te ſois veu
Dedans les champs qu'enuironne
La tortueuſe couronne
Des mont ſurnommez du feu:
Là de ta parolle endors
Ceſte guerriere, & le voile
De ſon victorieux corps
Transforme au ciel en eſtoile:

En-apres laiſſe rouler
Son idole parmy l'air,
Afin qu'en terre elle tombe,
Et deſdaignante la tumbe
Vole en France ſans repos
Par la bouche de maint homme,
Sans que iamais l'an conſomme
Son voler vage & diſpos.
L'Ange adonque s'eſt lié,
Pour mieux haſter ſa carriere
A l'vn & à l'autre pié
L'vne & l'autre taloniere,
Dont il eſt porté ſouuent
Eſgal au ſouſpirs du vent,
Soit ſus la terre, ou ſus l'onde
Quand ſa roideur vagabonde
L'auale outre l'air bien loing:
Puis ſa perruque diuine
Coifa d'vne capeline,
Prenant ſa verge en ſon poing.
De celle il eſt défermant
L'œil de l'homme qui ſommeille:
De celle il eſt endormant
Les yeux de l'homme qui veille:
De celle en l'air ſouſtenu,
Noüa tant qu'il fuſt venu
Se percher ſus la montagne
Qui fend la France & l'Eſpagne:
Mont que l'orage cruel
Bat touſiours d'vne tempeſte,
Touſiours en glaçant ſa teſte
D'vn frimas perpetuel

De là se laissant pancher
A corps eslancé, grand erre
Fondoit en bas pour trancher
Le vent qui rase la terre,
Deça & delà vagant,
A basses rames vogant,
Ore coup sur coup mobiles,
Ores coyes & tranquilles,
Comme vn oiseau qui pend bas,
Et l'aile au vent ne desplie
Quand pres des eaux il espie
Le hazard de ses-apas.
Ainsi l'humble messager
Volant d'vne aile subite,
Glissa bassement leger
Jusqu'au corps de Marguerite:
D'elle les yeux ika clos,
Puis la chargeant sur le dos
(Comme fut l'Athenienne
Sur l'eschine Tracienne)
Haut dans l'air se surpendit
Loin loin de la terre basse,
Et d'vn long chemin repasse
Par où mesme il descendit.
Lors attacha dans les cieux
De ce corps la masse entiere:
Il luy agrandit les yeux
De rondeur & de lumiere:
Ses cheueux furent changez
En nouueaux rais allongez,
Ses deux bras & ses deux iambes
En quatre iumelles flambes:

Bref ce fut vn Are ardant,
Lequel de là haut encores
De ſon aſpect benin, ores
La France va regardant.
Si qu'elle auecque les feux
De l'eſtoille de ſon frere
Et des Princes ſes neueux,
Bien toſt oubliant ſa ſphere,
Viendra flamber ſus l'armet
De Henry, droit au ſommet,
Où l'eſpouuentable creſte
Luy flote de ſur la teſte,
Pour le guider aux dangers,
Soit de l'onde ou de la terre,
Quand les foudres de ſa guerre
Perdront les Roys eſtrangers.
L'Ange apres dans l'vniuers
Chaſſa ſon errante idole,
Pour voller deſſus mes vers
De l'vn iuſqu'à l'autre pole:
Puis d'vn vol tout glorieux
Il fiſt monter l'ame aux cieux
(Toute pure & toute nette
Mieux luiſant que ſa planette)
Iuſques en ce meſme lieu
Où les ans fermes demeurent
Entre ceux qui plus ne meurent
Incorporez auec Dieu:
Là le droit chemin tenant
Tu es ô Princeſſe allee
Où ſous tes pieds maintenant
Tu vois la terre anallee:

Tu vois sous tes pieds saillir
Le iour, pour naistre & faillir!
Tu vois la mer & ses voiles?
Tu sçais le nom des estoiles:
Le froid, le vent, & le chaut
Ne te donne plus de crainte,
Toy faite nouuelle Sainte
Par tes troupes de là haut.
Là sous tes pieds les saisons
Eternellement cheminent,
Là tu cognois les raisons
Des Astres qui nous dominent:
Tu sçais pourquoy le Soleil
Ore palle ore vermeil
Perdit le vent & la pluye,
Et le Serain qui l'essuye:
Tu sçais les deux trains de l'eau:
Ou si c'est l'air qui se iourne,
Ou si la terre, qui tourne,
Nous porte comme vn bateau.
Tu sçais de quoy se refont
Les deux cornes renaissantes:
Que la Lune ente à son front,
Et qui les fait décroissantes:
Tu vois ce grand animal,
Son rond & son nombre égal
Discordant en melodie.
Où tu es la maladie
Ne défleure la santé:
On n'y voit rien qui desplaise,
Chacun y vit à son aise,
De nul ennuy tourmenté:

Mais nous pauures & chetifs
Icy n'auons cognoissance
Non plus qu'enfame abortifs
Du lieu de nostre naissance:
Ains desireux de gesir
Dessous l'allechant plaisir
Des Serenes de la vie,
Iamais ne nous prend enuie
(Comme au Grec) de voir vn iour
La flame en l'air proumenee
Sauter sur la cheminee
De nostre antique seiour.
Si plustost ie n'ay sacré
Tes cendres à la memoire,
Ne m'en sçache mauuais gré
Plus viue en sera ta gloire.
„ Les arbres qui sont tardifs
„ Demeurent plus long temps vifs:
„ Les fleurs tost espanouyes,
„ Tost s'en vont esuanouyes:
Et le colosse esleué
Qui ores le Ciel menace,
En vn mesme trait d'espace
Ne se voit point acheué.
Mais quel plus riche tombeau
Blanc de neige Parienne
Iadis t'eust dressé plus beau
Ceste veufue Carienne?
Quel rocher elabouré,
Ou quel temple redoré
Pressera la renommee
De ceste tumbe animee,

Laquelle non vne fois
Au iour de ſes rais publiques
Redonra l'ame aux reliques
Du Sainct Aſtre Nauarrois?
Je te ſaluë ô l'honneur
De mes Muſes, & encore
L'ornement & le bon-heur
De la France qui t'honore.
Eſcarte loin de mon chef
Tout malheur & tout méchef:
Preſerue moy d'infamie,
De toute langue ennemie
Teinte en venin odieux:
Et fay que deuant mon Prince
Deſormais plus ne me pince
Le caquet des enuieux.

HERCVLE CHRESTIEN
Fait par Pierre de Ronſard.

Eſt-il pas temps deſormais de chanter
Vn vers Chreſtien, qui puiſſe contenter
Mieux que deuant les Chreſtiennes aureilles?
Eſt-il pas temps de chanter les merueilles
De noſtre Dieu? & toute la rondeur
De d'vniuers remply de ſa grandeur?
Le payen ſonne vne chanſon payenne,
Et le Chreſtien vne chanſon Chreſtienne:
Le vers Payen eſt digne de Payens,
Mais le Chreſtien eſt digne de Chreſtiens?
Donques de Chriſt le nom treſſaint & digne
Commencera & finira mon Hymne:

Car c'eſt le Dieu qui m'a donné l'eſprit
De celebrer ſon enfant Ieſus-Chriſt.
Or puiſſe donc ceſte Lyre d'yuoire
Touſiours chanter ſa louange & ſa gloire:
Telle qu'elle eſt, ô Seigneur, deſormais
Ie le conſacre à tes pieds pour iamais.
Mais, ô Seigneur, quel chant, ou quelle Lyre,
Ou quelle langue entreprendroit de dire
Suffiſamment ta louange, & combien
Tu nous as faict, par ta grace, de bien?
A nous les tiens, tes enfans & tes hommes,
Nous qui troupeaux de la paſture ſommes,
Nous tes eſleuz que par nom tu cognois,
Nous certes nous, l'ouurage de tes doigts?
Pour nous Seigneur, tu as baſty le monde,
Tu as Seigneur, comme vne boule ronde
Tourné ſon ply, & pour nous dans les cieux
Tu as fait luire vn cam de petits feux:
Pour nous encor' dedans leur voute claire
Tu achetas vn double luminaire,
L'vn qui le iour aux labeurs nous conduit,
L'autre qui fait vn iour quand il eſt nuit.
Tu as pour nous en ce monde ordonnee
Egalement la courſe de l'annee,
Pour nous monſtrer par ſon train regulier,
Combien tu es en tes faicts ſingulier.
Tu fis pour nous les foreſts & les prées,
Tu fis les champs, & les ondes ſacrees
De l'Ocean, tu luy peuplas ſes eaux,
Pour nous Seigneur, & pendis les oiſeaux
En l'air pour nous, & pour nous les cãpagnes.
Tu fis baiſſer, & leuer les montagnes:

ur nous encor, pour nous ta deité
ist le fardeau de nostre humanité,
Miracle grand) mais auant que le prendre
nous le fis par tes Heraux entendre:
Premierement entendre tu le fis
ille ans deuant à ton peuple des Iuifs,
y enuoyant vn nombre de Prophetes
emplis de Dieu, & certains interpretes
e ta venuë, afin de l'aduertir
ue tu deuois ta deité vestir
'vn corps humain, pour tirer de souffrance
ut Israël, selon ta conuenance
u'à Abraham, le vieil pere, tu fis
rs qu'il fut prest de t'immoler son fils.
Mais ce tien peuple endurcy de courage,
ur tes biens-faits, qui deuoit dauantage
ue les Gentils, croire en ce que disoyent
s saints Heraux qui te prophetisoyent:
ns regarder s'ils offensoient le maistre
ui les faisoit en ton nom comparoistre
ur ta venuë en ce monde prescher,
grats, vers toy, les ont fait détrancher
r leurs bourreux en cent morts violantes,
du sang iuste ont eu les mains sanglantes.
Puis quand tu vis les Iuifs estre rétifs
leur salut, par les peuples Gentils
enuoyas les Sibylles deuines
ur tes Heraux, qui de leurs voix diuines
rophetisant, prescboient en chacun lieu
aduenement de toy, le Fils de Dieu:
elle fin, Seigneur, que ta venüe
nul pays ne fust point incogneüe.

Elles chantoient que ta Diuinité
Pour nous sauuer prendroit natiuité
De femme vierge, & dedans leurs oracles
Chantoient tes faits, ta vie & tes miracles
De poinct en poinct, quels, & cõbien de maux,
Quelle grand' Croix & combien de trauaux
Tu souffrirois pour lauer nostre offense,
Comme vn agneau qui n'a point de defense.
Mais ô Seigneur, les Gentils vicieux
Qui n'auoient point ta foy deuant les yeux
Ont conuerty les parolles predites
(Que pour toy seul la Sybille auoit dites)
A leurs faux Dieux contre toute raison,
Attribuant maintenant à Jason,
Et maintenant à vn Hercule estrange,
Ce qui estoit de propre à ta louange:
Peuple incredule, & mal caut à penser
Que Dieu ialoux s'en deuoit courroucer:
Ce Dieu ialoux, qui iustement s'irrite
Estant fraudé de l'honneur qu'il merite:
„ *Ce Dieu qui dit, Nul est egal a moy*
„ *L'homme n'est rien, le Prince, ny le Roy:*
„ *Ie suis qui suis, i'ay parfait toute chouse,*
„ *Ie suis le Dieu qui ay l'ame ialouse,*
„ *Qui bruit, qui tanse, alors que les humains*
„ *Donnẽt ma gloire à l'œuure de leurs mains.*
Certes, ô Dieu, toutes bestes sauuages
Qui sur les monts, & qui par les bocages
Et par les champs vont de chaque costé
Pour se nourrir, n'offensent ta bonté:
Tous les oiseaux qui parmy l'air se ioüent,
Tous les poissons qui par les ondes noüent,

Tous les rochers, les plaines & les bois
Palles de peur tremblent dessous ta voix,
Palles de peur tremblent deuant ta face,
Si ton courroux, tant soit peu, les menace:
L'homme sans plus (l'homme que tu as fait
Par-dessus tous animal plus parfait,
En qui tu mis les traits de ton image,
Et vers le Ciel luy haussas le visage,
A qui tu fis tant de graces auoir,
(En qui tu mis iugement & sçauoir)
Seul seul t'offense! & ingrat par sa faute
Blesse l'honneur de ta Majesté haute.
Celuy s'est fait des autres Dieux nouueaux
C'est idolatre idolatra des veaux,
Et le Belier qui ses cornes replie
Sur les sablons de la cuite Lybie:
Celuy premier controuua les abus
D'importuner les Trepieds de Phœbus:
Celuy se fist vne Iunon cruelle,
Vne Pallas armee à la mammelle,
Et pour son Dieu, ce malheureux receut
Vn Iupiter qui tousiours le deceut
Des maux douteux de son oracle estrange:
Celuy premier d'vne horrible meslange
Combla ton Ciel, il y mist des taureaux,
Des chiës, vn asne, vn liéure, & des cheureaux,
Des ours, vn fleuue, vn serpent, & la chéure
Qui respandit son lait dedans la léure
De leur beau Dieu par l'espace d'vn an
Estant caché dans l'antre Dictean.
Voila comme des Gentils la malice,
Comme les Iuifs aueuglez de leur vice,

Ont dérobé ton honneur precieux
Pour le donner à ie ne ſçay quels Dieux,
Qui ne ſçauroient en noſtre teſte faire,
Par leur vertu, vn poil, ny le deffaire.
Mais où eſt l'œil, tant ſoit-il aueuglé,
Où eſt l'eſprit, tant ſoit-il deſreiglé,
S'il veut vn peu mes paroles comprendre,
Que par raiſon ie ne luy face entendre
Que la plus part des choſes qu'on eſcrit
D'Hercule, eſt deüe à vn ſeul Ieſus Chriſt.
Premierement, qu'eſt-ce de trois nuitees
Que Jupiter tint en vne arreſtees
Quand il voulut ſon Alcmene embraſſer,
Qu'vn nombre d'ans qui ſe deuoient paſſer,
Ains que Ieſus priſt naiſſance de mere,
Tant il y eut dans le ciel de myſtere
Auant que luy celaſt ſa deité
Sous le manteau de noſtre humanité?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon homicide,
Qui enuoya dans le berceau d'Alcide
Deux grands ſerpens pour le faire perir?
Qu'Herodes Roy, qui pour faire mourir
L'enfant Jeſus, enuoya par la terre
De Bethleem ſes ſatrapes de guerre
Pour le tuer, & les petits enfans
Qui ſeroient naiz au deſſous de deux ans?
On les penſoit tous deux eſtre fils d'hommes,
Et purs humains ainſi comme nous ſommes,
Et par le peuple enfans le nommoit-on,
L'vn de Ioſeph, l'autre d'Amphitrion:
Bien que Jeſus euſt pris de Dieu ſon eſtre,
Et Iupiter euſt fait Hercule naiſtre.

Hé!

Hé! qu'eſt-ce apres de ces monſtres infets,
De ces Dragons par Hercule deffaits!
De mille horreurs, de mille eſtranges beſtes
De ce Serpent effroyable en ſept teſtes,
De ce Lyon, des Centaures vaincus,
De Geryon, de Buſyre & Cacus,
Qui tous viuoient comme monſtres difformes!
Sinon le vice, & les pechez enormes
Que Ieſus Chriſt par le celeſte effort
De ſa grand Croix miſt tout d'vn coup à mort!
Hé! qu'eſt-ce apres d'Heſtionne de Troye
Contre vn rocher liee, pour la proye
D'vn Ourque fier? qu'eſt-ce de Promethé
Deſſus Caucaſe aux Aigles garrotté?
Leſquels Alcide affranchit hors de peine
Les deliurant, ſinon Nature humaine
(I'entens d'Adam) que Chriſt a détaché
Par ſa bonté des liens de peché,
Lors que la Loy comme vn Aigle ſans ceſſe
Luy pinceroit ſon ame pechereſſe
Sans nul eſpoir, auant que par la foy
De Chriſt la grace euſt combatu la Loy?
Qu'eſt-ce d'Hercul qui touſiours obtempere
A Euriſté? ſinon Chriſt à ſon Pere,
Ses mandemens touſiours accompliſſant,
Iuſqu'à la mort ſon humble obeyſſant?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon l'enuieuſe,
Qui fut touſiours ennemie odieuſe
Des faits qu'Alcide en ce monde achenoit?
Sinon Sathan qui touſiours conceuoit
Vne ire en vain contre Chriſt & ſa gloire
Pour empeſcher de ſa croix la victoire?

Et qu'eſt-ce apres d'Hercule, qui retint
Par vne main le Dieu Pluton, qui vint
Sur le tombeau de la morte Eurillie,
Le contraignant de la remettre en vie?
Sinon Ieſus qui la mort arreſta
Par ſon pouuoir, quand il reſſuſcita
Son cher Lazare, & de la nuit profonde
Le renuoya citoyen de ce monde?

Qu'eſt-ce d'Hercule ayant repudié
Sa vieille eſpouſe, à fin d'eſtre allié
D'vne nouuelle eſtrangere conquiſe?
Sinon Ieſus, qui l'ancienne Egliſe
Des premiers Iuifs pour femme refuſa,
Et des Gentils l'Egliſe il eſpouſa?
Hercule print l'habit de ſon eſpouſe,
Et Ieſus Chriſt fiſt la ſemblable chouſe:
Car il veſtit l'humain habillement
De ſon Egliſe, & l'aima tellement,
Qu'en ſa faueur receut la mort cruelle
Eſtant veſtu des habillemens d'elle.

Qu'eſt-ce d'Hercule, & du puiſſant Atlas,
Qui ce grand Ciel ſouſtiennent de leurs bras?
Sinon le Pere & le Fils qui reſemble
De force au Pere, & ſouſtiennent enſemble
Tout ce grand monde, ouurage qui ſeroit
Bien toſt tombé, ſi Dieu ne le tenoit?
Qu'eſt-ce en apres de Charybde larronne,
Qui aualla dans ſa gorge gloutonne
Vn des Taureaux qu'Alcide conduiſoit
Pres du riuage où ce monſtre giſoit!
Sinon Sathan monſtre, qui ne demande
Qu'à nous rauir, qui pilla de la bande

De Ieſus Chriſt ſon diſciple Iudas,
Et l'engloutit dans les Enfers là bas?
Hercule fut en chacune contree,
Où par effet ſa force il a monſtree,
Touſiours nommé des hommes, en faueur
De ſes vertus, chaſſe-mal, & ſauueur:
De meſmes noms Ieſus Chriſt on ſurnomme:
Car ſeul il garde, & ſeul il ſauue l'homme.
Hé! qu'eſt-ce apres des Geants, qui les Cieux
Ont eſchellé pour en chaſſer les Dieux,
Auſquels Alcide a les forces oſtees?
Sinon Ieſus le douteur des Atheés,
Qui remparez d'vne humaine raiſon,
Veulent chaſſer Dieu hors de ſa maiſon,
Sans Ieſus Chriſt qui leur fait reſiſtance,
Et par la foy rompt l'humaine inconſtance?
Hé? qu'eſt-ce apres d'Hercule qui alla
Sur le mont d'Oete, & par feu s'immola
A Iupiter? ſinon Chriſt à ſon Pere
Qui s'immola ſur le mont de Caluaire?
Hercule ayant vne maſſe de bois
Vint aux Enfers, Ieſus ayant ſa croix
Y vint auſſi. Hercule oſta Theſee
Hors des Enfers, & ſon cher Pyrrithee:
Trainant par force à reculons le Chien
Portier de Styx, attaché d'vn lien:
Et Chriſt rompant la porte Tenaree,
Par la vertu de ſa Croix honoree
Ses chers amis hors des Lymbes ietta.
Hercule mort, viuant ſe preſenta
A Philoctete: & Ieſus à la bande
Des douze ſiens, à laquelle il commande

D'aller preſcher qu'il eſt reſſuſcité
Pour le ſalut de noſtre humanité.
Hercule au Ciel eſpouſa la ieuneſſe,
Et Ieſus Chriſt l'Eternité, maiſtreſſe
De tous les ans, deïfiant ſon corps
Qui fut humain le premice des morts:
Reſſuſcité pour ſes brebis cognuës,
Et qui bien toſt eſleué dans les nües
Enuironné des Anges glorieux
Viendra iuger ce monde vicieux,
Ayant és mains le glaiue de vangeance:
Deuant ſes pieds ira Dame Clemence,
Pour condamner les meſchans réprouuez,
Et pour ſauuer ceux qui ſeront trouuez
Auoir veſcu fidelement en crainte
Et en eſpoir de ſa parole ſainte.
I'ay mon Odet, en ta faueur chanté
Ce vers Chreſtien, pour eſtre preſenté
Deuant tes yeux, à fin de te complaire:
Non, ie ne puis, ny ne veux plus rien faire
S'il ne te plaiſt, d'autant que i'ay voulu
Sur tous Seigneurs te choiſir pour eſleu:
Et ce faiſant les autres ie n'offenſe,
Car tu es bien l'vn des Seigneurs de France
Qui plus cheris, à mon gré, la vertu,
Comme Prelat d'elle tout reueſtu:
C'eſt la raiſon Odet, que ie te voüe
Ce chant que Dieu deſſus ma Lyre ioüe.

LE COMTE D'ALCINOIS A P. DE RONSARD, SVR SON Hercule Chrestien.

O Combien est ce Dieu, ce grand Dieu admirable
En ses effects diuins, ce Dieu qui t'a donné
Par sa grace ceſt heur d'auoir si bien sonné
Sous vn Hercule feint, Ieſus Christ veritable!
Tu es d'vn vain Poëte, & d'Amant miſerable,
Fait le harpeur de Dieu, maintenant couronné
D'vn Laurier qui n'eſt point pour vn temps ordonné,
Puis que tu as choiſi vn ſujet perdurable.
Tout ainſi qu'en la Croix l'Hercule belliqueur
Des pechez monſtrueux, & de la mort vainqueur,
Affranchit ſon eſprit de la mort immortelle:
L'hymne qu'a tel vainqueur tu chantes ſaintemẽt
Plus que tout autre chant chanté profanement,
Doit affranchir ton nom d'vne mort eternelle.

SVR LE TRESPAS DV ROY Charles neufieſme.

Fait par P. de Ronſard.

SONNET.

SI le grain de forment ne ſe pourriſt en terre
Il ne ſçauroit porter ny fueille ny bon fruict:
De la corruption la naiſſance ſe ſuit,
Et comme deux anneaux l'vn en l'autre s'enſerre;
Le Chreſtien endormy ſous le tombeau de pierre
Doit reueſtir ſon corps en deſpit de la nuict:
Il doit ſuyure ſon Chriſt, qui la mort a deſtruit,
Premier victorieux d'vne ſi forte guerre.
Il vit aſſis là haut, triomphant de la mort:
Il a vaincu Satan, les Enfers, & leur fort,
Et a fait que la mort n'eſt plus rien qu'vn paſſage,
Qui ne doit aux Chreſtiens ſe monſtrer odieux,
Auquel Charle eſt paßé pour s'en voler aux cieux,
Prenant pour luy le gain, nous laiſſant le dommage.

CANTIQVE DE P. DE RONSARD SVR LE Te Deum Laudamus, &c.

O Seigneur Dieu nous te loüons:
Et pour Seigneur nous t'auoüons:
Toute la terre te reuere
Et te confesse eternel pere.
Toutes les puissances des Cieux,
Tous les Archanges glorieux,
Cherubins, Seraphins te prient,
Et sans cesse d'vne voix crient:
Le Seigneur des armes est saint,
Le Seigneur des armes est craint:
Le Ciel & la terre est remplie
Du los de sa gloire accomplie.
Les saints Apostres honorez,
Les Martyrs de blanc decorez,
La troupe de tant de Prophetes
Chantent tes louanges parfaites.
L'Eglise est par tout confessant
Toy Pere grand Dieu tout puissant,
De qui la Majesté immense
N'est que vertu, gloire & puissance.
Et ton Fils de gloire tout plain,
Venerable, vnique & certain,
Et le saint Esprit qui console
Les cœurs humains de ta parolle.
CHRIST est Roy de gloire en tout lieu,
CHRIST est l'eternel fils de Dieu,
Qui pour oster l'homme de peine
A pris chair d'vne vierge humaine.

Il a vaincu par son effort
L'aiguillon de la fiere Mort,
Ouurant la maison eternelle
A toute ame qui est fidelle.
Il est à la dextre monté
De Dieu pres de sa Majesté,
Et là sa ferme place il fonde
Jusqu'à tant qu'il iuge le monde.
O christ eternel & tout bon,
Fay à tes seruiteurs pardon,
Que tu as par ta mort amere
Racheté de rançon si chere.
Fay nous enroller, s'il te plaist,
Au nombre du troupeau qui est
De tes esleuz, pour auoir place
En Paradis deuant ta face.
Las! sauue ton peuple, ô Seigneur,
Et le beny de ton bon heur,
Regis & soustien en tout âge
Ceux qui sont de ton heritage:
Nous te benissons tous les iours,
Et de siecle en siecle tousiours,
Pour mieux celebrer ta memoire,
Nous chantons ton nom & ta gloire.
O Seigneur Dieu, sans t'offenser
Ce iour icy puisse passer,
Et par ta saincte grace accorde
A noz pechez misericorde.
Seigneur tout benin & tout doux
Respan ta pitié dessur nous,
Ainsi qu'en ta douce clemence
Auons tousiours nostre esperance.

En toy, Seigneur, nous esperons,
T'aimons, prions & adorons:
Car ceux en qui ta grace abonde,
N'iront confus en l'autre monde.

PLAINTE CHRESTIENNE
Faite par Philippes des Portes.

SOMMAIRE.

Se sentant tourmẽté d'vne griefue maladie, & cognoissant que c'estoit pour ses pechez qu'il estoit ainsi affligé, apres auoir racompté la peine & la douleur qu'il souffrie, il prie Dieu d'auoir pitié de luy, & qu'il luy plaise le deliurer du tourment qu'il endure, n'ayãt point esgard à ses fautes.

DEs abysmes d'ennuis en l'horreur plus extreme
Sãs cõseil, sans cõfort d'autruy, ny de moymesme,
(Car helas! ma douleur n'en sçauroit receuoir)
Outré d'ame & de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur qui n'en peut plus s'ouure en ces tristes plaintes,
Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouuoir.
Ton ire en sa fureur si durement me touche,
Que pour ne crier point tu m'estoupes la bouche,
Et ne puis enuoyer mes querelles aux cieux:
Mon chef tout à la fois a tary ses fontaines,
Je n'ay pas seulement du sang dedans les veines
Pour respandre à boüillons par la bouche & les yeux.
Tu m'as posé pour butte aux angoisses ameres,
Aux mal-heurs, aux regrets, aux fureurs, aux miseres,
Ton mal n'est toutesfois si grand que mon erreur:
Mais si pourray-ie dire en ma peine effroyable,

Bien que ie te reclame & doux & pitoyable,
Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.
De foiblesse & d'ennuis mon ame est égaree,
Les os percent ma peau, ma langue est vlceree,
Comme flots courroucez mes maux se vont suyuant:
Pour tout nourrissement i'engloutis ma salíue,
Et croy que ta rigueur ne permet que ie viue
Que pour seruir d'exemple, & de crainte aux viuãs,
Depuis quatorze iours, ie n'ay clos les paupieres,
Et le somme enchanteur des peines iournalieres
De sa liqueur charmee en vain me va mouillant:
Il est vray que l'effort du mal que ie supporte,
Rend ma teste assommee, & m'assoupit de sorte
Qu'on me iugeroit mort, ou touſiours sommeillant.
En ceſt estonnement mille figures vaines
Touſiours d'effroy, de meurtre, & d'horreur toutes pleines
Réueillent coup sur coup, mon esprit agité:
Ie resue incessamment, & ma vague pensee
Puis deça, puis de là sans arrest est pouſſee,
Comme vn vaisseau rompu par les vents emporté.
Helas ſois moy propice, ô mon Dieu, mon refuge,
Puny moy comme pere, & non pas comme iuge,
Et modere vn petit le martyre où ie suis:
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vice & qu'il ſe conuertiſſe:
Las! ie le veux aſſez, mais sans toy ie ne puis.
Ie reſſemble en mes maux au paſſant miſerable,
Que de brigans peruers la troupe impitoyable
Au val de Iericho pour mort auoit laiſſé:
Il ne pouuoit s'aider, ſa fin eſtoit certaine,
Si le Samaritain d'vn ame toute humaine
N'euſt eſtanché ſa playe & ne l'euſt redreſſé.

Ainſi ſans toy, Seigneur, vainement ie m'eſſayc:
Donne m'en donc la force, & reſerre ma playe,
Purge & guary mon cœur que ton ire a touché:
Et que ta ſainte voix qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la ſepulture,
Arrache mon eſprit du tombeau de peché.

Fay rentrer dans le parc ta brebis eſgaree,
Donne de l'eau viuante à ma langue alteree,
Chaſſe l'ombre de mort qui volle autour de moy,
Tu me vois nu du tout, ſinon de vitupere,
Ie ſuis l'enfant prodigue, embraſſe moy mon pere,
Ie le confeſſe helas! i'ay peché deuant toy.

Pourquoy ſe fut offert ſoy-meſme en ſacrifice
Ton enfant bien-aimé, CHRIST ma ſeule iuſtice?
Pourquoy par tant d'endroits ſon ſang euſt-il verſé
Sinon pour nous pecheurs, & pour te ſatisfaire?
Les iuſtes, ô Seigneur, n'en euſſent eu que faire,
Et pour eux ſon ſainct corps n'a pas eſté percé.

Par le fruit de ſa mort i'attens vie eternelle,
Lauee en ſon pur ſang mon ame ſera belle.
Arriere ô deſeſpoirs qui m'auez tranſporté,
Que toute deffiance hors de moy ſe retire,
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,
Mes ſouſpirs à la fin ont eſmeu ſa bonté.

O Dieu touſiours viuant, i'ay ferme confiance,
Qu'en l'extreme des iours par ta toute-puiſſance
Ce corps couuert de terre à ta voix ſe dreſſant,
Prendra nouuelle vie, & par ta pure grace
I'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face
Auec les bien-heureux ton ſaint nom beniſſant.

PRIERE A DIEV.

Faite par Remy Belleau.

SVs sus mon ame, auant gaignons le port,
Nous sommes forts, car Dieu eſt noſtre fort,
Bien aſſeurez, car c'eſt noſtre aſſeurance,
Bien deffendus, car c'eſt noſtre deffenſe,
Les membres ſiens, & luy eſt noſtre chef
Qui nous retire & ſauue de méchef
Les enfans ſiens, & luy eſt noſtre pere.
Sus donc, mon ame, auant qu'on le reuere,
Et qu'en luy ſeul on fonde ſon eſpoir,
Et qu'à luy ſeul on rende le deuoir,
Soit du genouil, de l'œil ou de la teſte:
Qu'à le ſeruir humblement on s'appreſte.
Car à luy ſeul nous ſommes ſeruiteurs,
Et à luy ſeul nous deuons tous honneurs,
C'eſt le Seigneur qui de là haut regarde
De cent flambeaux qu'il retient pour ſa garde,
Et qui le Ciel appelle pour teſmoin
De nos pechez qu'il regarde de loin:
Il a des yeux & ne peut noſtre offenſe
Eſtre cachee à ſa grand prouidence.
Sers-le donc ſeul, puis ſelon tes deſſeins
Il benira l'ouurage de tes mains,
Il benira toy, les tiens & ta race,
Et largement le treſor de ſa grace
Il eſpandra ſur la teſte de ceux
Qui leur eſpoir cachent dedans les cieux:
Sur tous ceux là qui ſa grandeur admirent
Deſſus ceux-là qui de bon cœur aſpirent
Deuers le Ciel, gardant ſes ſainctes loix

En sauourant le doux miel de sa voix:
Car elle est douce & viuement empraincte
Dedans noz cœurs: ceste parole saincte
Feroit trembler le plus seur Element,
Ayant sur tous force & commandement:
Elle a pouuoir d'abaisser les montagnes,
Et de hausser les plus humbles campagnes,
Voire amollir les costes des rochers,
Ouy d'asseurer les timides Nochers,
Pendus au dos des vagues de Neptune,
Et de forcer les forces de fortune.
Ouy de pouuoir & fendre & renfermer
Entre deux monts les grands flots de la mer,
Et d'appaiser les ardantes coleres
Et les arrests des celestes lumieres:
Bref elle peut boul'uerser à l'enuers
Les fondemens de ce grand vniuers.
Donc cil qui l'a au cœur & dans la bouche
Craindre ne doit que le mal-heur le touche,
Craindre ne doit les couteaux ny les feux:
Car il fait choir poil à poil noz cheueux.
Lors cognoistront tous les peuples estranges
Que tu auras espandu tes louanges
Le bras armé, la gloire & la grandeur
Sous la iustice & le nom du Seigneur:
Lors tu verras la celeste rosee
Touſiours rouler sur la terre arrosee
D'vn beau printemps riche de cent couleurs
Et parfumé d'vne moisson d'odeurs:
Il hausſera les cornes de ta gloire
En tous endroits en te donnant victoire
Sur tous ceux-là qui seront ennemis

De toy, des tiens, & de tes chers amis,
Loüé de tous, ny mal-voulu d'aucun
Tu marcheras braue deuant chacun,
Soit au sortir, soit à ton arriuee,
Le sourcy haut & la teste leuee,
Multipliant nuict & iour a foison
Tes biens aux champs & dedans ta maison
Les boucs, tes bœufs, tes brebis camussettes,
Tes grains, tes fruicts, ton miel & tes aueittes,
Armant tes champs de beaux espics grenus
Et non d'yuraye ou de chardons menus,
Il changera toute ton indigence
En heur, en biens, & ruisseaux d'abondance.
Allant, courant il benira tes pas,
Il benira ton repos, ton repas,
De iour, de nuict, & de main mesnagere
Il fermera sur le soir ta paupiere,
Ja défermant quand du matin seiour
Le beau Soleil aura tiré le iour:
Il aura soin de ton petit mesnage,
De tes enfans, de toy, de ton ouurage.
Doncques, Seigneur, monstre nous le sentier,
Fay nous la voye & marche le premier,
Sans toy, Seigneur, nous perdons esperance
De nous trouuer sur le port d'asseurance:
Sous donc, Seigneur, la colonne de feu
Qui conduisoit de nuict le peuple Hebreu:
Sois nous, Seigneur, la colonne chenuë,
Qui les guidoit sous l'espais de la nuë,
Durant le iour, à fin que tes enfans
Puissent entrer, du mal in trionfans,
Au beau seiour de la terre promise
A Israël la force de Moyse.

DE L'INCONSTANCE ET VANITE DV MONDE: PAR A. Z.

Argument.

Les Philosophes de tout temps, de toutes langues & de toutes professions sacrez & prophanes, apres auoir ententiuement consideré le monde, & remarqué les effects qui se prattiquent en luy, se sont tous escriez comme d'vne mesme voix qu'il estoit plein d'inconstance & de vanité, que la frequence en estoit miserable, & que les plus belles choses, dont il se voit ordinairement paré, n'estoient rien plus que songes, fumees & imaginations : bref vne corruption de l'homme mesme qui se laisse emporter à l'enuie de les posseder. Ce grand sage des sages, & qui Roy des plus heureux auoit abondamment gousté de toutes les delices & gloires que ce monde semble departir aux siens, a plus librement que pas vn, & auec plus d'expression discouru ceste inconstante vanité dans son liure dit l'Ecclesiaste, L'autheur de ces huitains doctement animé sur le mesme subjet, le traitte aussi d'vne façon excellente.

Le monde se passe & sa conuoitise, mais qui fait la volonté de Dieu demeure eternellement.
1. Iean 2.

I.

QVand on arrestera la course coustumiere
Du grand Courrier des Cieux, qui porte la lumiere:
Quand on arrestera l'an qui roule tousiours,
Sur vn char attelé de mois, d'heures, de iours:
Quand on arrestera l'armee vagabonde
Qui va courant, la nuict par le vuide des cieux,

Descachant contre nous les longs traicts de ses yeux:
Lors on arrestera l'inconstance du monde.

II.

Qui ne s'esbahira leuant en haut ses yeux
Voyant l'ordre arresté de la course des cieux:
Et regardant en bas la terre ferme & stable
N'auoir rien qui ne soit inconstant & muable?
Ce qui vit sur la terre & tout ce qui en est
Est caduque & mortel, sans repos, sans arrest:
Les cieux roulent tousiours, & sur les cieux demeure
Le repos arresté d'vne vie meilleure.

III.

Le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre ont tousiours changement,
Tournant & retournant l'vn à l'autre element,
L'Eternel a voulu ce bas Monde ainsi faire,
Par l'accordant discord de l'element contraire:
Pour monstrer que tu dois ta felicité querre
Ailleurs qu'au Feu, qu'en l'Air, qu'en l'Eau & qu'en la Terre:
Et que le vray repos est vn plus haut lieu
Que la Terre, que l'Eau, que l'Air & que le Feu.

IIII.

Y a-il rien si fort, si rude & indontable
Que le flot de la mer par les vents tourmenté?
Y a-il rien qui soit si foible que le sable?
Le flot est toutes fois par le sable arresté.
O Mondain de combien la tempeste est plus forte
Du vent de tes desirs, que ton ame transporte!
Veu que rien n'est si fort au Monde, qui retienne
Le flot tempestueux de la passion tienne.

V.

Vous fleuues & ruisseaux, & vous claires fõteines,
De qui le glissant pas
Se roule roule en bas
Dites moy la raison de voz tant longues peines.
C'est pour monstrer au doigt, que ta vie en ce Monde
S'enfuit ainsi que l'onde:
Et ta felicité
Ne s'arreste icy bas, ou rien n'est arresté.

VI.

Quand le Iour, fils du Soleil,
Nous descouure à son resueil
La montagne couloree
D'vne lumiere doree:
Ie remets en ma pensee
Le beau iour d'Eternité
Quand la nuict sera passee
Et ce monde aura esté.

VII.

Quand la face noire des Cieux
Desrobe le iour à noz yeux:
Ie presente à ma memoire
Vne autre nuict beaucoup plus noire,
C'est quand ne voulant estre instruict,
Mondain, tu redoubles ta nuict,
Et d'vn aueuglement extreme,
Tu estains ton flambeau toy-mesme.

VIII.

Quand la terre au Printẽps prend sa verte couleur,
Et l'arbre se reuest d'vne nouuelle fleur,
La fleur est messagere
Du fruict que l'on espere,

Mondain, qui es sans fruict, combien que tu fleurisses
En biens & en honneurs, en plaisirs & delices:
Ta fleur, qui trempe & ment,
N'est qu'vn iouet du vent.

IX.

L'Esté rallumant ses feux,
Le laboureur tout ioyeux
Va recompenser sa peine
Du blond thresor de la plaine.
Mais qui au Monde s'adonne,
Et, discourant, souhaitant,
Ne seme rien que du vent:
Rien que du vent ne moissonne.

X.

Lors que la fueille va mourant
Par l'Autonne deshonnorant
Auec sa laideur bazanee,
Le beau visage de l'annee:
C'est là vn miroir de ta vie,
Ores verte, & ores flestrie,
Mondain dont la vie s'enfuit
Sans laisser ne fueilles, ne fruict.

XI.

Vois-tu l'Hyuer accroupy, heriſſé,
Et renfroigné de gelee & froidure,
Nous sommes tels: voila nostre figuré,
Quand le plus beau de nostre aage est passé:
Apres l'Hyuer, le Printemps recommance.
Mais toy, Mondain, qui mets ton esperance
En ceste vie, & rien plus ne pretends,
Ton Hyuer est sans espoir de Printemps.

XII.

La beauté soudain passe, & eschappe à tes yeux:
Tu vois, puis tu n'ois plus le son melodieux:
Le vent t'oste l'odeur qui ton flairer contente:
Le plaisir du toucher a sa peine presente:
Et le goust sauoureux n'a de long que trois doigts
Est-ce donc sans raison, Mondain, qui t'accuse?
Ce que tu sens est vain, & ne sens toutesfois
Ceste grand' vanité qui tous tes sens abuse.

XIII.

Mondain, qui vis & meurs au Monde perissable,
Miserable est ta vie, & ta mort miserable.
Car ta vie te tue, & te tient attaché
Des liens de la mort, salaire du peché:
Et du mourant pecheur la mort est immortelle,
D'autant plus perissant, qu'il perit, sans perir,
Ainsi viuant-mourant, Mondain, ta peine est telle,
Que ta vie est sans viure, & ta mort sans mourir.

XIIII.

Ce n'est rien qu'vn Echo tout ceste immonde Mõde,
Sortant d'vn bois, d'vn roc, & d'vne profonde onde:
Vn son naissant-mourant, vne voix visue-morte,
Vn air reialissant, qu'vn vent leger emporte,
Vn parler contrefaict, qui est esuanouy
Si tost qu'il a trompé celuy qui l'a ouy.
Tais toy, fuy loin de moy, Echo fuy, Monde immõde,
Demeure au bois, au roc, & en l'onde profonde.

XV.

Comme le prisonnier cloué à sa cadene
Songe qu'il fuit & court, où son plaisir le meine:
Et celuy qui a faim, pense en songeant, se paistre,
Et moins il est repeu que plus il le pense estre:

L'homme endormy au monde en son peril s'asseure,
Il songe qu'il est libre en sa captiuité,
Il songe qu'il abonde en sa neceſſité,
Et touſiours ſa priſon touſiours ſa faim demeure.

XVI.

Le mondain ſe nourrit touſiours
De l'eſpoir de ſes vains diſcours,
Qui ne ſont que fumee & vent,
Qui le vont ainſi deceuant,
Et rendent ſon ame affamee.
Ne t'esbahy doncques s'il eſt
Si leger, veu qu'il ſe repaiſt
Touſiours de vent & de fumee.

XVII.

Le mondain craint touſiours, & touſiours il deſire,
Doublement tourmenté d'vn contraire martyre,
Son deſir eſt vn feu qui court parmy ſes os,
Le ſechant, l'alterant, le priuant de repos.
Sa crainte eſt vn glaçon, qui luy ſaiſit le cœur,
Penſant ne tenir plus ce qu'il ſerre & embraſſe.
Et ainſi combatu de deſir & de peur
Il gele dans le feu, & bruſle dans la glace.

XVIII.

Ambition, Volupté, Auarice,
Trois Dames ſont à qui on fait ſeruice,
Et les Mondains ſe trauaillent ſans ceſſe,
Pour en auoir Honneur, Plaiſir, Richeſſe.
Tous ſont payez, Le vain Ambitieux,
N'a que du vent, Le fol voluptueux,
Vn repentir : l'Auare, vn peu de terre:
Et moins en a, d'autant plus qu'il en ſerre.

XIX.

Comme de l'Aigle en l'air l'aile viste & hautaine,
Comme la nef en l'eau, portee par le vent:
Ainsi s'enuole & fuit la richesse mondaine,
Ainsi passe soudain le plaisir decceuant.
Et comme on ne peut voir ny en l'air, ny en l'eau
Ou la trace de l'Aigle, ou celle du vaisseau,
Ainsi les biens s'en vont & ton plaisir se passe.
Et t'efforces en vain de les suiure à la trace.

XX.

L'ambitieux veut tousiours en haut tendre
Et adiouster honneur dessus honneur:
L'Auare fend la terre, afin d'y prendre
Le metal riche, où il fonde son heur.
L'vn tend en haut, & l'autre tend en bas:
L'vn est contraire à l'autre, ce nous semble:
Mais pour cela contraires ne sont pas,
Car à la fin ils se trouuent ensemble.

XXI.

I'ay de l'Auare & de l'Ambitieux
Les grands regrets, & la plainte entenduë:
Las! i'ay perdu mon thresor precieux.
Et moy, (helas!) i'ay ma grandeur perduë.
A quel propos ces regrets tant extremes!
A quel propos ces extremes douleurs?
Pleurez plustost de ce que voz grandeurs
Et voz thresors vous ont perdus vous mesmes.

XXII.

Si le Ciel est vn cercle, & son poinct est la terre,
Comme le Philosophe enseigne & nous fait voir:
Pourquoy, pauure mõdains, vo⁹ faites vous la guerre,
A qui pourra le plus de ceste terre auoir?

Pourquoy, pauures Mondains, prenez vous tant de peine
Trompez du fol espoir d'vne ambition vaine?
O dangereux erreur de ne cognoistre point
Qu'en vain on se trauaille à mespartir vn point!

XXIII.

C'est vn grand mal que l'extreme auarice,
C'est vn grand mal que folle ambition
Mais quand on a veu l'vn, ou l'autre vice,
Vn chacun sent sa propre passion.
O combien donc grande est la maladie,
Qui fait languir l'insensé amoureux!
Veu qu'vn mal mesme en fait malades deux,
Et deux sont fols d'vne mesme folie.

XXIIII.

Qu'as-tu? pauure amoureux, dõt l'ame demy-morte
Soupire des sanglots au vent qui les emporte.
N'accuse rien que toy. Ton mal est ton desir,
Et ce dont tu te plains, est ton propre plaisir:
Tu n'as autre repos que ce qui te tourmente,
Et t'esiouis au mal dont tu vas souspirant,
Buuant ce doux-amer qui t'enyure, & qui rend
Ton plaisir douloureux, & ta douleur plaisante.

XXV.

L'eau va viste en s'escoulant,
Plus viste le trait volant,
Et plus viste enuers passe
Le vent, qui les nuës chasse:
Mais de la ioye mondaine
La course est si tressoudaine,
Qu'elle passe encor deuant
L'eau, & le traict, & le vent.

XXVI.

Tu me ſeras teſmoin, ô inconſtante France,
u'au monde n'y a rien, qu'une vaine inconſtance:
r ta paix eſt ta guerre, & ta guerre eſt ta paix,
n plaiſir te deſplait, & ton ſoulas t'ennuye:
crois qu'en te tuant, tu ſauueras ta vie,
otant ſur l'incertain de contraires effects.
n'y a choſe en toy qui ferme ſe maintienne.
n'as rien de conſtant, que l'inconſtance tienne.

XXVII.

Mondain, ſi tu le ſçais, dy moy, quel eſt le Monde?
'il eſt bon, pourquoy donc tant de mal y abonde?
'il eſt mauuais, pourquoy le vas-tu tant cerchant?
'il eſt doux, comment donc a-il tant d'amertume?
'il eſt amer, comment te va il allechant?
'il eſt amy, pourquoy a-il ceſte couſtume
e tuer l'homme vain, ſouz ſes piedz abatu?
t s'il eſt ennemy, pourquoy t'y fies-tu?

XXVIII.

Le beau du monde s'efface
oudain comme vn vent qui paſſe:
oudain comme on void la fleur
ans ſa premiere couleur:
oudain comme vne onde fuit
euant l'autre qui la ſuit.
u'eſt-ce doncques que le monde?
u vent, vne fleur, vne onde.

XXIX.

Pluſtoſt on pourra faire
Le iour qui luit,
N'auoir plus pour contraire
L'obſcure nuit,

Et marier le feu
Auecques l'onde:
Que de conioindre Dieu
Auec le monde.

XXX.

Orfeure, taille moy vne boule bien ronde,
Creuse, & plaine de vent, l'image de ce monde:
Et qu'vne grand' beauté la vienne reueſtir,
Autant que ton burin peut tromper & mentir,
En y repreſentant des fruits de toute guiſe:
Et puis tout à l'entour eſcry ceſte deuiſe:
Ainſi roule touſiours ce monde deceuant,
Qui n'a fruict qu'en peinture, & fondez ſur le vent.

XXXI.

La glace eſt luiſante & belle:
Le monde eſt luiſant & beau.
De la glace on tombe en l'eau
Du monde en mort eternelle.
Tous deux à la fin s'en vont:
Mais la glace en eau ſe fond:
Le monde & ce qui eſt ſien,
S'eſuanouit tout en rien.

XXXII.

L'eſtranger eſtonné regarde, & ſe pourmeine
Par les antiquitez de la gloire Romaine:
Il void les arcs rompus: & les arbres luiſans
Mutilez, maſſacrez par la fureur des ans:
Il void pendantes en l'air vne mouſſuë pierre
Qui arme ſes coſtez de longs bras du lierre:
Et qui eſt ce, dit il, qui icy bas ſe fonde:
Puis que le temps vainqueur triomphe de ce monde?

XXXIII.

XXXIII.

C'eſt vn arbre que le monde,
Dont la racine profonde
Juſques aux enfers attaint.
De verd le fueillage eſt paint.
La fleur eſt plaiſante & belle,
Le fruict ſuit de pres la fleur,
La fleur qu'il porte, on l'appelle
Lieſſe, & le fruict douleur.

XXXIIII.

Le monde eſt vn iardin: ſes plaiſirs ſont ſes fleurs,
De belles y en a, & y en a pluſieurs.
Le Lis eſpanouy ſa blancheur y preſente:
La roſe y flaire bon, l'œillet veut qu'on le ſente:
Et la fleur du ſoucy y eſt fort auancee:
La violette y croiſt, & la penſee auſſi
Mais la mort eſt l'Hyuer, qui rend ſoudain tranſi
Lis, Roſe, Oeillet, Soucy, Violette & Penſee.

XXXV.

Jamais n'auoir & touſiours deſirer,
Sont les effects de qui aime le monde.
Plus en honneur & richeſſes abonde
Et plus encor on le voit aſpirer
Il ne iouït de cela qui eſt ſien:
Il veut l'autruy, il l'eſtime, il l'adore,
Quand il a tout, c'eſt alors qu'il n'a rien:
Car ayant tout, il deſire encore.

XXXVI.

Au langage des Cieux vne fois i'entendy,
Qu'au ſage le Monde eſt comme nuict à l'aurore.
Comme au Soleil roſee, & ombre en plain midy.

Car vertu qui ſon cœur allume, eſchauffe, enflamme,
Eſt Aurore, Soleil, & plein midi encore,
L'ignorance, eſt la nuict: les plaiſirs, ſont roſee:
L'ombre, c'eſt vanité: qui ſuit touſiours noſtre ame,
Juſqu'à ce que vertu l'ait du tout embraſee.

XXXVII.

Antiquité, pourquoy as-tu donné
Le nom des biens aux richeſſes mondaines,
Puis qu'il n'y a que maux, ennuis & peines,
Pour l'homme vain, qui y eſt addonné?
Mais toy, Mondain, pourquoy abuſes-tu,
De ce qui eſt inſtrument de vertu?
Les biens ſont mal à qui des biens abuſent,
Les biens ſont bien, aux bons qui bien en vſent.

XXXVIII.

Le Babylonien a rangé ſous ſes lois
L'vne des plus grands parts du Monde que tu vois:
Le Perſe l'a vaincu: luy meſme par apres
Rangea ſon col hautain ſous la bride des Grecs:
Puis Rome a commandé à la machine ronde:
Et Romme ne s'eſt peu à la fin endurer.
Qui es-tu maintenant qui oſes eſperer,
(Les Monarques tombez) demeurer ferme au Monde?

XXXIX.

Celuy qui penſe pouuoir
Au Monde repos auoir,
Et aſſied ſon eſperance
Deſſus vn tel changement:
Que penſe vn tel homme? il penſe
Eſtre aſſis bien ſeurement

Dessus vne boule ronde
Flottant au milieu de l'onde.

XL.

Quand le mondain trauaille & trauaille sans cesse,
Pour tirer, pour auoir, & entasser tousiours,
Plaisir dessus plaisir, richesse sur richesse,
Pour combler le souhait de ses plus vains discours,
Quand plus il est charmé moins il sent son fardeau,
Et cerchant son repos au trauail qui le mine,
Porte, apporte tousiours monceau dessus monceau:
En somme que fait-il? il bastit sa ruine.

XLI.

Je vy vn iour le Monde combattant
Contre Vertu, sa plus grand ennemie,
Il la menasse, & elle le desfie,
Il entre au camp, & elle l'y attend.
Il marche, il vient, il s'approche, il luy tire:
Mais tous ses coups ne peuuent auoir lieu:
Car tous les traits du monde sont de cire,
Et le bouclier de vertu est de feu.

XLII.

Toy qui plonges ton cœur au profond de ce Monde,
Sçais tu ce que tu es? le Sapin temeraire
Qui saute sur le dos de la furieuse onde,
Eslancé par les coups du tourbillon contraire.
Raison ton gouuernail, est pieça cheut au fond:
Tu erres vagabond où le vent variable
De tes plaisirs t'emporte, & en fin il te rompt
Contre le roc cruel d'vne mort miserable.

XLIII.

Où eſt la mort? au Monde. Et le Monde? En la mort.
Il eſt ſa mort luy meſme: & n'y a rien au Monde
Qui face tant mourir le Monde, que le Monde,
Qui engendre, nourrit, & fait viure ſa mort.
Mais ſi l'amour de Dieu oſtoit le Monde au Monde,
Faiſant mourir du Monde & l'amour & la mort:
Lors heureux nous verrions triompher de la mort
Le Monde non mondain, & la mort morte au Monde.

XLIIII.

I'ay veu, i'ay veu que le Monde eſt vn ſonge,
Lors que la voix de Dieu m'a reſueillé:
Car il n'y a au Monde que menſonge:
L'œil y eſt clos, & l'eſprit trauaillé:
Tout y eſt nuict: l'homme y eſt hors de l'homme,
Se repaiſſant de vaine opinion:
Et ne ſentant ſa propre paſſion,
Ne voudroit pas qu'on luy rompiſt ſon ſomme.

XLV.

O! qui pourra auoir ce bien d'apprendre
A ne ſçauoir le plaiſir vicieux,
Qui l'homme prend, quand l'homme le veut prendre,
Trompent ſon ame, & aueuglant ſes yeux?
O! qui pourra bien ſçauoir, & bien dire.
Qu'en ce plaiſir n'y a rien que martire:
Qui pourra, dis-ie, auoir ce bien? celuy
Qui eſt au Monde, & non le Monde en luy.

XLVI.

Quel monſtre voy-ie là, qui tant de teſtes porte,
Tant d'oreilles, tant d'yeux, de differente ſorte:
Dont l'habit par deuant eſt ſemé de verdure,
Et par derriere n'a qu'vne noirceur obſcure:

Dont les piedz vont gliſſant par vne boule ronde.
Roulant auec le Temps qui l'emporte en courant,
Et la Mort court apres, ſes fleſches luy tirant?
Je le voy: Je l'ay veu. Qu'eſtoit-ce donc? Le Mõde.

XLVII.

Arreſte: ô Mondain, où cours-tu?
Eſcoute, enten la voix de la vertu.
Las! il paſſe outre: il court apres ce monde,
Et va courant, ſuiuant, ainſi que l'onde
D'vn gros torrent, que l'orage des cieux,
Fondu en bas a rendu orgueilleux.
Ma remonſtrance eſt vn roc, qu'il rencontre
Paſſant deſſus, murmurant à l'encontre.

XLVIII.

O menteur ceſtuy-là qui fit larmes eſpandre
Et l'œil ambitieux du Monarque Alexandre
Qui non content d'vn monde en deſiroit pluſieurs?
N'eſt-ce pas aſſez d'vn, auec tant de malheurs?
Que s'il auoit dit vray: ceſſe, & plus ne ſouſpire,
Alexandre, & permets que ie pleure ma fois,
Qui trauaille, trauaille, & ne puis toutefois
Toute les vanitez d'vn ſeul Monde deſcrire.

XLIX.

Change & rechange, ô Poëte, & accorde
Ores ſur l'vne, ores ſur l'autre corde
Le different d'vne meſme chanſon,
Vne en ſujects, differente en façon:
Repreſentant par ta varieté
Le changement du monde periſſable:
Or le Monde eſt encor' plus variable,
Et ton ſujects à ton vers ſurmonté.

L.

C'eſt folie & vanité
D'eſtre en ce Monde arreſté:
Le plaiſir de ceſte vie
N'eſt qu'ennuy & faſcherie.
O Dieu, ſeul ſage & conſtant,
Fay moy, pour viure contant,
Receuoir de ta largeſſe
Ma fermeté & ſageſſe.

Fin de l'Inconſtance du Monde.

DE LA GRANDEVR DE DIEV, ET DE LA COGNOISSANCE QV'ON peut auoir de luy par ſes œuures.

ITEM,

DE LA PVISSANCE, Sapience & bonté de Dieu.

Par P. du Val Eueſque de Sees.

M. D. XCII.

DE LA GRANDEVR DE DIEV, ET DE LA cognoissance qu'on peut auoir de luy par ses œuures.

Vse du Ciel, ô diuine Vranie,
Dy moy la douce & plaisante harmonie
Que tient le cours du Monde spacieux,
Et le reglé mouuemẽt des hauts Cieux:
Dy moy l'Auteur, & la cause premiere
De la tousiours flambloyante lumiere.
Dy moy celuy dont prouint tant de bien,
Qui a tout fait, & composé de rien.
Auant le Ciel, la Terre, & l'Eau profonde,
Et deuant l'œuure admirable du monde.
Ains qu'il y eust Soleil apparoissant,
Et que la Lune eust decours ou croissant:
Son plus estoit vne infinie essence,
Vne bonté, puissance, & sapience,
Qui n'a point eu aucun commencement,
Et durera perpetuellement:
On iugeroit estre chose incroyable
D'ouir conter de la foudre effroyable
L'estrange force, & merueilleux exploits
Qu'on voit forcer la nature & ses loix.

De mainte espce a maintefois la foudre.
Fourreau entier, reduit le fer en poudre.
Et mains corps d'homme ont esté foudroyez,
La chair entiere, & les os poudroyez.
Sur Martial noble dame Romaine
Tomba vn traict de la flamme soudaine,
Sans que son corps fust bleßé ou attaint,
Son enfant fut dedans son ventre esteint.
De chaud, de froid, d'haleine moitte & seche
Se forme en l'air ceste horrible flammeche,
Car des vapeurs & exhalations
Se font là haut les transmutations.
La vapeur moitte en pluye se transforme,
Et l'air subtil d'vn vif feu prend la forme,
Qui plus esmeut sa chaude actiuité,
Plus pres il sent la froide humidité.
La froide humeur se conuertit en gresle,
Qui auec pluye & orage se mesle:
L'estourbillon de l'impetueux vent,
Les accompagne ou precede souuent.
Le froid broüillas, & la douce rousee,
Dont la terre est souëfuement arrousee,
La blanche neige, & le frimas aussi,
De la vapeur sont engendrez ainsi.
Et cõme au Ciel les Astres de lieu changent,
Et loin ou pres l'vn de l'autre se rangent:
Le Dieu viuant par tout aduiserez.
Et auec moy l'ouurier vous priserez.
Commencez donc à ces Estoilles nettes,
Et reluisant flambeaux des sept Planettes,
Considerez leur cours perpetuel,
L'vn chacun mois, & l'autre estre annuel:

L'vn en trente ans l'autre en douze chemine,
Et l'autre en deux son cours reglé termine,
Et n'ont iamais hors leurs bornes failly,
N'y à leur ordre & office failly.
Mais dessus tous contemplez les merueilles
Des deux grands feux aux flambes nompareilles,
Dont le plus beau chacun iour sur nous luit,
L'autre gouuerne, & preside la nuict.
L'vn fait sur terre arbres, herbes, fleurs naistre,
Ores flaistrir, ores viure & renaistre:
En s'approchant les fait croistre & flourir,
Et s'esloignant de seicher & mourir.
Est il esprit humain qui sceust entendre,
Et de ce grand luminaire comprendre
La viste course en son spacieux tour,
Et quel espace il passe en vn seul iour?
Que dirons nous de ceste Lune belle,
Qui tout les mois sa beauté renouuelle,
Qui fait par flots & reflots escumer
Les grandes eaux de la profonde mer?
Elle nourrit les natures humides,
Et en croissant fait croistre le liquides:
En sa moitié iour & nuit lueur est,
Vers nous croissant enuers le Ciel decroist:
Du grand Soleil elle prend sa lumiere,
Et la garder touſiours est coustumiere,
Fors quand la terre est droit entre les deux,
En l'eclipsant d'vn ombrage hideux.
Les autres cinq ont aussi leur puissances
Leur ciel, leur cours, nature & influence,
En gouuernant les inferieurs corps,
Et les meslant & de discordans accords.

Le rouge Mars, & Saturne le bleſme,
Venus la blonde en ſa beauté ſuprême,
Le blanc Mercure, & iaune Iupiter
Par maints rayons font noz cœurs inciter.
O quel plaiſir veoir en leurs theoriques
Leur cours errants parmy leurs eccentriques,
Longueurs, largeurs, hauteurs, eſleuemens,
Tours & retours, & retrogradements.
Ie me tairay de la ſignifiance
De leurs aſpects, pour n'adiouſter fiance
Aux iugemens de leurs conionctions,
Tiers & Quartiers, & oppoſitions:
Non qu'on ne puiſſe endurer coniecture
Par l'horoſcope, & par la geniture:
Mais il vaut mieux à Dieu ſeul ſe tenir,
Qui ſeul cognoit les choſes à venir.
Or retournons: outre les ſept notables,
Voyez-vous point les feux innumerables
Si dru ſemez dedans le firmament,
Eſtincelans continuellement?
Eſt-il aucun eſprit qui ne s'allume
En contemplant ce large & grand volume,
Si richement depeint & figuré
Touſiours tournant par vn pas meſuré?
Là vous pouuez marquer le Pole Arctique,
Le Zodiaque, & le double Tropique,
Et l'Equateur, chacun mis en ſon lieu,
Pour diſcerner les grands œuures de Dieu.
Par là ſe voit le difforme vniforme
Ordre du monde, & ce qui fait & forme
L'Hyuer, l'Eſté, l'Autonne, & le Printemps,
Heures, Iours, Mois, Ans, & Siecles, & Temps.

Le Temps conduit, le temps regle nature:
Le temps n'eſt rien que le nombre & meſure
Du pas reglé du premier mouuement.
Coulant touſiours conſecutiuement.
Le cours premier de la Sphere premiere
Tire auec ſoy d'vne viſte carriere,
Et fait virer d'vn admirable tour
Les autres Cieux en vn naturel iour.
Iour apres iour compté le temps ſe nomme,
Mais tout ce temps ſe deuore & conſomme
Par l'infinie & ferme eternité
De la touſiours viue Diuinité.
Je crains entrer en l'abyſme profonde
Des hauts ſecrets de ce celeſte monde,
Et qu'on me iuge auoir œuure entrepris
D'vn peſant faix, & paſſant mes eſpris.
Parquoy laiſſant les celeſtes affaires,
Je deſcendray aux bas elementaires,
Et vers la Terre, ou n'eſt ſi petit lieu,
Qui ne figure & repreſente Dieu.
Eſt-il racine, arbre, ou herbe, ou herbette,
Ou fueille, ou fruit, plante, fleur, ou fleurette,
Qui engraué n'ait en ſoy quelque trait
De ce diuin admirable pourtrait?
Tant d'Animaux de diuerſe nature
De corps, de cry, de figure & peinture,
Monſtrent-ils pas en leur diuerſité
Le haut pouuoir de la Diuinité?
Et qui dira la celeſte origine
De l'homme faict à l'image diuine?
Qui comprendra la compoſition
De ſon droit corps fait en perfection?

Si ſon eſprit, qui des hauts cieux procede
Tout autre ſens des Animaux precede,
Son corps auſſi plus artificiel
Eſt, que tout autre eſtant deſſous le ciel.
Certes il eſt en ſa iuſte fabrique
Elabouré par vn art ſymmetrique,
Et compaſſé en tout ſi proprement,
Qu'on y voit Dieu reluire clairement.
Qui eſt l'ouurier de ſi haut exercice,
Qui ſceuſt former par humain artifice,
Et allumer du rayon lumineux
L'vn des flambeaux, & prunelles des yeux?
Quelle merueille à voir vne eſtincelle,
Et petit ray d'vn œil qui va ſans aile,
En vn moment d'vn vol audacieux
Droit penetrer iuſqu'au ſommet des cieux?
C'eſt le miniſtre & meſſager de l'ame,
Guidon du corps, la viue & claire flame
Pour diſcerner les beautez & valeurs
Du Monde peinct de diuerſes couleurs.
Que dirons nous de ſa double voiſine,
Qui ſert de trompe à l'homme & de buccine,
Pour rapporter au cerueau diuers ſons,
Mots, & motets, paroles, & chanſons?
Ce ſont guichets pour receuoir doctrine,
Science apprendre & humaine & diuine.
Peu ſeruiroit toute langue diſerte,
Si pour l'ouir n'eſtoit l'aureille ouuerte.
Qui a le chef ainſi bien pertuiſé,
Qui a ce tymbre ainſi organiſé,
Qu'vn peu de vent par vne tenue peau
En la mouuant ment l'ame & le cerueau?

Plus i'entre auant, plus ie voy de merueilles:
La viue voix qui touche les aureilles,
Maints outils a, maints subtils instrumens,
Leures, palais, artere, langue, & dents.
C'est la parole du seul homme donnee,
De maint langage enrichie & ornee,
Le truchement de ses affections,
Et le Heraut de ses intentions.
Maint beau sçauoir s'acquiert par la parole,
Les desolez elle appaise & console:
Maint rude cœur, rebelle & endurcy,
Par la parole a esté addoucy.
Les autres sens ne sont moins salutaires,
Ains beaucoup plus à l'homme necessaires,
Qui ne pourroit viure sans respirer,
Flairer, toucher, gouster, & sauourer.
Qui iugeroit les causes estre vaines
Des os, des nerfs, des arteres, & veines,
En les voyant si bien par tout le corps
Mis & ranger tant dedans que dehors?
Treſproprement les ossemens le lient
Et emboistez l'vn dans l'autre se plient:
Le sang du foye, & l'artere du cueur,
Et le nerf prend du cerueau sa vigueur.
Bref, n'y a rien en ceste humaine masse
Qui de l'esprit de Dieu n'ait quelque trace,
Ne nerf ne peau, ny ongle, ny cheueu
Qui à l'ouurier ne rende son aduen.
Mais beaucoup plus de l'ame raisonnable
L'entendement est fait à Dieu semblable:
C'est vn rayon de la diuinité
Couuert dessous l'obscure humanité.

C'eſt ce qui fait l'homme entendre & apprendre,
Preuoir, pouruoir, maints beaux ſecrets comprẽdre,
Voir le preſent, le paſſé retenir,
Syllogiſer pour l'affaire à venir.
C'eſt ce qui a par longue experience
Quis & trouué la celeſte ſcience:
Et ſans le corps terreſtre & vicieux
Le vif eſprit n'habiteroit qu'aux cieux.
Le corps le fait & conuoiter & craindre,
Hair, aimer, ſe reſiouyr, ſe plaindre:
Le corps le rend ſubjet aux paſſions
De mil & mil aſpres affections.
Auſſi eſt il par qualitez contraires
Mixtionné des corps elementaires,
Qui en vn temps le font croiſtre flourir,
Et peu apres decliner & mourir.
Or il y a ſans plus, quatre Elemens
Tous differens de forme & mouuemens,
Dont deux au Ciel montent d'vn leger pas,
Les autres deux tendent touſiours en bas.
Des deux peſans l'vn a ſeche froidure,
L'autre eſt humide & froid en ſa nature:
Des autres deux qui vont touſiours en haut,
L'vn chaud & moitte, & l'autre eſt ſec & chaud.
Ainſi touſiours en diſcordant accordent,
Et accordans combattent, & diſcordent:
Ainſi ſe font les tranſmutations,
Corruptions, & generations.
Les ſimples corps ſont les elementaires,
Et de ces quatre amis & aduerſaires,
Tout corps viuant ou plus ou moins meſlé,
Or eſt deſfait, or eſt renouuellé.

Aupres du Ciel le Feu a pris sa place,
L'Air au dessous, puis apres l'eau se passe:
Mais la Terre est assise au plus bas du lieu,
Comme seruant de marche pied à Dieu.
Sa pesanteur n'a d'autruy soustenance,
Par contrepois soy mesme se balance:
Son corps massif pend en l'air spacieux,
De toutes parts enuironné des cieux.
D'eaux elle fut iadis toute couuerte,
Mais Dieu en a grande part descouuerte
Pour nourrir l'homme & les bestes des champs,
Leur proye en terre, & leur vie cerchans.
C'est la grand' mere & nourrice feconde
Des infinis animaux de ce monde,
Et eux viuans les sustente & nourrit,
Et puis mourans les reçoit & pourrit.
Et qui dira l'abondante richesse,
Dont elle fait plantureuse largesse
Au labeur curieux habile & curieux
De cultiuer son beau champ fructueux?
Qui nous peindra la gaye couuerture
Dont sa beauté pare au Printemps nature?
Qui pourtraira les naiues couleurs
Des prez, des bois, des herbes, & des fleurs?
Qui comprendra comment vne racine,
Qui en rampant sous la terre chemine,
Tire la seue, & en son temps produit
Au plus haut arbre & la fueille & le fruict?
Tout arbre & herbe a sa grene ou semence
Pour maintenir son espece en essence:
Et chacun d'eux en grand varieté
A sa saison, & sa proprieté.

Tous animaux leurs semblables produisent,
Et leurs petits esleuent & conduisent,
Et font leur race ainsi soigneusement
Renouueller continuellement.
Par quel engin, & par quel artifice
Font les oiseaux le gentil edifice
De leurs beaux nids, chacun en sa saison,
Pour conseruer l'espoir de sa maison?
Qui a pris garde aux gentes mesnageres
Mouches à miel, soigneuses, & legeres,
Atrauailler & recueillir du ciel
Parmy les fleurs & la cire & le miel?
Ce petit peuple a fort grande police,
Villes, maisons, magistrats, & iustice:
Et tiennent ordre en viuant sous la loy
D'vn doux & sage & magnanime Roy.
Les vnes sont les logettes honnestes,
Les autres vont aux champs faire les questes
Dés le matin, & tout au long du iour
Font sur les fleurs maint tour, & maint retour.
L'vne sa charge à ses cuisses apporte,
L'autre par rang la descharge a la porte,
Et à grands coups de pied, & d'aguillon,
Va repoussant l'inutile frelon.
Bref, en la troupe aucune n'est oisiue,
Ains est chacune à besongner actiue:
Et tout l'Esté font leur prouision,
Pour l'Hyuer viure en commune vnion.
Leur beau donjon, leur palais magnifique
Est compassé par vn traict symmetrique,
Bastÿ, voulté ingenieusement,
Voire & si n'ont outil ny instrument.

Si tel esprit habite dans la teste,
Et dans le corps de si petite beste,
Ne faut il pas confesser qu'en tout lieu
S'estend l'esprit & le pouuoir de Dieu?
L'esprit diuin par presence & nature
Remplit les corps de toute creature,
Hommes, oiseaux, poissons, bestes paissans
Prenent de là tous leur vie naissans.
Puis en mourant le pesant corps en poudre
L'esprit vital en Dieu se va resoudre,
Qui reproduit continuellement
Les animaux de chacun element.
La terre aussi par la grande largesse
Du Dieu viuant, pour eux produit sans cesse
Herbes, fleurs, fruits, arbres & arbrisseaux,
Bois & buissons, fontaines & ruisseaux.
Mais qui dira les causes bien certaines
Des clers ruisseaux, & des viues fontaines
Que sechereſſe & chaud ne peut tarir,
Ains qu'en tout temps on voit sourdre & courir?
Sont-ce conduits qui coulent & recoulent,
Sont-ce torrens qui sous la terre roulent,
Seroit-ce bien vn gouffre bouillonnant,
De tous costez la terre enuironnant?
Non, mais croira qui voudra bien s'enquerre,
Que l'air entrant dans les creux de la terre,
Là s'espessit, & conuertit en eau,
Dont se produit mainte source & ruisseau.
La pluye aussi degoutte en ces cauernes,
Et passe ainsi comme par des cisternes,
Puis va sous terre en quelque val saillir,
Mais par temps sec tell' eau peut bien faillir.

L'autre ne faut par chaud ne sechereſſe,
Car l'air ſubtil entre & paſſe ſans ceſſe,
Faiſant par ordre, & tour continuel,
Le cours des eaux eſtre perpetuel.
Souuent auſſi coule par vne veine
Du ſouphre chaud le cours de la fontaine,
Dont maintefois par deux prochains canauls,
On void ſaillir chaudes & froides eaux.
En d'autres lieux ell' entre dans les mines
Du fort Alun, & des blanches Salines,
Si en retient le gouſt aſpre & amer,
Auſſi ſalé que de l'eau de la mer,
Qui deſcrira les vertus merueilleuſes
Des bonnes eaux, & des eaux perilleuſes?
L'eau de Phenos, qui vn grand lac produit,
Saine eſt le iour, mais c'eſt poiſon la nuict.
Salmace fait l'homme en luxure viure,
L'eau de Linceſt les perſonnes enyure,
Hair le vin fait celle de Clitor,
Et Cratis fait les cheueux de fin or.
Je me tairay des metauls & minieres,
Qu'on cerche au creux des profondes carrieres,
Fer, plomb, & cuyure, eſtain, or, & argent,
Peſte & ruine, & mort de mainte gent.
Rien ne diray de la fole ſcience
De l'Alcumiſte, & de ſa quinte eſſence,
Et des fourneaux tant eſchauffez ſans fruit,
Qui ont maint homme abuſé & deſtruit.
Tous les metauls qu'on tire de la mine,
Sont les effects de la vertu diuine:
Et tout ouurier en vain trauaillera,
Qui en ſon four forger les penſera.

Ja n'eſt beſoin d'auantage s'enquerre,
Ne plus auant cercher dedans la terre:
On peut comprendre au tour de ſa rondeur,
Quel diamettre ell' a de profondeur.
En Terre y a comme au ciel cinq ceintures,
Toutes cinq'ont differentes natures:
Et ſont auſſi par leurs diuerſitez,
Des iours & nuicts les inequalitez.
L'vne eſt de chaud exceſſif alteree,
Et deux de froid: la noſtre eſt temperee:
Et celle auſſi qui a les froids & courts,
Quand nous auons les chauds, & les longs iours.
Sous l'Equateur, les iours & nuicts parient,
Aux autres lieux inceſſamment varient:
Mais aux deux bouts vn ſeul iour ſix mois luit,
Six autres mois durent vne ſeule nuict.
Le Ciel nous eſt en ce climat oblique,
Haut nous voyons touſiours le Pole Arctique,
Noſtre Antipode vne autre Pole voit,
Sous l'Equateur vuir tous les deux on doit.
Qui a couru Europe, Aſie, Afrique,
Et nauigé la nouuelle Amerique,
Fleuues & mers, & monts & vaulx paſſez,
Et tous leurs bouts marquez & compaſſez.
Qui a ſuiuy la longue longitude,
Et trauerſé la large latitude,
Et les climats tant Meridionnaux,
Que tranſmontains & Septentrionnaux.
Il a peu voir maintes formes ſauuages
D'hommes diuers, de corps & de viſages,
De blancs, de noirs, de iaunes & tannez
Indes, & peres, rouges, & baſannez.

Des vns tous nuds leurs peau au Soleil cuisent:
De maint habit les autres se desguisent:
Les vns sont doux, les autres inhumains
Mangent la chair de leurs freres germains.
Qui a ouy parler des ords & sales
Sanglants banquets des cruels Canibales?
Qui a cognu l'inhospitalité
Des Brasiliens, & bestialité.
Long temps auoient esté sans Dieu cognoistre:
Or on commance à leur faire apparoistre
Qu'il est vn Dieu tout puissant createur,
Du bien & mal iuste retributeur.
Ainsi sera sa parole accomplie,
Et de sa voix toute terre remplie:
Ses messagers, ses edicts publiront:
Heureux ceux là qui les accompliront.
La terre donc de tant de gens tenuë,
Par traict de temps sera toute cognuë,
Toute la terre & l'abysme profond
De la grand mer ne font qu'vn globe rond.
En ce voit on la diuine excellence:
Toute la terre en sa circonference
Au pris des Cieux n'est qu'vn centre au milieu,
Et tous les cieux vn poinct au pris de Dieu.
Si sus la terre on voit grandes merueilles,
Dedans la mar s'en trouuent de pareilles,
Tant de poissons, Balenes & serpens,
Gros, grands, & longs de trois ou quatre arpens.
Tant il y a de differentes formes,
D'estranges corps, horribles, & difformes,
Peuple infiny armé d'escaille & peaux
Fendant la mer, & nageant par troupeaux.

Bestes y a semblables aux terrestres,
Et retirans aux animaux champestres,
Chiens, chats, & loups, lieures, & porcs & veaux,
Et chacun iour naissent monstres nouueaux.
Là vont flottans les Pistres & Balenes,
Les beaux Tritons, & les gentes Sirenes,
Le rond Turbot, & le Thin vigoureux,
Et les Dauphins des enfans amoureux.
Là vont nageant à rames & à voiles
Les mariniers conduits par les estoilles,
Et font sur mer leurs grands vaisseaux flotter
Pour les thresors des Indes apporter.
Mais qui pourroit nous dire pourquoy est-ce
Qu'incessamment la mer s'enfle ou rabbaisse,
Court, ou recourt, en vn iour quatre fois,
Quatre fois l'an, & deux fois tous les mois!
Est-ce la Lune ainsi qui la pourmeine,
Est-ce le vent qui la pousse & rameine,
Ou le Soleil qui l'enfle en s'approchant,
Et qui l'abbaisse apres en se couchant?
Certes la mer suit la Lune cornuë,
En pleine croist, en decours diminuë,
Ell' s'abbaisse aux iours Solsticiaux,
Puis elle s'enfle aux Equinoctiaux.
Par chacun iour se change en peu d'espace,
Six heures haute, & six heures est basse:
Et qui a donc aux celestes flambeaux
Ainsi lié & attaché les eaux?
En somme, il faut confesser & conclure
Maints merueilleux effects estre en nature.
Qui font l'esprit des hommes estonner,
Dont on ne peut vraye raison donner.

Car qui pourroit certaines causes dire
Pourquoy l'Aimant leue à mont & attire
Le pesant fer, ou l'Ambre le festu,
Et qui empraint leur à ceste vertu?
Oyez encor choses plus admirables:
Infinis lacs, fleuues innumerables
Vont en la mer se rendre & desgorger,
Et iamais rien on n'en voit regorger.
Tousiours l'eau douce en mer est deuallee,
Et toutefois tousiours elle est salee:
Ce qui luy vient de la Terre ou du Ciel,
Soudainement est couuerty en sel.
Et toutefois ce que le Ciel en tire
N'est point salé: car la vapeur qu'aspire
Le fort Soleil de ce large vaisseau,
Là haut en l'air se transmue en douce eau.
Et puis le vent la pousse sur la Terre,
Et de là vient la pluye & le tonnerre,
La dure gresle, & le brillant esclair,
Qui fend la nuë, & met la flambe en l'air.
Qui a sans peur ouy l'espouuantable
Bruyant esclat du tonnerre doutable,
Faisant chasteaux & grosses tours branler?
Tomber les bois, & la terre trembler?
L'ire de Dieu, qui souuent se courrouce
De noz meffaicts, ses traicts enflammez pousse
Pour esmouuoir les cœurs audacieux,
A redouter la puissance des cieux
Spirituelle, immortelle, inuisible,
Inenarrable, & incomprehensible,
Toute par tout sans occupation,
Et dessus tout sans limitation,

Simple substance, impassible, immuable,
Et pure, & saincte, & iuste, & veritable:
Tout est en elle, & d'elle aussi tout vient,
Par elle tout, & tout elle soustient.
Si grande en soy est diuine nature,
Qu'auant auoir formé la creature,
Autant parfaite estoit sans aucun faict.
Qu'apres auoir ce grand Monde parfait:
Et tant luy est toute chose facile,
Tant est sa main forte, prompte & habile,
Qu'en peu de temps ayant tout composé,
Non plus luy fut que s'elle eut reposé,
Le monde entier presqu' incomprehensible,
Ce n'est qu'vn centre, & poinct indiuisible,
Au pris de son infinie rondeur:
Car point n'y a de bout en sa grandeur.
Et puis que tant parfait est son ouurage,
Qu'on y peut rien adiouster d'auantage:
Combien doit on priser l'architecteur,
L'ouurier du monde, & sage directeur?
Donc pour le faire aucunement cognoistre,
Et par ses faicts, & œuures apparoistre
L'ordre reglé du monde ie diray,
Et les secrets de Nature ouuriray.
Tournez vos vœux à dextre, ou à senestre,
Contemplez tout ce qui a vie ou estre,
Ainsi se change au mouuement des cieux
Le temps serein, & le temps pluuieux.
Ainsi voit on par mainte experience,
Du Seigneur Dieu la haute prouidence,
Qui fait la Terre eschaufer, refroidir,
Secher, mouiller, fener, & reuerdir.

O combien

O combien sont ses œuures admirables,
Ses faicts perfaits, ses œuures redoutables,
Le moindre traict de sa puissante main
Passe l'esprit, & le pouuoir humain.
Le moindre effect de sa dextre puissante
Sert d'argument & raison suffisante
Pour demonstrer l'eternelle vnité,
Et haut pouuoir de sa diuinité.
Ne voit on pas l'ordonnee police
De ce grand Monde, & celeste edifice:
Est-il estat bien reglé sans seigneur,
Ordre gardé sans chef & gouuerneur?
Qui n'apperçoit les causes ordonnees
Estre à certains effects determinees?
Voit on vn Tygre engendrer vn enfant,
Et vn Lyon naistre d'vn Elephant?
On ne voit point Nature desreglee
Estre en ses faicts, confuse ou aueuglee:
Vn petit grain semblables grains produit,
D'arbre pareil prouient le pareil fruict.
Ainsi se font les especes durables,
Reproduisans touſiours effects semblables:
Et puis de cause en cause on vient au poinct
De celle, qui d'autre cause n'a point.
Car procedant, on vient de la derniere
Finablement à la cause premiere:
Et y auroit confuse infinité
Qui ne viendroit à vne extremité.
Le cours certain des estoilles courantes,
Les mouuemens des planettes errantes,
Monstrent ils pas estre vn premier moteur,
Et de ce Monde vn principe & autheur?

C'eſt le moteur mouuant, & non muable,
Tout maniant, & non point maniable:
Tout cognoiſſant, ſans eſtre en ſoy cogneu,
Et tout voyant, ſans pouuoir eſtre veu.
Tout comprenant, & incomprehenſible:
Seigneuriant par prudence infaillible
Sur mer, ſur terre, & deſſus tous les cieux:
Et rien n'y a caché deuant ſes yeux.
Qui fait ſinon la diuine ſcience,
D'horrible peur trembler la conſcience
D'vn homicide & pariure menteur,
D'vn ſacrilege & faux blaſphemateur?
Qui fait ſinon la diuine iuſtice,
Que les forfaicts d'vn deteſtable vice,
Et cruauté, touſiours finablement
Sont toſt ou tard punis horriblement?
Comment auroit iamais aucun Prophete
Predit la choſe auant que d'eſtre faite,
En prononçant certaine verité,
S'il n'y auoit vne diuinité?
D'où vient des Rois la grandeur & puiſſance,
Et des ſubiets la prompte obeiſſance:
Qui fait les bons & mauuais diſcerner?
Et vn ſeul homme infinis gouuerner?
Qui maintient l'ordre & police publique
Deſſous le frein du pouuoir monarchique?
Qu'eſt-ce qui fait ſous les vertueux Rois
Les meſchans craindre, & obſeruer les loix?
L'eſprit diuin guide l'eſprit des Princes,
Regle les Rois pour regir les prouinces
De tout le monde: & confeſſer il faut
Que tout pouuoir procede de la haut.

De Dieu prouient la force & la victoire,
Des orgueilleux il r'abbaisse la gloire:
Par luy le foible est fait puissant & fort,
Et en sa main est la vie & la mort.
Il haussé, il baisse, il assied, & puis change
Quand il luy plaist l'empire en main estrange:
Du Mede au Perse, & du Perse au Gregeois,
Du Grec à Rome, & de Rome au François.
Ainsi tout passe & change d'heure en heure,
Mais l'Eternel tousiours entier demeure:
Tousiours demeure en ses perfections,
Et le monde à ses reuolutions.
Arriere donc insensez Atheistes,
Epicuriens, & fols Empedocliſtes,
Qui ne voulez aucun Dieu receuoir,
Ou luy ostez prouidence & sçauoir.
Ostez, ostez les songes & fantosmes
De voz courans & voletans atomes:
Par cas & sort ce beau Monde ne prit
Son origine, ains par vn sage esprit.
Autres ont dict propos non receuables,
En composant mondes innumerables:
Ce que iadis le mocqueur Democrit
Imagina, & laissa par escrit.
Et vous songears, & renfrongnez Stoïques,
Laisser vous faut les decrets Zenoniques:
Destin fatal ne peut contraindre Dieu,
Franc son arbitre est en tout temps & lieu.
Quand il voulut il crea ce grand Monde,
Et feit de rien ceste machine ronde:
Semblablement quand bon luy semblera,
Son haut pouuoir à rien le reduira:

Ou il fera d'vne forme plus belle
Les cieux nouueaux & la terre nouuelle.
Bref, son vouloir ne peut estre contraint
Ne son pouuoir limité ou restraint.
Mais il ne veut ne fait l'œuure meschante,
Point ne luy plaist la personne pechante:
L'homme seroit & meschant & menteur,
Qui diroit Dieu estre du mal autheur.
Le bien de luy, de nous viennent les fautes:
Noz maux sont grands, & ses bontez sont hautes.
De nous prouient nostre perdition,
Et il poursuit nostre saluation.
O Seigneur Dieu, tes hauts faicts & merueilles,
Tes grands exploicts, tes vertus nompareilles
Contraignent l'homme à loüer ton sainct Nom,
Et publier en tout lieu ton renom.
O Eternel donne nous cognoissance
De plus en plus de ta haute puissance:
Touche noz cœurs, esleue noz esprits
A contempler ton celeste pourpris.
Ainsi touſiours chanter puissions ta gloire,
Loüer tes faicts, celebrer ta memoire
En obseruant par vraye amour ta loy,
Garnis d'espoir, & fermes en ta foy.

SONNET DE I. DV-BELLAY
A MONSIEVR DV-VAL
Eueſque de Sees.

PVis que le Feu, l'Air, & la terre & l'Onde,
Liez enſemble en accords diſcordans,
Par ceſt eſprit infus par le dedans,
Eſprit moteur du grand Corps de ce Monde:
Puis que du Ciel la hauteſſe profonde
Et la rondeur de ſes globes ardans,
Leurs ſaincts rayons diuinement dardans
Au large ſein de la Terre ſi conde:
Puis que Nature, & l'œuure de ſes mains,
De toutes parts racontent aux humains
Du grand Ouurier les œuures nompareilles:
Docte DV-VAL, *combien eſt ton Eſprit*
Eſmerueillable, ayant ſi bien deſcrit
Le ſainct Diſcours de ſi ſainctes merueilles?

DE LA PVISSANCE, SAPIENCE ET BONTE DE DIEV.

SEIGNEVR vniuersel, souuerain Roy des Roys,
Eternel, infiny, cõbien en tous endroits
Est de ta Majesté l'excellence admirable,
Et de tes faicts parfaits le sçauoir desirable!
Ta haute sapience egale à tá bonté,
Ta puissance aussi grande est que ta volonté:
L'effect suit ta parole, & ton esprit sans peine
Soustient les Elemens, & les grãs cieux pourmeine.
Ton infaillible esprit le monde remplissant,
En nul lieu commençant nulle part finissant,
Tout reside en tous lieux par puissance & presence,
Et surpasse les cieux par infinie essence.
Par siecles infinis auant que rien fust faict,
Toy seul Dieu en toy-mesme estois aussi parfaict,
Qu'apres auoir formé toutes les creatures,
Qui ont leurs changemens, & toy sans fin tu dures.
La reuolution du monde spacieux,
La clarté, la grandeur & mouuement des cieux
Te font bien aux humains aucunement cognoistre,
Mais ils ne font en rien ta force ou gloire croistre.

Faire ou desfaire vn monde est en ta liberté,
Tout se fait & conduit selon ta volonté:
Quand il t'a pleu tu as toutes choses produites,
Aussi quand tu voudrois en rien seroient reduites.
Ton vray nom est, QVI EST, & hors toy n'y a rien,
Tout prẽd de toy son estre, & sans toy rien n'est bien:
La parfaite vnité & vraye subsistence
Ne se peuuent trouuer qu'en ta diuine essence.
Bien que le monde soit grand en perfection,
Si n'a il enuers toy nulle proportion:
De ton cercle infiny ce n'est qu'vn poinct en somme:
Dõc au regard de toy que peut estre vn seul homme?
Si luy as tu donné langue & entendement,
Et les yeux esleuez vers ton clair firmament,
Pour lire & contempler tes œuures admirables,
Et puis les raconter en tous lieux habitables.
Le ciel presche ta gloire, & annonce aux humains
Combien est excellent l'ouurage de tes mains:
Et l'accordant discord des corps elementaires
Monstrent combien nous sont tes œuures salutaires.
Des astres reluisans le cours perpetuel,
Et des iours & des nuicts l'ordre continuel,
Des plants & animaux la feconde naissancẽ,
Enseigne estre par tout ta diuine puissance.
De toy le Soleil prend sa lumiere & beauté,
Et des celestes feux a la principauté,
Et par cours ordinaire icy bas il ordonne
L'Hyuer & le Printemps, & l'Esté & l'Automne.
Soit le tẽps clair ou brun, eclipse, ou iour, ou nuict,
De pareille clarté son flambeau touſiours luit:
Soit que son pas nous semble estre lent & paisible,
Il va d'vne visteſſe à comprendre impossible.

Et bien qu'il nous eſchauffe, il n'a point de chaleur:
Qu'il ſemble rouge ou bleſme, il n'a point de couleur:
Quoy qu'il ſemble petit, ſon grand corps en eſpace
Cent ſoixante & ſix fois la terreſte ſurpaſſe.
Si les moites vapeurs amont il n'attiroit,
Touſiours terre ſans pluye inutile ſeroit,
Puis s'il ne l'eſſuyoit quand elle eſt trop mouillee,
De fruicts point ne ſeroit couuerte & deſpouillee.
Par luy, Seigneur, tu fais tes tranſmutations,
Et de tous animaux les generations:
Tu decores par luy la terre de fleurs belles,
Et quaſi tous les ans le monde renouuelles.
Tu as ſon corps oblique ordonné tellement,
Qu'il eſt en plain Midy continuellement
Haut, bas, leuant, couchant, & fait en inſtant meſme
Hyuer, Eſté, iour, nuict, froid & chaleur extreme.
Quand aux vns il eſt haut, aux autres il eſt bas,
Quand l'vn void ſa clarté, l'autre ne la void pas,
Quand il ſe leue aux vns, aux autres il ſe couche,
Voyant l'vn de coſté, tout droit ſur l'autre il touche.
Quand l'vn aux plus cours iours oit la bize vẽter,
L'autre oit le Roſſignol au mois de May chanter:
Quãd l'vn void le bourgeon, l'autre fait ſa vẽdãge,
Et à tout le Soleil la ſaiſon contre-eſchange.
Faiſant en vn endroit l'herbe & l'arbre flourir,
Ailleurs on void des prez la verdure mourir:
Ainſi par ordre à tous il eſpand ſes largeſſes,
Et chacun à ſon tour ſe ſent de ſes richeſſes.
Bref, tous les chãgemens des iours ou lõgs ou cours,
Du temps & des ſaiſons, allees & retours,
Qu'il fait en chacun lieu tout au long de l'annee,
Tous enſemble il les fait par chacune iournee.

Certe, immortel Seigneur, qui ta loy n'entendroit,
L'homme sur toute chose adorer le voudroit:
Mais la raison nous mõstre, & veut qu'en toute sorte
De luy & de ses biens la gloire on te rapporte.
Toute chose finie a principe & autheur,
Tout ce qu'on void mouuoir à sa cause & moteur:
De tous effects y a vne cause derniere,
Qui de temps, de nature & de force est premiere.
C'est toy de tous moteurs l'extreme & le dernier,
Mais en perfection souuerain & premier,
Infaillible, immuable, impassible, inuisible,
Tout en toy comprenant, & incomprehensible.
Parfait & accomply en toute infinité,
Infiny en puissance & en eternité:
Et comme de toy seul tout bien prend origine,
Tout bien retourne aussi à ta grandeur diuine.
Par l'ordonnance donc de ton diuin conseil,
Tu as sur ce beau monde estably le Soleil,
Comme vn Roy souuerain qui tout void & dispose,
Et qui par sa lumiere esclarcit toute chose.
L'inique & vicieux sa claire image fuit,
Les tenebres cerchant d'vne ombrageuse nuict,
Pour piller & meurtrir la personne innocẽte,
Ou cõmettre en secret quelque autre œuure indecẽte.
Par luy voyent noz yeux de tes faicts la beauté,
Clairement discernans leur grand' varieté,
Et sans luy au Chaos retourneroit le monde,
Par tout enseuely d'oscurité profonde.
Par luy de noz ayeulx nous calculons le iour,
Des regnes & estats la croissance & decours:
Par luy, ô Eternel, aux hommes tu minutes
Les siecles, ans, & iours, & heures & minutes.

Tout eſprit ſ'eſmerueille en contemplant quel iour
Son grand corps lumineux parfait en chacun iour:
Plus ſa circonference eſt du centre eſloignee,
Et plus grand cercle il fait par chacune iournee.
Outre ſon tour iournal il a vn propre cours
Qu'il parfait en trois cens & ſoixante & cinq iours,
Cinq heures & trois quarts, peu plus & pour ce reſte
Touſiours au quatrieſme an nous mettons le biſſexte.
Mais qui au iuſte poinct l'an biẽ reigler voudroit,
En cent cinq ans obmettre vn biſſexte il faudroit,
Et dedans ſoixante ans pour la faute paſſee
Seroit l'adiunction du biſſexte laiſſee.
Mais quoy que nous errõs il tient vn certain pas,
Et depuis qu'en ſon lieu tu l'as mis, il n'a pas
Failly d'vn ſeul moment à ſon cours ordinaire,
Voyant forueyer l'homme, & tant de fautes faire.
Sur tous les autres corps à ton eternité
Tu luy as departy quelque conformité:
Car nous voyans changer icy bas d'heure en heure,
En ſon corps & clarté touſiours meſme il demeure.
O combien il a veu ſur terre en maints endroits
Naiſtre, viure, & mourir de peuples & de Rois,
Faillir ou rabaiſſer de triomphantes races,
Et d'autres s'eſleuer, & monter en leurs places?
Quantefois il a veu faire mutations
D'empires & eſtats de riches nations,
Conſtruire & deſmolir citez & Republiques,
Luy touſiours demeurant entre les deux tropiques?
Tu l'as mis au milieu de ſix flambeaux errans
Tous d'vn pas inegal autour de luy courans,
Qui tous ſans luy n'auroiẽt ſtãbe ou lumiere aucune,
Ce que nous prouue aſſez l'eclipſe de la Lune,

La Lune à son regard prend forme tous les iours,
Et sans croistre ou descroistre, a croissãce & decours:
Combien qu'elle nous semble ou demie ou cornuë,
Sa belle entiere face en rien ne diminuë.
Au ray du beau Soleil tant le iour que la nuict,
De son globe massif l'entiere moitié luit,
Et selon qu'elle en est prochaine ou esloignee,
Plus est nostre moitié, ou moins enluminee.
La part d'enhaut est pleine en la coniunction,
Celle qui nous regarde en l'opposition:
Les sextes & quartiers autre la font paroistre,
Et vers nous ou les cieux diminuer ou croistre.
Quãd nous en voyõs peu, beaucoup en ont les cieux:
Quãd les cieux en ont moins plus en voyẽt nos yeux,
Plus est pres du Soleil, & plus semble petite,
Tousiours tournant sa corne à la part opposite.
Le soir quand elle croist le Soleil va suyuant,
Le matin au decours elle marche deuant:
Ainsi par chacun mois le Soleil l'enuironne,
Et sa claire splendeur de tous costez luy donne.
L'argentine clarté luy defaut seulement,
Quand la terre est entre eux diametralement,
Qui sa nette beauté d'vn ombre obscur efface,
L'empeschant du Soleil voir l'excellente face.
O Eternel tu fais par ces varietez
En terre, en mer, en l'air maintes diuersitez,
Beau temps ou pluuieux, ou grand vent ou tonnerre,
Pour secher ou mouiller, ou reschauffer la terre.
S'elle est pure au quart iour, le beau tẽps nous aurõs:
Si rouge est son flãbeau, de grans vents nous aurons:
Mais si lors on la void obscure ou nubileuse,
Du mois la plus grand' part s'en ira pluuieuse.

Ainſi au mouuement des corps ſuperieurs
Se reigle la vertu des corps inferieurs:
Mais tous ſont gouuernez ſous la haute puiſſance,
Bien-heureux eſt celuy qui en a cognoiſſance.
Bien-heureux eſt celuy qui te void en tous lieux,
En terre, en mer, en l'air, aux aſtres & aux cieux:
Qui de tes faits parfaits s'eſmerueillant t'honore,
Et ſouuerainement ſur toute choſe adore.
Qui ainſi te cognoiſt t'ayme parfaitement,
Treſenclin d'obeir à ton commandement:
Touſiours leue les yeux vers le ciel & contemple
L'ouurage ſumptueux de ton celeſte temple.
Il void marcher d'vn pas certain & meſuré
Ton rond palais baſty de criſtal azuré
Et tout marqueté d'or en beauté non pareille:
Tant plus il contemple, & plus s'en eſmerueille.
Grand miracle eſt de voir ceſt ample firmament:
Sans aiſieu ne piuot tourner inceſſamment,
Et la terre au milieu pendant en l'air muable
Se contrebalançant demeurer ferme & ſtable.
Sur ſon globe maſſif d'eſpeſſe profondeur
Cheminent les humains tournoyans ſa rondeur,
Les vns pied contre pied (ô choſe eſmerueillable!)
Et tous ont vers le ciel le haut regard ſemblable.
Les vns ſont habitans ſous l'equinoctial,
Et le iour en tout temps ont à la nuict egal:
Les autres demeurans à l'entour des tropiques,
Plus les ont inegaux, plus pres ſont des arctiques.
Mais à qui ſur le chef vn des deux Poles luit,
N'a qu'vn iour en vn an, & vne ſeule nuict:
Et tout bien compaſſé par reigle couſtumiere,
L'vn plus que l'autre n'a de iour ne de lumiere.

Ainſi tes œuures ont, ô parfaicte vnité,
Quelque choſe vniforme en leur diuerſité:
De tes faits differens l'ordonnance admirable,
Te monſtre eſtre par tout ouurier incomparable.
Mais ſur tout nous prenons grande admiration
Du lieu à nous donné par habitation,
En nous voyans planiez ſur vne boule ronde
Treſiuſtement aſſiſe au droit milieu du monde.
Ce rond terreſtre corps ſon appuy pend en l'air,
Et n'a autre que toy qui le puiſſe esbranler:
Ne la force des vents, ne la fouldre effroyable,
Ne ſçauroient remuer ce grand corps immuable.
Bien conuaincus ſeroient par demonſtration,
Ceux qui voudroient tenir contraire opinion.
Contre ſens & raiſon l'homme euidemment erre,
Qui dit chomer les Cieux, & croit tourner la terre.
La part & le total fond naturellement
De homogenes corps ſemblable mouuement:
Soit à bas, ou en haut, ou en tour circulaire,
Le tout comme ſa part doit ſon mouuement faire.
S'on void doncques tourner la Lune & le Soleil,
Leurs grans Cieux ont auſſi vn mouuement pareil:
Iamais l'on n'a de ſoy veu tourner vne pierre,
Comme pourroit tourner tout le corps de la terre.
Suyuons doncques, ſuyuons l'antique verité,
Et la terre affermons maintenir fermeté,
Et ſi adiouſter ſoy lon doit au Geometre,
Trois mille lieuës & plus elle a de diametre.
On a cogneu ce traict d'eſpeſſe profondeur
Par l'admirable tour de ſa grande rondeur,
Laquelle on trouue auoir par la meſme ſcience
Plus de neuf mille lieuës en ſa circonference.

Le docte Geophraphe en vn peu de papier
Ce grand corps racourcy figure tout entier,
Et sans peine, ou peril, en sa chambre il demeure,
Et la terre & la mer tournoye en moins d'vne heure.
Ce grand corps n'est qu'vn point au pris du firma-
Et sur ce petit point continuellement (ment,
Presque infinis milliers de corps viuans demeurent,
Qui a longs traicts de soc le fendent & labourent.
Ainsi l'homme planté sur ce point du milieu
Void touſiours la moitié du grand palais de Dieu:
L'autre est dessous ses piedz, qui pourtãt ne seiourne,
Ains le tout en vn iour à sa veuë retourne.
O tres-sçauant ouurier, cõbien peu d'hommes ont
Cognoissance du lieu où colloquez ils sont!
Quants ignorent pourquoy par ta sage ordonnance
Ils ont prins en ce lieu nourriture & naissance!
Ayant l'homme doué de vif entendement
Tu l'as mis au milieu du mondẽ iustement,
Pour luy faire le tour des hauts cieux apparoistre,
Et en se cognoissant tes grans œuures cognoistre.
Par l'ordinaire tour que le ciel fait sur nous
Les astres à noz yeux se monstrent quasi tous.
Afin qu'à traict de tẽps en marquant leurs figures
Nous puissiõs contẽpler leurs cours & leurs natures.
Les astres contempler, c'est honneste plaisir,
Et de chercher leurs cours, c'est louable desir:
Mais biẽ garder nous faut de plus outre entreprẽdre,
Et vouloir le futur par leurs aspects comprendre.
Pas ne faut ceſt erreur defendre & maintenir,
Que neceſſairement il nous doiue aduenir,
Ce qu'aucuns ont songé sur noſtre geniture,
Voulans dessous leurs loix forcer noſtre nature.

Le ciel apporte bien vne inclination,
Induisant nostre cœur à quelque affection:
Mais tousiours nous pouuons par la grace biẽ faire,
Jamais n'estans forcez par destin necessaire.
Certainement celuy qui par necessité
Auroit fait quelque mal, mal n'auroit merité:
Si l'astre nous forçoit: ny la vertu louable,
Ny l'enorme peché, ne seroit reprochable.
Si de sa volonté l'homme vse librement,
Asseoir sur ses effects qui peut seur iugement?
Qui peut des astres prendre aucune certitude
D'heur, malheur, vie ou mort, richesse ou seruitude?
Alors qu'vn Roy nasquit maint autre enfant fut
Chacun d'eux d'estre Roy fut-il predestiné? (né,
Mains meurẽt en vn iour par faim, feu, eau ou guerre
Tous en vn mesme instant vindrent-ils sur la terre?
Qui peut auoir compris que tel regard ou tel
Soit bon ou malheureux, ou vital ou mortel?
Qui peut de nostre vie en tous temps variable
Faire prediction certaine & veritable.
Certain est le sçauoir qui nous monstre le cours
Que font sans arrester les astres tous les iours:
Mais des diuinateurs est la science vaine,
Pleine de fole erreur, mensongere, incertaine.
Que vaudroient enuers toy nos humbles oraisons,
Si certaines estoient leurs regles & raisons?
Le desastre fatal reietteroit arriere,
Et aneantiroit toute humaine priere.
Si leurs dicts contenoient certaine verité,
Certainement iroit tout par necessité:
Mais s'il aduient souuent autrement qu'ils ne disent,
Faillible est leur science, & tout ce qu'ils predisent.

Voyez bien les escrits de ces diuinateurs,
Ils sont tant ambigus, ou clairement menteurs:
S'vne fois leur eschet de vray dire en leur songes,
Pour vne verité ils diront cent mensonges.
Seigneur, l'homme entreprend sur ta diuinité,
Et veut les Cieux soumettre à son authorité,
Qui se vante d'auoir par leur significance
Des choses à venir certaine cognoissance.
A peine voyons nous ce qui nous pend aux yeux,
Comment cognoistrons nous ce que disent les Cieux?
Nul sçait qui luy viendra demain la matinee,
Comment predira il tout l'estat d'vne annee?
Laissons le tout conduire au Seigneur souuerain,
Sans peine nous donner qu'il aduiendra demain:
Mieux que nous il cognoist qui nous est necessaire,
Et craindre seulement deuons de luy desplaire.
O Dieu tout cognoissant, rien n'a plus reculé
L'homme orgueilleux de toy, qu'à toy s'estre esgalé.
Plus a voulu sçauoir par sole outrecuidance,
Plus il a son esprit obscurcy d'ignorance.
L'humain entendement rien cognoistre ne peut,
Qu'autant que ton esprit descouurir luy en veut:
Si par toy sa puissance a esté limitee,
Que veut-il ambrasser plus grand' que sa portee?
Soumettons noz esprits par vraye humilité,
Et en tes saincts escrits cerchons la verité:
Toute prediction iugeons estre friuole,
Fors celle qui prouient de ta saincte parole.
Friuole reputons la diuination,
Qui prouient du cerueau d'humaine inuention,
Par sort, par charactere, ou par Chiromantie,
Ou par l'art reprouué de la Necromantie.

On doit pareillement fuir la vanité
De ceux qui par fureur ou curiosité
Inuoquent les malins esprits par art magique,
Sur les tresors cachez cerchans quelque pratique.
Fol est en vn anneau qui les cuide enserrer,
Ou dedans vn cousteau par son charme enferrer:
Ceux qui en ont voulu tirer quelque seruice,
En fin ils ont senty leur cuisante malice.
Malheur tombe sur ceux qui laissent Dieu viuãt,
Pour suiure à leurs desirs vn esprit deceuant,
Cerchans pour la clarté les tenebres & songes,
Et pour la verité, le Prince de mensonges.
Laissons doncques, laissons, les arts pernicieux,
Sainement embrassons la doctrine des cieux:
Ne faisons point sur Dieu superbes entrepriſes,
Mais humblement cherchons les sciences permises.
Pour le temps employer prou de matiere auons,
Et pour la briefueté de noz iours, ne pouuons
Quasi la moindre part des merueilles comprendre,
Permises aux humains de chercher & entendre.
Le plus petit verger porte ordinairement
Herbes, racines, fleurs, & fruicts suffisamment
Pour employer vn homme à chercher leur natures,
Quand donq' les sçaura-il de toutes creatures?
La terre n'est qu'vn poinct enuers le firmament:
Et qui en a cogneu la moitié seulement,
Sans toucher ce qui est caché sous l'eau profonde?
Quãd donc aurons nous veu le demeurãt du monde?
Ce que nous en voyons, est parfait de tout point:
Qu'est-ce au pris de cela que nous ne voyons point?
Excellemment est beau ce qui nous est visible:
Le reste à nostre esprit est incomprehensible.

Qui se peut donc vanter d'estre du tout sçauant,
Non plus que d'estre entier & sans peché viuant?
Comme nul deuant toy n'a parfaite innocence,
Ainsi de tes hauts faicts nul n'a pleine science.
Si te faut-il louer de si peu qu'en sçauons,
Et te glorifier du bien qu'en receuons:
Il n'est plaisir aucun à celuy comparable,
Qu'on prend de contempler ta facture admirable.
Plus nostre esprit y pense, & plus croist le plaisir,
Et en te desirant, s'augmente le desir:
Ce seul penser diuin met nos cœurs à leur aise,
Et les tristes ennuis de nos esprits appaise.
En tous autres plaisirs se meslent des douleurs,
Et grande ioye souuent suyuent larmes & pleurs:
A toute volupté & mondaine liesse
S'accompagne de pres lamentable tristesse.
Mais qui toy & tes faits cõtemple iours & nuicts
Rend son esprit exempt des langoureux ennuis,
Qu'amour, ambition & conuoitise ameine,
Pour vn peu de plaisir donnant beaucoup de peine.
Sans peine reçoit l'homme vn plaisir singulier,
Quand il veut prendre garde à l'ordre regulier,
Que fait ta preuoyante & constante nature,
Par regle entretenir à toute creature.
Et quel contentement pourrions nous receuoir
Plus grãd & plus heureux que d'entendre & sçauoir
(Vn sçauoir tresceruain) que tout cõprins en somme,
Tu as l'homme pour toy, & tout creé pour l'homme?
Point n'est fait le cheual pour te glorifier,
Ny le haut Elephant pour te magnifier:
Le seul homme a l'esprit, langue, voix & memoire
Propres pour reciter ton excellente gloire.

Comme pour te seruir luy seul est ordonné,
Pour le seruir aussi tu luy as tout donné:
Tous animaux luy sont sujets & seruiables,
Et la terre & le ciel à l'enuy fauorables.
Pour luy terre produit herbes, arbres & fleurs,
Et les sauoureux fruicts peints de maintes couleurs:
Pour luy croissent les bledz par les plaines cãpagnes.
Et la vigne & le bois aux costaux & montagnes.
Pour luy des creux rochers sourdent les viues eaux
Çà & là vont courans les fleuues & ruisseaux:
Et les rangs compassez des beaux vergers fleurissent,
Et les preaux herbus maintes bestes nourrissent.
Aux monts & aux forests pour luy à grands trou-peaux (reaux:
Paissent Dains & Cheureux, Cerfs, Busles & Tau-
Sous luy le fort rousin par voyes perilleuses
Trauerse les torrens, & les riuieres creuses.
Pour luy chaleur & soif endure le Chameau,
Portant par les deserts intreyable fardeau,
Et le Bœuf gemissant le soc tire en la plaine,
Et le mouton paisible offre à tondre sa laine.
Pour luy la mouche assemble & recueille du Ciel
Industrieusement & la cire & miel:
Pour l'homme vn petit ver file la fine soye,
Que le riche Indian par tout le monde enuoye.
Les oyseaux pour luy font nids propres & gentils,
Luy couuans, nourrissans & gardans leurs petits,
Et pour le resiouir meinent en compagnie
Melodieusement vne douce harmonie.
Pour qui nagent en mer innombrables poissons
Escaillez & maillez de cent mille facons.

Tu nous les as donnez, Seigneur, pour noſtre vſage,
Auſſi pour eſtre prins s'approchent du riuage.
Meſmement les ſerpens & dragons veneneux
Ou ſang, ou greſſe, ou peau proffitable ont en eux,
Pour la chair du lepreux, ou pour le maniaque,
Et d'eux eſt compoſé l'vtile theriaque.
Bref l'homme peut de tout à ſon profit vſer,
Toute beſte farouche il peut appriuoiſer,
Il n'eſt ſi fier Lion que de la main ne donte,
Ne ſi hault Elephant que du pied ne ſurmonte:
De ſon horrible teſte, & de ſon large dos
Il met en maint ouurage & les dens & les os:
Remede ſouuerain porte en ſa longue corne
Contre mortel venin le chef de l'Vnicorne.
Remede ſouuerain contre le mal des yeux
L'aronde paſſagere apprint à noz ayeux
Somme, il n'eſt animal, ny priué ny ſauuage,
Dont l'homme à ſon profit ne tire quelque vſage.
Pour viure il fait mourir les beſtes & oiſeaux:
Pour ſe veſtir il prend leur poil, laines & peaux:
Pour baſtir ſes maiſons, il ouure les carrieres:
Pour ſon coffre enrichir, il pille les minieres.
Les Elemens pour luy accordent leur diſcords,
Et les vents purgent l'air, les terres & les corps,
La roſee & la pluye en ſes paſtis deſcendent,
Et ſes chãps & ſes prez gras & fructueux rendent:
Tout dõcques eſt pour l'hõme, & l'hõme fait pour (toy,
Pour t'aimer & ſeruir & accomplir ta loy,
Et ſe monſtrant auoir de tes biens cognoiſſance,
Porter à ta grandeur entiere obeiſſance.
Celuy bien t'obeiſt qui enſuit ta bonté,
Et ſon total vouloir met ſous ta volonté,

S'efforçant de fleschir & rendre seruiable
La sensualité à l'esprit raisonnable.
Car à l'homme il y a main accord discordant,
Comme en vn petit mõde au grand mõde accordant?
Il est participant du Ciel & de la terre,
Et dedans soy nourrit & la paix & la guerre.
L'esprit il a celeste, & terrestre le corps,
Autres choses il pense, & monstre par dehors:
Son vif esprit comprent toute autre creature,
Mais le corps lourd ne tend qu'à vile pourriture.
Souuent combat l'esprit contre le corps retif,
Et quelquefois vaincu deuient serf & captif,
Et sous la pesanteur de la chair miserable,
Il se laisse tomber en maint faict reprochable.
Mais quand il se ressourt, inuoquant ta bonté,
De rechercher vertu luy vint grand volonté,
D'embrasser hautement entreprinses loüables,
Et dignement penser à tes faicts admirables.
Ore il nombre & mesure & la terre & les Cieux,
Et discourt au rapport de l'oreille & des yeux.
Et notant les effects de nature visibles,
Il s'efforce d'atteindre aux causes inuisibles,
Car à la verité l'humain entendement
Par deux moyens, Seigneur, te cognoist seulement:
Ou par foy en croyant aux sainctes escritures:
Ou aux effects voyant tes belles creatures.
Les effects merueilleux nous fõt cercher l'autheur,
Le mouuement reiglé l'infaillible moteur:
Puis la foy nous conduit où l'œil ne peut s'estendre,
Et ce qu'on ne peut voir, la foy nous fait entendre.
Par ferme & viue foy nostre esprit cõprent bien,
Que ta haute puissance a tout formé de rien,

De ta diuinité l'essence estre eternelle,
Et la creation du monde temporelle.
Point ne faut alleguer, rien de rien on ne fait,
Ce propos conuenable est à l'homme imparfait:
Mais l'eternel esprit peut de rien tout produire
Et ce qu'il a produit, à rien aussi reduire.
Point ne faut demander en ceste eternité,
Ce que seule faisoit ta haute deité:
Toy mesme te cognoistre, & en toy te complaire,
Est plus infiniment que mille mondes faire.
Vn excellent ouurier n'est de rien moins parfait
Pensant en son esprit, que quand son œuure il fait:
Vraye perfection gist en la cognoissance,
Et l'œuure differé n'amoindrit la puissance.
L'esprit n'est pas pourtant oisif, bien que la main
Sans pourtraire ou tailler repose dans le sien:
L'esprit precede l'œuure, & premierement pense
Et en fait vn dessein, auant qu'il la commence.
Diroit-on pas le monde estre vn Dieu proprement,
Si d'vn autre n'auoit prins son remuement?
Eternel est vn tiltre au seul Dieu conuenable,
Tout seul incorruptible, & seul ingenerable.
Point ne te sert le monde ou de siege, ou d'appuy,
Tu te soustiens toy mesme, & ne depens d'autruy.
O Seigneur immortel, celuy grandement erre,
Qui ton infinité dedans vn monde enserre,
Et comme l'on ne doit les Cieux point comparer
A ton cercle infiny, qu'on ne peut mesurer.
Ainsi de toy, Seigneur, l'infinie duree
Ne doit point estre aux iours du monde mesuree.
De tout eternité tu auois prins conseil
De faire en certain temps la Lune & le Soleil:

Du monde sont les iours quotez par les memoires,
Qui sont enregistrez en tes saincttes histoires.
Quel marbre, quel airain, quels liures ou romans
En memoire ont comprins cinq ou six cens mil ans?
Si des hommes estoit la lignee eternelle,
La memoire en auroit esté perpetuelle.
Cent mil millions d'ans auroient bien peu estre,
Ayant esgard à ceste immense eternité:
Des hommes lors viuans, de leurs faicts & merueilles
Seroit-il rien venu iusques à noz oreilles?
Nous oyons bien parler des Babyloniens,
Des Perses, Grecs, Romains & Macedoniens:
Ou est la nation si fameuse & antique,
Qui de cent mil ans puisse exhiber sa cronique?
Soient cherchez les autheurs Latins, Grecs & Hebrieux,
De tous sera Moyse approuué le plus vieux.
Qui a par mots expres, en quotant les lignees:
Nombré iusqu'à son temps du monde les annees.
Or il est bien facile à compter depuis luy,
Combien d'ans reuolus sont iusques auiourdhuy,
Et le tout rapporté, de calculer en somme,
Quel est l'aage du monde, & le regne de l'homme.
Cinq mil cinq cens cinquante & sept ans iustemẽt
Sont escheus auiourdhuy, puis le commencement,
Que les beaux Cieux creez par ta parole furent,
Et que les Elemens en leur rang apparurent.
Alors furent remplis l'air, la terre & les eaux
De bestes & poissons, de mouches & oiseaux,
D'herbes, arbres & fruicts tous portãs leur semence,
Pour leur posterité conseruer en essence.

Mais sur tous les viuans tu as l'homme estably,
Et de sens & raison richement annobly,
Tu as sur son esprit empraint ta viue image,
L'esclaircissant d'vn ray de ton luisant visage.
A luy tu as la terre & tous ses biens soumis,
Le Ciel en bien viuant apres la mort promis:
Tu luy as fait l'esprit quasi semblable aux Anges,
Pour chanter auec eux tes diuines loüanges.
Et comme ton esprit passe tous les esprits,
Qui ont par ta puissance vn corps terrestre pris:
Ainsi a il vn corps fait d'vne forme honneste
Passant celle de toute irraisonnable beste.
Tous autres animaux portent la veuë en bas,
Et courbez vers la terre y prennent leur repas:
Mais l'homme a le corps droit d'elegante stature,
Et le chef releué conforme à sa nature.
Sa propre nature est de contempler les cieux,
Et vers toy esleuer & le cœur & les yeux.
Comprendre en son esprit par diuerses pensees
Le present, le futur & les choses passees.
Seul entre les viuans peut nombrer, mesurer,
Vray, fauls, bien, mal, cognoistre, & peindre & figu-
Et seul il a aussi reflexe cognoissance (rer,
De soy & de ses faicts, de sa forme & puissance.
Seul cognoist sa portee, & s'il est foible ou fort,
Et qu'il est corruptible, & subjet à la mort,
Et qu'il peut par regime & sobre vie & sage
Maintenir sa santé, & prolonger son aage.
Remede il peut trouuer pour ses douleurs guerir,
Et son prochain malade au besoin secourir:
Et composer de fleurs, fruicts, herbes & racines,
Pour soy & pour autruy vnguens & medecines.

Mais

Mais pourtant quoy qu'il face, il faut venir au
Pour euiter la mort, remede il n'y a point: (point
Noz bref's iours prennent fin en enfance ou ieuneſſe,
Et viennent peu ſouuent à l'extreme vieilleſſe.
Encor' qu'eſt-ce vn long aage enuers l'eternité?
Qu'eſt-ce à l'homme attendant vne immortalité,
Sur terre auoir veſcu ſeptente ans, ou octante,
Ou en peine & douleur venir iuſqu'à nonante!
Du temps ja eſcoulé il ne reſte plus rien,
Fors le vice, ou autant que l'on a fait de bien:
Quand le terme eſt venu, cent ou ſix vingts annees
Sont moins, que deux ou trois ſubſequentes iournees.
Et à la verité, du temps rien nous n'auons,
Que le preſent moment, auquel lors nous viuons:
Nous n'auons du paſſé, qu'vne memoire vaine,
Et du temps à venir, vne attente incertaine.
Mais à toy Eternel, tous ſiecles ſont preſens:
Non plus te ſont les morts, que les viuans abſens:
Tout ieur t'eſt auiourdhuy, & deuant ta preſence,
Le paſſé & futur ont pareille euidence.
Quoy qu'en temps limité les cieux facẽt leur tour,
Dans infinis milliers te ſont comme vn ſeul iour,
Et le plus court moment d'vne ſeule iournee,
Comme qui reprendroit cent mil ſois vne annee.
Mais noz iours meſurez nous ſont, ou cours, ou lẽgs
Comme les accidens les font triſtes, ou bons:
Paix & ſobrieté prolongent noſtre vie,
Du excez ſait accourcir & diſcorde & enuie.
Nous abrẽgeons noz ans par excez & ſoucis
Et quaſi des dix parts noz iours ſont accourcis
En ceſt aage dernier, ou maintenant nous ſommes,
Au pris du ſiecle antique, où tãt viuoiẽt les hommes.

Les ans des vns venoient iusqu'à huit ou neuf cens
Les autre plus viuoient, pleins de force & de sens,
Pour la terre remplir de semence feconde,
Et congnoistre le cours de ton celeste monde.
Ils en ont les premiers, le grand ordre comprins,
Et puis de main en main nous l'auons d'eux apprins,
Et par vn long labeur, qui la science ameine,
Noz bas esprits ils ont deliurez de grand peine.
Atteint par leur grãd' aage, ils ont au certain cours
Des cieus, q̃ n'eussiõs peu cõprẽdre en noz brefs iours
Plus en pourroit cognoistre vn seul homme en sa vie,
Que vingt de ligne en ligne en nostre temps suyuie.
De leur aage ainsi long quiconque doutera,
Le sainct liure approuué de Moyse lira,
Qui a tel aage escrit de maints hommes notables
Et tesmoigne leurs ans estre aux nostres semblables.
L'horrible an du deluge eut douze mois entiers.
Chacun des douze mois eut ses iours reguliers:
Cest an naturel fut vn an du Patriarche,
Qui trois cẽt cinquãte ans vesquit sorty de l'Arche.
Et six cens ans auoit alors qu'il y entra,
Et depuis à ses fils son grand sçauoir monstra:
Vray Dieu, combien donc est nostre vie abbregee
D'innombrables malheurs & passions chargee.
Si n'estoit le plaisir que prend l'homme en tes faits
Tost il succomberoit dessous le pesant fais
Des douleurs & ennuis, qu'en mainte estrange sorte
Ceste tresmiserable & courte vie apporte.
Il faut donc employer tout nostre entendement
A te magnifier continuellement,
Et en considerant ta bonté planteureuse,
Commencer en ce lieu la vie bien-heureuse.

L'hõme en te cognoissãt sçait ce qu'on peut sçauoir,
Te voyant, il obtient tout ce qu'on peut auoir:
Mourir pensant en toy, c'est la vie eternelle?
Et languir apres toy, ioye perpetuelle.
Viure sans te cognoistre, est sans cesse mourir,
Prendre sans toy repos, est sans arrest courir:
Et aussi toute peine & mal & la mort mesme
Prins en toy & pour toy, sont vn plaisir extreme.
Mais à nul n'appartient sur soy commettre effort,
Ny de sa propre main faire aduancer sa mort:
Ains l'heure nous deuons patiemment attendre,
Que nostre esprit, Seigneur, il te plaira reprendre.
Point ne faut nostre esprit penser estre terrien,
Et qu'apres ceste vie il ne nous reste rien:
Le mort nous fait passer d'vne vie penible,
A vne autre tranquille, immuable & paisible,
Autre vie deuons attendre apres la mort,
Comme ioye esperee apres vn desconfort:
La douleur declinant, la guerison aduance:
Et quand le mal finit, soudain le bien commence.
Quand deux sont sans moyen en contrarieté,
Les opposites ont ceste proprieté,
Que tousiours l'vne part est de l'autre suyuie:
Ainsi fin de mort est commencement de vie.
La qualité contraire au bout de l'autre tient,
Plaisir suit desplaisir, & ioye apres dueil vient:
Le iour apres la nuict, & repos suit la peine,
Et temporelle mort, vie eternelle ameine.
Tousiours doncques viurõt nos immortels esprits,
Qui de l'esprit diuin leur origine ont pris:
L'homme est bien depraué & brutal, qui asseure
Mourans le corps mortel, que nostre ame aussi meure.

S'il est vn Dieu viuant, qui tout entent & voit,
Si trespuissant il est, tresbon, tresiuste & droit,
Où seroient sa puissance & bonté & iustice,
S'il n'honoroit vertu, & punissoit le vice?
Souuent le bon sur terre endure aduersité,
Quelquefois le meschant vit en prosperité:
Au bon doit-il pas bien, & au malin mal prendre,
Et encontr'eschangeant diuers loyers attendre?
Maintefois l'hõme iniuste au iuste fait grand tort
Et le cruel meurtrier met l'innocent à mort:
Est il point d'autre estat de vie perdurable?
Qui soit plaisante au bon & horrible au coupable?
Ceux-là qui constamment ont receu mort pour toy,
Et tourmens infinis endurez pour ta loy,
S'ils n'en auoient receu couronnes honorables,
Auroient-ils pas, Seigneur, esté bien miserables?
On nous esgaleroit aux brutes animaux,
Et plus seroit prisé, qui plus feroit de maux:
Mangeons, beuuons, rions, ce pourroit dire l'homme,
Puis que rien il n'addient apres ce mortel somme.
Laissons ces vrds propos de bestialité,
Et certains embrassons vne immortalité:
Bien heureuse pour ceux, qui en perseuerance,
En toy, Seigneur, mettront toute leur esperance.
Bien heureuse pour ceux, qui par humilité
Cognoissans combien grande est leur fragilité,
Qui captiue retient toute l'humaine race,
Se defiians de soy, se fieront en ta grace.
Las, Seigneur, tu cognois nos imperfections,
Nos muables desirs, & vaines passions:
Tu cognois bien que l'homme est enclin à mal faire,
De soy fuyant vertu, & suiuant le contraire.

Le train continuel de nostre mauuaistié,
A necessairement besoin de ta pitié:
Et les maux prouenans de noz aigres discordes
Requierent le secours de tes misericordes.
Quand doncques il aduient, que par fragilité
Errans, nous trebuchons au fons d'impurité,
Ains que soyons brisez, te plaise sous nous mettre,
Pour nous en releuer, ta secourable dextre.
Sans toy nostre vertu n'est que foible langueur,
Et noz plus grands efforts n'ont force ne vigueur,
Et tout nostre sçauoir n'est qu'obscure ignorance,
Pleine de desespoir toute nostre esperance.
Les yeux ouuerts sans toy voyans, rien ne voyons,
Comme sourds estourdis oyans rien nous n'oyons:
Vers toy pure folie est l'humaine sagesse,
Extreme pauureté l'abondante richesse.
Noz desseins & discours sans toy s'en vōt souuēt,
Comme la seiche paille emportee du vent:
Noz aduis & conseils sont rompus par surprinses,
Et en confusion s'en vont noz entreprinses.
Sans toy peu seruiroit tout le pouuoir humain,
Rien n'est qui ne flechisse & cline sous ta main:
Seul tu donnes vertu: prouidence & sagesse
Hōneur, force & grandeur, paix, victoire & richesse.
Tu tiens dedās ta main des grās Princes les cœurs,
Et ores tu les rends vaincus, ores vainqueurs:
A toy seul appartient des hauts exploits la gloire,
Donnant à qui te plaist la perte ou la victoire.
Par toy regnent les Rois, tenus esgallement
Aux grands & aux petits faire droit iugement:
Autant leur sceptre aux bons doit estre fauorable,
Que leur glaiue aux meschās terrible & redoutable,

Qui à leurs iustes loix resiste en aucun lieu,
Il resiste à la saincte ordonnance de Dieu:
Ils doiuent à leur peuple administrer iustice,
Et le peuple leur doit faire honneur & seruice.
Chacun à son esgard doit rendre à son Seigneur:
A qui tribut, tribut, à qui honneur, honneur:
Et le Seigneur aussi doit son sujet defendre,
Et faire par raison à chacun le sien rendre.
Mais tous doiuent penser qu'ils sont sujets à toy,
Et tant plus obligez à bien garder ta loy,
Plus monstrer leur vertu, plus vser de prudence,
Que plus ils ont de charge & de preeminence.
Faute de maintenir iustice estroitement
Fait le peuple mutin viure dissolument,
Outragoux à commettre iniures & offenses,
Ou estre superflu en estats & despenses.
Pour la faute du peuple on a veu maintesfois
Auoir esté punis maints bons & sages Rois:
Et maints peuples aussi de diuerses prouinces
Auoir beaucoup souffert pour la faute des Princes.
O combien la prouince est pleine de bon heur,
Sur laquelle commande vn vertueux seigneur,
Et à qui les sujets reglez par ordonnance,
De prompte volonté portent obeissance!
O tous deux bien heureux les sujets & les Rois,
Qui sont obeissans à tes diuines loix,
Qui vsans de tes biens te recognoissent estre
De la terre & des cieux le seul seigneur & maistre!
De toy tiennent en soy tous les Princes terriens,
Estat, sceptre, couronne, honneur, corps, ame & biens,
Et sans toy ne pourroient ne garder ny acquerre
Vn seul degré d'honneur, ny vn seul pied de terre.

Leurs grands preparatifs sans toy peu seruiroient,
Lances, piques & dards rien ne profiteroient,
Sans toy fol qui se fie en la force des armes,
En bonté de cheuaux, ou nombre de gendarmes,
Sans toy le mieux en ordre est souuent demonté,
Et le nombre plus grand du moindre surmonté:
Quand il te plaist, Seigneur, la grosse multitude
Par peu de gens est mise à mort & seruitude.
Tu fais, quand il te plaist, la mer profonde ouurir,
Faire aux bõs seur passage, & les meschans couurir,
Noyer & abysmer les bandes orgueilleuses
Des hommes mesprisans tes forces merueilleuses.
Tu fais d'vn dur rocher sortir à grands ruisseaux?
Au milieu des deserts pleine abondance d'eaux,
Pour la soif estancher de ta gent langoureuse,
En la rassasiant de manne sauoureuse.
Tu l'as voulu nourrir long temps du pain du ciel,
Puis terre luy donner coulante lait & miel
Faire, sans coup frapper gaigner grosses batailles,
Et sans battre ou miner, renuerser les murailles.
Pour mõstrer qu'en tous lieux inuoquer il te faut
Et combien au besoin l'humble priere vaut,
Le vaillant Iosué vainquoit en la campagne,
Moyse au Ciel tendant les mains en la montagne.
Tu fais, quand il te plaist, arrester le Soleil,
Et de deux iours sans nuict faire vn iour nompareil,
Pour donner à ton peuple vne entiere victoire,
Et de leurs ennemis esteindre la memoire.
Monstrer à Gedeon ta puissance voulus,
Luy laissant seulement trois cents hommes esleus:
Puis tu le fis auec ceste petite bande
Mettre en route vne armee orgueilleuse & tresgrãde.

De mil hommes la force à vn donner tu peux,
Et d'estrange façon la mettre en ses cheueux,
La perdre estant couppez, & recroissans recroistre,
Et plus grande en sa mort qu'en sa vie apparoistre.
Les hauts Princes tu peux establir & changer,
Et faire vn puissant Roy d'vn simple enfant bergers.
Luy donnant le pouuoir par vn seul coup de pierre,
Estourdir vn Geant, & porter mort par terre.
Quantes peines souffrit ce Prophete Royal,
Pour auoir bien seruy, recompense de mal:
Par monts, bois, & deserts chassé de place en place,
Mais touſiours preſerué par ta diuine grace!
Aussi apres auoir dompté ſes ennemis,
Et maint peuple rebelle à ſon ſceptre ſoumis,
A ta loüange il feit maint beau Pſalme & Cantique,
Et laiſſa ſon Royaume à ſon fils pacifique.
Par toy le Roy ſon fils, le ſçauant Salomon,
Acquiſt ſur tous les Rois vn excellent renom,
Vn ſeul don te requiſt, de luy donner ſageſſe,
Tu luy donnas ſçauoir, honneur, paix & richeſſe.
Comme tu fais fleurir les Princes vertueux,
Tu raualles auſſi les cœurs preſumptueux,
Qui oſent s'eleuer & prononcer blaſpheme
Contre la maieſté de ta grandeur ſupreme.
Le fier Sennacherib ta vangeance eſprouua,
Quand huit vingts mille morts de ſes gens il trouua,
Occis dedans ſon camp par le glaiue de l'Ange,
Pour auoir blaſphemé ta diuine loüange.
Helie Thesbitain par ton commandement,
Pour ton peuple punir, predit que nullement
La terre d'Iſraël ne ſera arrouſée,
Par trois ans & ſix mois, de pluye ne rouſée,

La vefue Sareptane alors il viſita,
Et par ton haut pouuoir ſon fils reſuſcita,
Et luy multiplia, en l'extreme famine,
Le peu qui luy reſtoit de ſon huile & farine.
Puis en ton nom il feit abondamment plouuoir:
Et pour monſtrer quel eſt du vray Dieu le pouuoir
Il feit ſur ton autel le feu du ciel deſcendre
Et les preſtres de Baal pour leur erreur mort prẽdre.
Et qu'auint il au peuple & Roy Samaritain?
Aſſiegez dans leur ville, & ja mourans de fain,
Lors qu'ils eſtoient plus pres d'vne mort miſerable,
Ils eurent de tous biens abondance incroyable.
Par toy la ſage vefue vn grand honneur acquit,
Sans armes, vne armee & vn vainqueur vainquit,
Et ſe fiant en toy contre humaine eſperance,
Meit ſon peuple aſſiegé à pleine deliurance.
Les trois enfans royaux te voulans honnorer,
Et la ſtatuë d'or refuſans adorer,
Par toy ſains & entiers chanterent à leur aiſe
Ta loüange au milieu d'vne ardente fournaiſe.
Des preux Machabeans qui n'a ouy parler,
Qui nul tyran ne peut, ne tourment esbranler?
Tu leur donnas, Seigneur, vn cœur inuariable,
Et meſmes à la mort conſtant & indontable.
Et que dirons nous plus? Les liures des Hebrieux
Sont tous pleins de tes faicts & actes glorieux:
Tes fideles ſeruans certains de tes promeſſes,
Ont fait ſous ton enſeigne incroyables proüeſſes.
Mais quelle langue ou voix toutes les narreroit?
Quel eſprit ou memoire à conter ſuffiroit
Les choſes, que iadis furent dites & faites
Par tes vrais ſeruiteurs, meſſagers, & Prophetes.

Iadis par maint prophete à ton peuple parlas,
Et pour venir à toy, maintefois l'appellas
Par songes, visions, responses & oracles,
Et sermons approuuez par euidens miracles.
Et puis finablement au temps par toy prefix,
Tu nous as enuoyé ton propre vnique FILS,
La figure & splendeur de ta vraye substance,
La gloire & le bras droit de ta haute puissance.
C'est le Verbe eternel, par qui les Cieux tu fis,
Et par qui promptement est fait ce que tu dis:
C'est de ta maiesté l'efficace parole,
Qui le mort viuifie, & l'affligé conſole.
C'est le mediateur mis entre nous & toy,
Qui nous reconcilie, ayans enfraint ta loy:
Par qui nous receuons abondance de grace,
Et par qui ta bonté tous noz pechez efface.
Pour nous communiquer ſon immortalité,
Prins a le corps mortel de noſtre humanité,
Et s'est rendu (hor-mis le peché reprochable)
En toute infirmité à nous autres ſemblable.
Serf il s'est fait, pour nous ſeruir & affranchir,
S'appauuriſſant, pour nous hautement enrichir:
En ce monde il est né, pour nous faire renaiſtre,
S'humiliant, pour nous eſleuer & accroiſtre.
En terre est deſcendu: pour au Ciel nous monter,
Et prendre s'est permis, pour Satan ſurmonter:
Il est mort, pour confondre & la mort & le vice.
Reſuſcité pour nous donner vie & iuſtice.
Quantes fois est venu les pauures viſiter,
Ouurir l'oreille aux ſourds, les morts reſuſciter,
Faire l'aueugle voir, ſage le lunatique,
Marcher l'eſtropiat, & le paralitique?

Les esclaues captifs deliurer de prison,
Donner aux languissans entiere guerison,
Faire les idiots surpasser en science
Les maistres renommez d'humaine Sapience?
Quantes fois a il fait les ignorans pescheurs
Estre docteurs sçauans, & eloquens prescheurs,
Les haults diuins secrets sans apprendre comprendre
Toutes langues du monde & parler & entendre?
Par luy, Pere eternel, nous entendans ta voix,
Par luy nous desirons d'obeir à tes loix,
Par luy contre l'erreur nous cherchons Sapience,
Et en diuersité nous prenons patience.
Par luy l'homme a cogneu ta saincte verité,
Et des malins esprits l'antique faulseté,
Et par luy en tous lieux l'idolatrie esteinte,
D'abandonner le monde a tost esté contrainte.
Par luy nous te prions, & obtenons de toy
Ce que nous demandons en ferme & viue foy:
Le royaume des cieux & la paix salutaire,
Confort, grace & le bien, qui nous est necessaire.
Par luy nous sommes faits enfans d'adoption,
Coheritiers des cieux, vaisseaux d'election:
Par son humanité il s'est fait nostre frere,
Et nous rend si heureux que nous t'auons pour pere.
Par luy nous receuons de toy ton sainct Esprit,
Qui ta loy en noz cœurs & ta parole escrit,
L'esprit consolateur, l'esprit d'intelligence,
D'amour, & verité, de force & Sapience.
L'esprit qui nous conforte en nostre aduersité,
Qui nous modere au temps de la prosperité,
Qui noz desirs charnels attrempe & mortifie,
Et noz cœurs amortis resueille & viuifie.

C'eſt l'eſprit qui radreſſe au chemin les errans,
Qui la langue deſlie aux muets ignorans,
Qui nous ouure le ſens des ſainctes eſcritures,
Et donne forme ou vie à toutes creatures.
En luy tu as baſty le celeſte pourpris,
Logis ſempiternel des bien heureux eſprits:
En luy tu fais mouuoir le monde & toutes choſes,
Qui par luy proprement ſont en ce monde encloſes.
C'eſt luy qui fait le cœur repredre aux lâgoureux,
Qui les foibles renforce, aſſeure les paoureux,
Qui donne foy, eſpoir, amour, grace & merite:
O l'ame bien heureuſe en laquelle il habite!
Touſiours il enrichit le lieu auquel il eſt,
Et aux humbles eſprits, quand & comme il luy plaiſt,
Il fait differemment par treſgrande efficace,
Les beaux departemens de ta diuine grace.
Aux vns il fait le don de clair entendement,
Viue apprehenſion & ſubtil iugement:
Aucuns il rend doucz de faconde eloquente:
Les autres excellens en docte Sapience:
Prompts à interpreter les hauts diuins ſecrets,
Es volumes comprins des Hebrieux & des Grecs,
Les vns il fait entendre & parler tous langages,
Et ſans eſtudier, eſtre ſçauant & ſages:
Les autres amortir la mortelle poiſon,
Et donner de tous maux entiere gueriſon,
Chaſſer des corps humains l'eſprit diabolique,
Et le ſens reſtablir à l'homme phrenetique.
Tels, ont les grans effects & operations
Des graces & vertus, dons & perfections,
Que ton eſprit, Seigneur, a mainte humble perſonne,
Par differens degrez liberalement donne.

Et comme au corps humain, par la diuersité
Des membres proprement conioints en vnité,
Vn seul & mesme esprit fait œuures differentes,
L'vne plus, l'autre moins belles & excellentes.
Ainsi au corps mystique & congregation
De tes enfans, Seigneur, ioints par dilection,
Ton seul & mesme esprit fait œuures admirables,
Entre elles plus ou moins belles & honorables.
Chacun fait toutefois particulierement
Son office & estat, & ne peut nullement,
L'vn dire & se vanter n'auoir de l'autre affaire:
Car bien souuent le moindre est le plus necessaire.
Touſiours doiuent les forts, les foibles supporter,
Et le sain & ioyeux, l'affligé conforter:
Ny le grand des petits doit mespriser la vie,
Ny les petits aux grands porter aucune enuie.
Si tout estoit le chef en ce beau corps humain,
Où seroient l'estomach, & le pied, & la main?
Si tout estoit la langue, où en seroit la veuë?
Si tout l'œil, en quel lieu seroit l'aureille veuë?
O esprit eternel qui tout as composé,
Tout par nombre & mesure & ordre disposé,
Fais garder entre nous charité mutuelle,
Et vnis nos esprits d'amour perpetuelle.
Esteint toutes erreurs, & sectes & discords,
Qui tant font tourmenter les esprits & les corps:
Estein de nos desirs les conuoiteuses flammes,
Qui perir follement font nos corps & nos ames.
Par chaste & sobre vie au corps donne santé,
Et repos à l'esprit en toy seul contenté:
Faire nous ne pourrions plus vtile priere,
Que d'auoir en corps sain l'ame saine & entiere.

Sain le corps se maintient par nette chasteté,
Par moyen exercice, & par sobrieté:
Sain aussi est l'esprit qui en toy se contente,
Et de ses fols desirs ne s'afflige & tourmente.
Sain est l'esprit exempt de perturbation,
D'orgueil, haine, auarice, enuie, ambition,
Franc des affections d'humaine conuoitise,
Ayant sa liberté à ton vouloir soumise.
Tout homme qui se rend ton serf, il s'affranchit:
Qui delaisse ses biens pour toy, il s'enrichit,
Et se met en repos, quand pour toy il labeure,
Et deffiant de soy, sa promesse l'asseure.
Seur est, qui obeist à ton commandement,
Et qui humble te sert, il regne hautement:
Et va le droit sentier, qui en ta loy chemine:
Et grand maistre deuient, qui reçoit ta doctrine,
Bien heureux est celuy qui tes mandemens suit,
Et qui pense & repense à ta loy iour & nuict,
Et qui ayant commis enuers toy quelque offense,
Soudainement retourne à ta douce clemence.
Car pour reconforter nostre fragilité,
Et pouruoir de remede à nostre infirmité,
Ta iuste & douce loy à tout homme commande,
Que t'ayant offensé, pardon il te demande.
Et ta bonté promet, qu'en demandant par foy,
Remission & grace on obtiendra de toy:
Si ta saincte parole est seure & veritable,
Et ta promesse aussi nous est indubitable.
Bien sommes nous certains que tu as le pouuoir
D'accomplir ta promesse, encor' plus le vouloir.
O bien heureux espoir, qui nous donne asseurance
D'auoir de noz pechez par amour deliurance!

De t'auoir offensé quiconque a desplaisir,
Propos de s'engarder, de bien faire desir,
Fiance en ta bonté, tel ne doit auoir crainte,
Que son iniquité ne soit par grace estainte.
O gracieux propos de consolation,
O souuerain remede en tribulation,
Pour deliurer noz cœurs de crainte langoureuse,
Et mettre en noz esprits vne esperance heureuse!
Qui donques maintenant nous espouuantera?
Estant Dieu auec nous, trembler qui nous fera?
Qui pourra esbranler nostre foy en toy mise,
Sus si bon fondement de ferme pierre assise?
Qui nous separera de ton amour, Seigneur?
Sera-ce aduersité, angoisse, ou deshonneur,
Ou maladie, ou mort, famine, ou peste, ou guerre,
Ou richesse & faueur, ou les biẽs de la terre? (cœurs
Soustien, Seigneur, soustien tousiours fermes noz
Sans iamais s'affoiblir par mortelles langueurs:
Tire tousiours à toy nostre ame, & la console
Par les enseignemens de ta saincte parole.
Gouuerne noz esprits estans en la prison
De ceste temporelle & caduque maison:
Puis quand ils laisseront la terre miserable,
Reuny les au tien par vie perdurable.
Ainsi tousiours chanter puissions nous ta bonté,
Cognoistre ton sainct Nom, faire ta volonté,
Raconter hautement tes grands faicts & merueilles,
Et dignement loüer tes œuures nompareilles.
Seigneur vniuersel, souuerain Roy des Roys,
Eternel, infiny, combien en tous endroits
Est de ta Maiesté l'excellence admirable,
Et de tes faicts parfaits le sçauoir desirable.

DEPLORATION DES MAVLX ET VICES QVE VOYONS regner ce iourd'huy sur la terre.

PVis que voyons regner l'auarice en ce lieu,
Puis que pareillement voyons renier Dieu,
Puis que nostre prochain n'est point aymé de nous,
Puis que guerre & debats voyons durer tousiours,
Puis que nous ne donnons aumosne aux languissans,
Puis que sommes à Dieu si desobeissans,
Puis que nous ne cherchons qu'à tromper & frauder,
Puis que ne demandons qu'à tousiours commander.
Puis que la loyauté est tousiours amortie,
Puis que la foy n'est plus tenuë a la partie,
Puis que voyons aussi l'Eglise démolie,
Puis que la verité chacun de nous oublie,
Puis que nous ne disons que mensonge & folies,
Puis que tous nos debats sont en ces diableries,
Puis que la cruauté de ce temps nous chastie,
Puis que nous ne voulons amander nostre vie.
Bref, puis que nous viuons si malheureusement,
Ie diray pour certain que c'est le iugement
Terrible & rigoureux qui s'approche de nous:
Craignõs nous point, helas! ce iour plein de courroux,
Auquel tout bruslera, terre, mer, & les eaux,
Maisons, or & argent, & de l'air les oyseaux?
Puis soudain on verra nostre Dieu apparoistre
Des Saincts accompagnez, pour venir recognoistre
Les bons, pour les mener au repos perdurable,
Et aux mauuais donner sentence pitoyable,
Disant: Allez maudits de mon pere celeste,
A iamais en Enfer souffrir peine & moleste.

Las humains, qui viuez sans auoir cognoissance,
Qu'il vous conuient mourir, ayez donc souuenance
De ces mots, nettoyans de voz cœurs l'auarice,
Pour euiter de Dieu l'eternelle iustice.

QVATRAINS DE LA vanité des richesses.

A Vous riches mondains i'adresse ma parole,
Pour vous monstrer à l'œil la grande vanité
Des tresors terriens vostre felicité,
Et pour vous exhorter de tendre à l'heureux Pole.

Beaucoup d'or & d'argent, amassé à grand' peine,
Ne rend pas l'homme heureux en ce val terrien,
Veu que contre la mort il ne profite rien
Pour allonger le tours de ceste vie humaine.

Ceux qui cerchẽt le gain, pourchassẽt leur dõmage,
Car pour auoir des biens terriens, & mortels,
Ils mesprisent les biens celestes immortels,
Ce qui n'est simple erreur, ainçois folie & rage.

Dieu n'est pas bien seruy de ceux qui font seruice
Aux richesses & biens de ce monde inconstant:
Le riche auaricieux qui s'y fie, & attend,
Ne peut faire enuers Dieu son deuoir & office.

Es tu riche des biens de ce monde friuole,
Enuers les souffreteux sois large & liberal:
Ne conuertis ces biens en instrumens de mal,
Et ne bastis d'iceux en ton cœur vne idole.

Fy des biens terriẽs, qu'il nous conuient acquerre
Auec peine & soucy, garder matin & soir,
Auec crainte & tourment: & puis en desespoir
Les laisser, quand la mort de son dard nous aterre.

Gardez vous, ô mortels, gardez vous d'auarice,
Qui de malheur content paye ses seruiteurs,
Ceux qui aymēt les biēs sont de tous maux autheurs,
L'auare conuoiteux s'abandonne à tout vice.
Hydropique, tu es à l'auare semblable,
Plus tu bois, plus tu prens à boire grand plaisir,
L'auare s'accroissant en biens, croist en desir,
Qui s'augmente sans fin, & est insatiable.
Il faut par vraye foy, charité, esperance,
Thesauriser au ciel sans s'arrester icy:
Les thresors terriens n'engendrent que soucy,
Les celestes au cœur donnent resiouyssance.
L'or & l'argēt n'est rien q̄ terre blāche & iaune,
Quoy que ceux qui en font vn thresor & amas,
L'estiment precieux, & en facent grand cas,
Et que mesme les Rois en decorent leur throsne.
Malheur, riches, sur vous qui passez ceste vie
En festins & banquets, vostre ioye & soulas:
Car vn iour vous crirez en plein gosier, helas,
Estans pressez de soif, & de faim alouuie.
Nous n'auons point icy de cité permanente,
Nous sommes pelerins, & hostes estrangers,
Pourquoy donc cerchons nous parmy tant de dangers
Du bien qui peu profite, & beaucoup nous tourmēte.
O mort, que ta memoire est fascheuse, & amere
Au riche, en grande paix iouyssant de ses biens!
O mort que tu es douce à l'homme qui n'a riens,
Et au foible de cœur tourmenté de misere!
Peres, qui ne voulez laisser en heritage
A voz plus chers enfans que de l'or terrien,
En cuidant procurer leur bien par tel moyen,
Et faire leur proffit, vous faictes leur dommage.

Que ne trauaillez vous pluſtoſt à les inſtruire
Dés l'enfance aux beaux arts inſtrumens de vertu,
Sans laquelle on ne doit eſtimer vn feſtu
Les biẽs, cauſant des maux plus qu'õ ne ſçauroit dire?
Rien ne ſeruent ces biens ſi on n'en à l'vſage,
Il les faut employer au ſeruice de Dieu,
Et aux Superieurs payer en temps & lieu,
Comme il eſt de raiſon, le tribut & peage.
Sois à toy, & aux tiens de tes biens ſecourable,
Et en vſe en tout temps d'vne honneſte façon:
Celuy qui n'a pitié de ceux de ſa maiſon,
Comment aux eſtrangers ſera il pitoyable?
Tourmenté aux Enfers le riche miſerable
Du Patriarche Abraham ne fut point entendu:
D'autant qu'en ceſte vie il n'auoit point tendu
Sa main pour ſecourir le pauure ſon ſemblable.
Voyez, riches, voyez, gouſtez ie vous ſupplie,
De voſtre heur, le malheur, l'amer de voſtre miel,
Et ſçachez qu'il vous faut, pour paruenir au ciel,
Meſpriſer tous les biens de ceſte humaine vie,
Y a-il choſe au monde eſtant plus dangereuſe
A acquerre, & garder que du monde l'auoir
Les larrons enuieux ſont apres pour l'auoir,
Par force, & de façon ſubtile & cauteleuſe.
Zachee riche en biens meſpriſa ſa cheuance,
Pour ſuyure Ieſus Chriſt, & embraſſer ſes loix:
Preferant d'iceluy la pauureté, & croix,
Au pouuoir des mondains eſleuez en puiſſance.

DE LA CREATION, CHEVTE, ET REPARATION de l'homme.

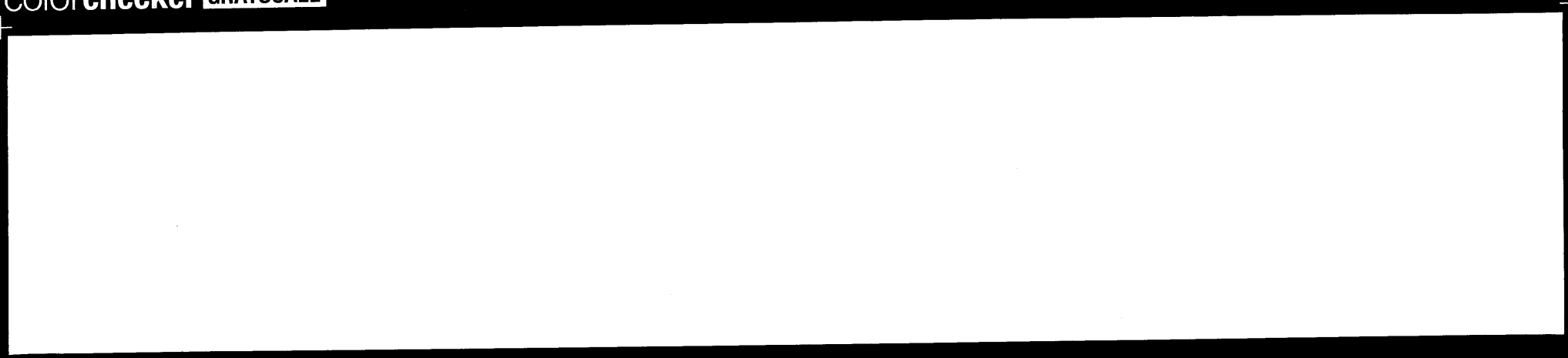
Adresse, ô Dieu, mõ cœur, ma parole, & ma main,
Pour concevoir, chanter, & dextrement escrire
Poëſme à ton honneur, vtile au genre humain,
Et aggreable à ceux qui le daigneront lire.
Beau & plaisant doit estre à l'homme le subiect
Qui parle de l'honneur qui annobliſt ſa race:
Ie veux pour argument prendre ores ceſt object,
Et exalter de Dieu enuers l'homme la grace. (voir
Cognoiſtre on peut l'ouurier par ſon œuure, on peut
L'excellence de Dieu en l'homme ſon ouurage:
Celuy qui a des yeux pour bien apperceuoir,
Voit de ſon Createur dans ſoy meſmes l'Image.
Dieu, ayant en ſix iours fait la terre & les cieux,
Puis apres forma l'homme à ſa forme & ſemblance:
De terre il prit le corps, l'eſprit plus precieux
Proceda de ſon ſouffle, & diuine influence.
En ce poinct ayant faict ce chef d'œuure, l'honneur
De tout cét vniuers n'ayant point de ſemblable,
De tous ſes riches biens il l'ordonne ſeigneur
Faiſant reluire en luy ſa puiſſance admirable.
Fertil & beau iardin, auquel au temps iadis
L'homme fut colloqué dés ſa premiere enfance,
O Eden gracieux, ô riche paradis,
Qui pourroit dignement chanter ton excellence?
Garny d'authorité & ſupreſme pouuoir
L'homme impoſa les noms aux beſtes de la terre,
Et à tous les oiſeaux qui par l'air ſe font voir,
Et au peuple eſcaillé qui ſous l'eau vague & erre.

Honneur accompagnoit en ce temps la vertu,
Qui git en Pieté, & iustice honorable,
Dont l'homme entierement estoit ceinct, & vestu,
Et le seroit encor' sans l'astuce du diable.
Il conuient raconter, & ne mettre en oubly
Le bon tour que Dieu fit à nostre premier Pere,
Lors qu'il fut d'vne femme excellente ennobly,
Qui depuis a esté de tous viuans la mere.
L'homme estant endormy en ce plaisant verger,
De sa coste il tira vne honorable dame,
Pour estre sa compagne, & pour le soulager,
Estant faicte l'obiect de sa pudique flamme.
Mariez & conioints les deux furent adonc,
Pour ne faire qu'vn corps qui l'vn & l'autre asëble,
Et pour ne se desioindre, & ne separer onc
Ce que Dieu a conioint d'ame & de corps ensemble.
Nous auons à present la nopce qui nous ioint,
Qui tire de ce faict sa premiere origine,
Ordonnant au mary, à la femme conioint,
De n'en freindre iamais ceste vnion diuine.
O que ce couple estoit en terre bien-heureux
Iouyssant des plaisirs, & biens de mariage!
S'il eust esté constant & loyal amoureux
De son Dieu, luy rendant tout honneur & hommage.
Pour auoir transgressé de Dieu la Saincte loy,
Par l'auis & conseil du serpent deceuable,
L'vn & l'autre fut mu en mortel desarroy,
Eschangeant son estat heureux en miserable.
Qui pourra raconter la grand' perte, & le dam,
La honte & deshonneur, les guerres & querelles
Qu'apporta aux humains adonc le vieil Adam,
Vn tel pourra conter les celestes chandelles.

Regrets & pleurs de pres ſuyuent vn tel forfaict,
Accompagné ſoudain de triſte repentance:
Voilà comme la lepre, & le venin infect
De peché des humains a corrompu l'engeance.
Sans la grace de Dieu appaiſant ſon courroux,
Nous eſtions pour iamais de tenus en miſere:
Mais ce Pere tout bon, tant gracieux & doux,
A ſes mauuais enfans ſe monſtra debonnaire.
Toſt apres que l'homme eut oublié ſon deuoir,
Violant meſchamment la celeſte ordonnance,
Dieu tout bon ſa bonté luy fit cognoiſtre & voir,
Promettant le ſauueur de l'humaine ſemence.
Voyez la charité diuine en temps prefix
Pour vaincre le ſerpent tauteleux plein d'enuie,
Dieu du haut ciel en terre a enuoyé ſon fils,
Le liurant à la mort pour nous donner la vie.
Yeux que pouuez vous voir en ce monde mortel
Qui ſoit plus grãd, pl' beau, plus rare, & plus inſigne,
Que cét amour que porte à l'homme l'immortel,
Dont en donnant ſon fils il a montré le ſigne?
Zele & affection doit ſaiſir les humains,
Pour rendre grace à Dieu d'vn ſi grand benefice,
Quant à moy ie le pri' ſans ceſſe à ioinctes mains
De vouloir prendre en gré mon amour & ſeruice.

FIN.

colorchecker GRAYSCALE



ET

LES CANTIQVES DV

SIEVR DE MAIZON-FLEVR.

Poëmes pleins de pieté & de doctrine Chreſtien-

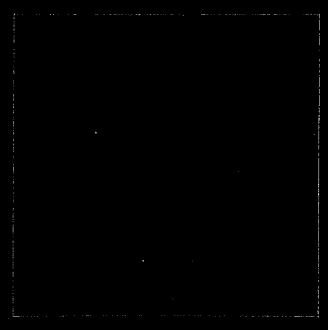
ne

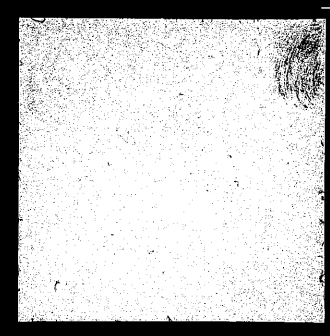
co

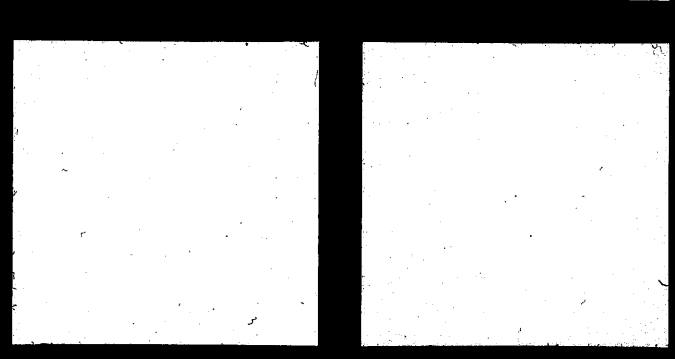
pi

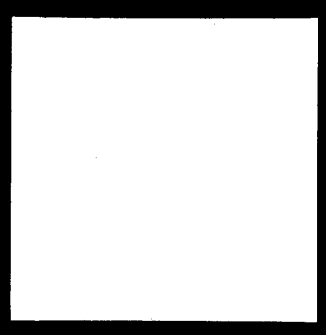
R

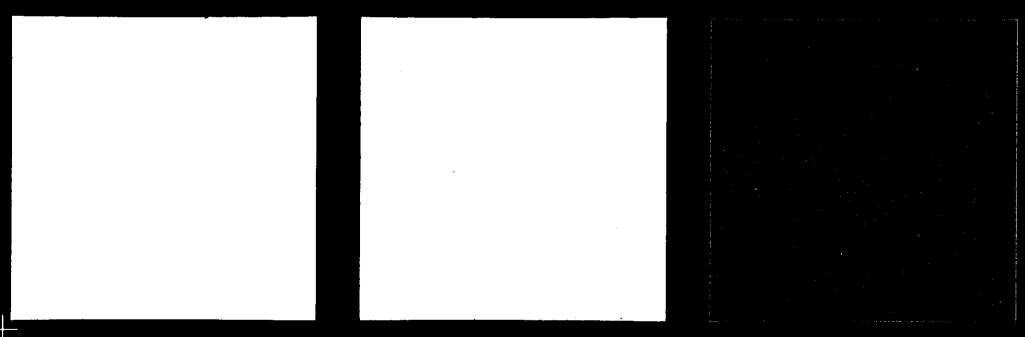
colorchecker CLASSIC











ES

VES DV

VALAGRE,

T

IQVES DV

IZON-FLEVR.

& de doctrine Chreſtienne
& annotations, meſmes
fleur outre les impreſſiõs

ouueau, & augmentez
s, comme verrez à la

VRS,

E DROBET
du Roy.

XCII.

Tours, Bibliothèque municipale

Rés. 3972 (1)

Bibliothèque de Raymond Marcel
Projet BiRayMa, 2020

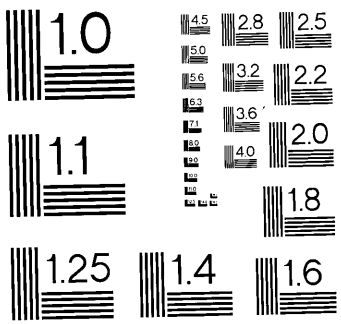
CollEx-Persée

BVH

VILLE DE TOURS

SIEVR DE MAIZON-FLEVR.

Poëmes pleins de pieté & de doctrine Chrestienne, fournis d'argumens & annotations, mesmes ceux du Sieur de Maizonfleur outre les impressiõs



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART
T-10

ISO RESOLUTION TEST CHART NO. 2

APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Voice: (585) 482-0300
Fax: (585) 288-5989
www.appliedimage.com

© 1993, 2005, APPLIED IMAGE, Inc., All Rights Reserved Rev. 1.06